



HAL
open science

La Bibliothèque, ou le savoir-faire et la ruse

Jean-François Barbier-Bouvet, Martine Poulain

► **To cite this version:**

Jean-François Barbier-Bouvet, Martine Poulain. La Bibliothèque, ou le savoir-faire et la ruse. 1986, pp.1-136. sic_01055578

HAL Id: sic_01055578

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_01055578v1

Submitted on 25 Aug 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-François Barbier-Bouvet

Livre un. La bibliothèque, ou le savoir-faire et la ruse

Introduction

« Beaubourg est un flipper. Si tu entres, c'est toi la
boule ».

Graffiti anonyme

- 1 « Le Centre Pompidou va fermer ses portes... »
- 2 Dix heures du soir. L'annonce sonore est tombée comme un couperet, rappelant aux visiteurs l'imminence de leur éviction. Les bibliothécaires sillonnent les allées à la recherche des derniers occupants. Partout, des livres empilés sur les tables, des journaux ouverts à la page du jour, des écrans de télévision vides d'images mais encore allumés, témoignent du passage d'innombrables curieux. Comme des objets sur la grève quand la marée se retire, mais qui n'auraient pas été apportés par les flots. La vague des visiteurs n'apporte rien et n'emporte rien : tout était sur place, dans l'ordre ; tout reste sur place, dans le désordre. Et chaque matin avant l'ouverture, telle Pénélope reprenant son ouvrage, la bibliothèque rangera à nouveau ses documents.
- 3 La métaphore de la marée n'est pas innocente. Avec 14 000 personnes par jour, et des pointes qui peuvent atteindre certains week-ends jusqu'à 18 000 ou 19 000 personnes, la caractéristique la plus apparente de cette bibliothèque n'est pas ce qu'elle propose, mais le nombre de gens qui en disposent.
- 4 Aux 10 000 usagers quotidiens de la « grande » bibliothèque, située aux premier, second et troisième étages, viennent s'ajouter ceux de ses deux autres espaces : la salle d'actualité, qui présente au rez-de-chaussée les nouveautés du livre et du disque, et un panorama de la presse française et étrangère, et la bibliothèque des enfants. Elles voient passer respectivement 3 500 et 300 personnes par jour.
- 5 Au total, la Bibliothèque publique d'information représente à elle seule plus de la moitié des entrées du Centre Pompidou. Pourtant, par un curieux paradoxe, l'espace le plus fréquenté de Beaubourg est le moins spontanément cité lorsqu'on en évoque les foules. Dans les représentations collectives, Beaubourg fait généralement l'objet d'une perception qu'on pourrait qualifier de métonymique : prenant la partie pour le tout, on l'assimile globalement à un musée, à un centre d'art contemporain, à un ensemble d'expositions. Et son public avec. Trois raisons à cela : la modernité de l'architecture du Centre favorise sans aucun doute l'assimilation du contenu au contenant ; les œuvres exposées au musée sont uniques et ne peuvent être contemplées que là, tandis que les

documents proposés à la bibliothèque ne sont pas propres à ce lieu ; enfin l'actualité du Centre est relancée régulièrement par l'actualité de ses manifestations, principalement les grandes expositions : la presse, à ne mentionner que ce qui change, contribue à minorer ce qui perdure — au premier rang de quoi la bibliothèque —.

- 6 14 000 entrées par jour donc, soit près de quatre millions par an. Point n'est besoin de compteur à qui pénètre dans la Bibliothèque publique d'information pour éprouver physiquement la réalité de ce que traduisent platement ces chiffres.
- 7 Pourquoi le cacher, vouloir faire la sociologie d'un tel public donne quelque peu le vertige. Du moins à qui en a reçu le mandat et fourbi les instruments. Car le public, lui, se livre avec constance et délectation à l'auto-analyse : le Centre Pompidou est une gigantesque machine à faire parler. Sa configuration organise la mise en scène du spectacle que le public se donne à lui-même : il n'est qu'à emprunter l'escalator qui conduit aux étages — dispositif d'observation réciproque où chacun croise lentement tout le monde au rythme continu du défilement mécanique — pour entendre la multitude de remarques échangées par les visiteurs sur « les gens », « le monde qu'il y a », « le type là-haut qui... », etc. Jusqu'à l'affichage lumineux à l'entrée du nombre de visiteurs présents dans les étages, objet d'une curiosité permanente : une des premières informations que le Centre délivre au public est une information... sur le public.
- 8 Beaubourg, avant d'être objet de pratique est d'abord objet de discours. On le savait pour l'architecture : le commentaire sur le bâtiment reste, neuf ans après sa construction, le principal sujet de conversation des visiteurs ; on l'oubliait pour le public : le commentaire sur « les autres », fondé sur l'observation réciproque, est constant. Au fond, contrairement aux apparences, c'est ce commentaire-là qui est réellement nouveau et propre au Centre Pompidou : car notre-Dame, la tour Eiffel ou le château de Versailles attirent finalement autant d'appréciations sur leur architecture que Beaubourg, la surprise ou l'indignation en moins.
- 9 Le Centre fait même partie de ces établissements culturels sur lesquels ont un avis circonstancié ceux-là mêmes qui n'y sont jamais allés et n'en manifestent pas l'intention. C'est dire si on ne saurait mesurer son impact à la seule aune de sa fréquentation, aussi considérable soit-elle.
- 10 En cet espace où la sociologie spontanée du public par lui-même — la sociologie « sauvage » — est la chose la mieux partagée du monde, on ne peut éluder la question de la spécificité (et donc de la légitimité) de l'entreprise de sociologie « domestique » qui sous-tend notre propre recherche. Son ambition n'est-elle pas d'une certaine manière de parler de ce dont tout le monde parle ? Nous reviendrons longuement plus loin sur cette question.
- 11 Mais il nous faut d'abord présenter les lieux. Et leur histoire.
- 12 Comme toutes les idées neuves, la Bibliothèque publique d'information a une vieille histoire. Il n'y a pas plus de génération spontanée dans le domaine culturel qu'ailleurs. C'est en 1868, il y a plus d'un siècle, que l'on voit apparaître l'ancêtre lointain de la BPI : la salle B de la Bibliothèque nationale. C'est la première expérience de mise à la disposition de tous (sans conditions d'accès restrictives) des ouvrages les plus souvent demandés, et principalement des ouvrages récents et d'actualité. Cette salle connut au début un très grand succès ; elle vit ensuite sa fréquentation diminuer, particulièrement après la guerre de 1914 et sera fermée en 1933¹.

- 13 Quand à nouveau le projet sera repris d'une grande bibliothèque au cœur de Paris, pour à la fois remédier à la pénurie flagrante d'équipements de consultation et intégrer sur de nouvelles bases d'autres moyens d'informations que le livre ou l'imprimé, c'est tout naturellement vers l'étranger que se tourneront les regards. Particulièrement vers les pays anglo-saxons : Grande-Bretagne (bibliothèque publique de Birmingham), Etats-Unis (Boston public library, Mid-Manhattan public library); Canada (bibliothèque de l'Université de Montréal, bibliothèque de l'Université de Laval, Metropolitan central library of Toronto), et vers les pays scandinaves (Stockholm's stads bibliotek). Là existaient de vastes ensembles de lecture qui pratiquaient le libre accès total aux documents, proposaient des médias audiovisuels, ou mettaient en place des services de référence d'un genre nouveau. La France aussi expérimentait déjà dans ses bibliothèques les plus dynamiques telle ou telle de ces propositions nouvelles. Mais jamais à une telle échelle. Or, il est des seuils quantitatifs qui entraînent de véritables sauts qualitatifs.
- 14 Et Beaubourg dans tout cela ? Alors que les premiers achats de la bibliothèque des Halles — c'était son nom — commencent, et que les grandes lignes directrices du projet sont arrêtées depuis déjà trois ans, il n'en est pas encore question : la future BPI est toujours fille de la BN. Au même moment, le Président Pompidou cherche un emplacement pour son futur musée de la Culture — c'était là aussi la dénomination de l'époque —. La pénurie de terrain fera le reste. Puisqu'il n'existe qu'une place pour deux projets, on élaborera un projet unique qui transformera, par leur rapprochement, la vocation des initiatives d'origine. Paradoxalement, la pluridisciplinarité tant invoquée du Centre Pompidou n'est pas le produit d'une intention initiale, mais le fruit de la rencontre entre deux entreprises jusqu'alors indépendantes.
- 15 L'expérience prouvera qu'il est des « projets *a posteriori* » dont l'impact vaut bien celui de certaines utopies fondatrices.
- 16 Cet impact est multiforme, complexe. Il procède du succès de telle ou telle activité — la bibliothèque, les expositions temporaires —, mais il l'excède. Il se manifeste par des formes d'occupation de l'espace culturel par le public dont on serait bien en peine de dresser la cartographie objective : les frontières des représentations spatiales des visiteurs ne recoupent pas toujours les limites des découpages architecturaux ; elles s'organisent autour d'autres dimensions, d'autres lignes de clivage : le centre et la périphérie, le dehors et le dedans, le haut et le bas, le permis et le défendu.
- 17 La Bibliothèque publique d'information est implantée véritablement au cœur du Centre Pompidou, en son centre géométrique même. Cette situation, dans un cadre spatialement aussi marqué, au sein d'une telle abondance de propositions culturelles, n'est bien évidemment pas indifférente :
- 18 Le lieu d'abord : tout a déjà été dit et redit — et continue de l'être — sur l'architecture. Pour ou contre. Il n'est donc pas question ici d'apporter notre pierre (qui est d'ailleurs un des seuls matériaux que n'utilise pas le bâtiment du Centre) à ce débat. Mais seulement d'être attentif au débat lui-même. L'essentiel sur le plan sociologique est que Beaubourg n'est pas simplement un bâtiment mais un événement² ; comme tel, il suscite une curiosité et génère une fréquentation qui possèdent une autonomie réelle par rapport aux activités culturelles proposées. Et à l'inverse, il suscite aussi un refus de principe d'y pénétrer chez certaines personnes dont les goûts et les habitudes culturelles donnaient pourtant à croire qu'elles se classeraient parmi les utilisateurs potentiels.

- 19 La pluridisciplinarité ensuite : la Bibliothèque publique d'information (BPI) n'est que l'une des quatre entités distinctes qui constituent le Centre Pompidou, avec le Musée national d'art moderne (MNAM), le Centre de création industrielle (CCI) et l'Institut de recherche et de coordination acoustique musicale (IRCAM). Elle n'est d'ailleurs pas statutairement un département du Centre, mais un « organisme associé ». Pour le public, qui n'a que faire de ces subtilités juridiques et y substitue les distinctions de sa propre pratique, l'essentiel est qu'il trouve dans un même bâtiment des collections permanentes d'art contemporain, des expositions temporaires de toutes tailles et de toutes natures, un vaste complexe documentaire comprenant une grande bibliothèque mais aussi ses prolongements (bibliothèque des enfants, salle d'actualité) et deux centres de documentation spécialisés (celui du CCI et celui du MNAM), et enfin des activités ponctuelles sans cesse renouvelées : débats, spectacles, concerts, etc.)³. Sans compter tout ce qui ne se réduit à aucune offre précise de la part du Centre, c'est-à-dire une animation et une circulation permanentes dont le visiteur est à la fois le spectateur et l'acteur. Beaubourg offre une illustration exemplaire de cette arithmétique sociale qui veut que le tout ne soit jamais égal à la somme des parties : le Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, CNAC pour les initiés, Centre Pompidou ou Beaubourg pour le plus grand nombre, et « Pompidou » tout court pour les habitants du quartier (on pourrait presque faire une étude des variations sociales de la dénomination du Centre) est beaucoup plus que l'addition de ses quatre départements, ou que la juxtaposition de ses offres culturelles.
- 20 De la même manière, la Bibliothèque publique d'information est beaucoup plus que la somme de ce qu'elle contient ; nous plaçant du point de vue de la sociologie des usages, nous pourrions dire qu'elle est la somme de ce qu'elle propose et des conditions dans lesquelles elle le propose.
- 21 Ses cinq caractéristiques essentielles sont :
- 22 — *l'encyclopédisme*. Aucun domaine de la connaissance n'est absent de la bibliothèque : on y trouve des documents dans toutes les disciplines, et sur tous les sujets : de la philosophie platonicienne au bricolage domestique, de l'astronomie à l'astrologie, de la peinture au sport, du roman à la théorie... du roman.
- 23 Il faut bien distinguer ici l'encyclopédisme de l'exhaustivité. Si la BPI possède des documents à peu près sur tout, elle ne possède pas tout. Certes aucune bibliothèque n'est jamais complète, et l'exhaustivité renvoie manifestement plus à un idéal de compilateurs qu'à un besoin d'utilisateurs. Reste que les principes qui président aux choix des acquisitions sont déterminants. Ils sont ici explicites : les collections de la BPI excluent les documents trop spécialisés (comme par exemple les thèses) et privilégient les ouvrages plus généraux, sans s'y limiter. D'autre part, la BPI a pour mission essentielle de mettre à disposition et non d'accumuler ; elle vise à faire le point des connaissances, à présenter le dernier état d'une question, plutôt qu'à être le dépositaire de l'état des connaissances antérieures. C'est en ce sens que la Bibliothèque publique est dite « d'information », par opposition à « conservation » ;
- 24 — le *multi-média*. Si le mot d'information est particulièrement bien choisi, celui de bibliothèque est lui tout à fait inadéquat. Il s'agit ici d'une médiathèque et non d'une bibliothèque. Ce dernier terme ne renvoie en toute rigueur étymologique qu'au livre, ou au mieux à l'écrit. Or si on trouve bien des livres à la BPI, en abondance, on y trouve aussi des périodiques — quotidiens, magazines, revues spécialisées... — et des médias

audiovisuels : le disque (ou la cassette sonore), l'image fixe (diapositives) et a l'image animée (films vidéo).

- 25 Plus qu'un état, le multimédia est un principe : proposer simultanément, à égalité d'offre (au moins virtuelle) les supports imprimés et les supports audiovisuels. Et les proposer en accordant, dans la mise en espace comme dans la mise en code, la priorité au sujet et non au support.
- 26 Mise en espace : l'utilisateur trouvera au même endroit tous les livres, les revues, les films, les disques et les photos qui concernent un même domaine : le disque des enregistrements des discours de de Gaulle voisinera donc avec le texte de ses livres au rayon histoire, les photos sur le soufflage du verre avec les ouvrages spécialisés au rayon sciences et techniques, et les films sur le Chili d'Allende seront disponibles au rayon politique. Cette disposition est relativement originale ; elle s'oppose au regroupement technique — tous les disques d'un côté, les livres de l'autre, un espace vidéo séparé, etc. — qui prévaut ailleurs.
- 27 Mise en code : la cote d'un document est celle du sujet dont il traite : un film et un livre consacrés au même thème recevront exactement la même cote ; conséquence logique, le catalogue général de la bibliothèque renvoie indifféremment à tous les documents, quels qu'en soit le support ; le lecteur qui y cherche, par exemple, des livres sur les Antilles tombera par la même occasion sur les références de séries de photographies, et éventuellement de disques de musique locale. A sa façon, la Bibliothèque publique d'information redouble, par la pluridisciplinarité de son offre propre (encyclopédique et multimédia) la pluridisciplinarité du Centre Pompidou qui l'abrite ;
- 28 — *le libre accès*. La bibliothèque propose à ses visiteurs environ 320 000 ouvrages, 2 100 titres de périodiques différents, 200 000 diapositives, 15 000 disques et 1 800 films⁴. Ces chiffres, pour importants qu'ils puissent paraître, ne sont pas en soi exceptionnels : les ouvrages par exemple ne représentent en quantité que l'équivalent d'une grosse bibliothèque (à titre de comparaison, la bibliothèque municipale de Lille par exemple, propose 300 000 volumes, la bibliothèque Sainte-Geneviève 2,8 millions, et la Bibliothèque nationale plus de 7 millions). Si abondance de documents il y a, sa réalité est ailleurs que dans les chiffres : ce qui caractérise le fonds de la BPI n'est pas tant son importance que sa présence physique dans l'espace, ou si l'on préfère la matérialisation en volume de ses volumes. La plupart des grandes bibliothèques n'exhibent dans les salles de lecture qu'une partie de leurs collections ; le reste n'est repérable que par consultation du fichier ou du catalogue. La BPI n'a ni réserve, ni magasins ; elle donne à voir directement la totalité de son fonds, tel un iceberg de la connaissance dont toutes les parties seraient émergées. Dans cette dialectique de la trace et de la place, propre à tout lieu de conservation du savoir, la bibliothèque de Beaubourg représente un pôle extrême où la place peut tenir lieu de trace, le parcours dans les rayons peut tenir lieu de catalogue.
- 29 Le libre accès aux documents est le corollaire de leur mise en espace : chacun peut se servir directement sur les rayons, sans passer par aucun intermédiaire, ni matériel (remplir une fiche), ni personnel (demander à un(e) bibliothécaire)⁵. On peut à loisir repérer, feuilleter, reprendre et remettre sans formalités, et sans avoir à s'en justifier d'aucune manière. Tous les outils bibliographiques (catalogues, bases de données, bibliographies, répertoires) et toutes les compétences (bibliothécaires répartis aux bureaux d'information par spécialité) sont à la disposition du public pour faciliter ses recherches. Mais c'est là un recours qui se veut délibérément facultatif, et non un point de passage obligé. Le lecteur garde l'initiative ;

- 30 — *l'ouverture*. La Bibliothèque publique d'information ne met aucune condition restrictive à sa fréquentation. On y rentre et on en sort « comme dans un moulin », pour reprendre une expression souvent utilisée par les visiteurs ; doutant qu'ils aient une grande expérience des moulins nous dirions plus volontiers, et plus rigoureusement, comme dans un grand magasin, lieu qui n'est pas sans analogies avec la BPI ; et en tout cas comme dans le reste du Centre Pompidou (musée et grandes expositions payantes exclus). Pour y pénétrer, il n'est besoin de se justifier d'aucune qualité (étudiant, habitant du quartier, ou autre) ; il n'est besoin de se plier à aucune formalité, ni administrative (inscription), ni pécuniaire (paiement d'un droit), ces préalables qui pour rapides et légers qu'ils puissent être, sont parfois vécus dans les établissements culturels comme autant de barrières symboliques, et font de l'entrée un seuil.
- 31 Prises isolément, ces caractéristiques se retrouvent sous une forme ou une autre dans de nombreuses bibliothèques, centres de documentation, ou autres lieux d'accumulation du savoir. L'originalité de la Bibliothèque publique d'information tient finalement moins à chacun de ses attributs qu'à leur conjonction, en un même lieu et en un même temps.
- 32 Reste une dimension, fondamentale pour comprendre la nature des comportements culturels des visiteurs de la BPI : *l'obligation de consulter sur place*. Qu'il s'agisse de lire un livre, de parcourir des journaux, de visionner un film ou d'écouter un disque, aucune sortie de document n'est autorisée à l'extérieur, aucune possibilité même provisoire d'en privatiser l'usage.
- 33 L'espace de la pratique se confond avec l'espace de l'approvisionnement.
- 34 Comment rendre compte de tous les publics et de tous les comportements, dans un lieu aussi complexe et aussi multiforme ?
- 35 Il ne suffit pas de regarder pour voir ; et ce qui est le plus voyant n'est pas forcément le plus significatif. La réalité ne « parle » pas d'elle-même, si ce n'est dans l'ordre de l'anecdotique. Pour en faire l'expérience il suffit d'observer, « sans idée préconçue » comme on dit, les comportements des utilisateurs de la bibliothèque : on est vite submergé par les impressions les plus contradictoires, sans être capable d'établir une hiérarchie entre elles, et encore moins d'avancer des explications autres qu'immédiates : ici un vieux monsieur feuillette depuis une heure le même ouvrage, debout entre les rayons ; là trois jeunes commentent à haute voix une projection de diapositives sur la Chine ; plus loin à une table un garçon (un étudiant ?) prend soigneusement des notes, tandis que derrière lui un visiteur arpente les allées le regard en alerte, manifestement à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose.
- 36 Tout cela donne des idées, pas des hypothèses, et encore moins une analyse.
- 37 Le passage du « bon sens » à l'hypothèse pose le problème non de l'objectivité mais du contrôle : le propre de l'analyse scientifique est d'explicitier les conditions de sa propre production, à la différence de l'observation « d'évidence », qui ne se donne pas les moyens de contrôler ses biais du fait même qu'elle les nie.
- 38 L'interposition d'un cadre systématique de recueil de l'information est ici indispensable. Condition épistémologique nécessaire, qui permet de disposer d'un corpus de données susceptibles de recevoir un traitement systématique, mais non condition suffisante : ces données — les mal nommées : elles ne sont pas données mais construites — ne valent que par les choix qui ont présidé à leur définition.
- 39 Nous avons choisi délibérément une approche quantitative. Non sans investigation qualitative préalable : une première enquête, de type non directif (entretiens centrés)

avait permis d'identifier certaines composantes des démarches des utilisateurs de la bibliothèque⁶. Et non sans observations systématiques ultérieures, qui se sont poursuivies parallèlement au traitement statistique des résultats.

- 40 Evitons tout de suite les malentendus : qui dit enquête quantitative ne dit pas nécessairement « chiffres ». Le corpus principal certes est quantitatif : 3 400 visiteurs de la bibliothèque⁷, strictement échantillonnés par sondage, se sont vus poser un questionnaire précis d'une cinquantaine de questions ; soit au total plus de 170 000 informations qui ont été dépouillées par ordinateur, et soumises aux traitements mathématiques de l'analyse des données⁸. Pourtant le résultat n'est pas de l'ordre des pourcentages ; ce serait confondre l'outil et la démarche, la sociographie et la sociologie. L'objet d'une enquête n'est pas de produire du chiffre mais du sens.
- 41 Mais pas n'importe quel sens. L'intérêt généralement porté à tout ce qui est « nouveau » en est une bonne illustration : la découverte d'un comportement jusque là ignoré, l'impact d'une technologie expérimentale, etc. retiennent souvent plus l'attention des lecteurs d'une enquête que tout autre résultat. Il faut pourtant se garder de prendre nécessairement l'inattendu pour le fondamental, et encore moins la nouveauté pour la préfiguration de l'avenir : certains phénomènes ne sont en réalité qu'épiphénomènes, voire effets de mode ; d'autres sont des modalités nouvelles de démarches classiques ; d'autres enfin sont effectivement porteurs de dynamiques différentes. On voit bien ici que le rôle de la recherche n'est pas seulement de les identifier, mais de les hiérarchiser.
- 42 La mise en garde se justifie doublement au seuil d'une étude qui porte sur un lieu (la Bibliothèque publique d'information) dont la nouveauté est le caractère le plus apparent, et qui s'inscrit dans un champ (l'accès à l'information) où règne actuellement sans discernement le discours de la grande mutation : on y annonce des « révolutions de la communication » comme d'autres annoncent des « hold-up du siècle », tous les six mois...
- 43 Ce va-et-vient permanent entre un lieu et un champ sera au principe même de notre recherche. Au fond, on pourrait dire en poussant à l'extrême que la bibliothèque n'est pas l'objet réel de l'enquête ; elle n'en est que le terrain. L'objet est bien l'analyse des usages sociaux de l'information, et l'analyse de l'impact des institutions culturelles.
- 44 Une telle démarche nous paraît légitime à un double titre.
- Ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un lieu particulier que son étude relève nécessairement de la monographie. L'observation locale vaut ailleurs que localement. On atteint parfois plus sûrement à la généralité en menant une investigation systématique en un point précis de l'espace et du temps, qu'en multipliant les considérations dites « générales » sur une grande variété de situations.
 - Ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un lieu unique en son genre que ce qu'on y observe est propre à ce lieu. Parce que la BPI n'est pas une bibliothèque comme les autres, et propose virtuellement tous les supports d'information à tous les publics, on peut justement y observer une infinité de « cas de figure » ou plus exactement de cas de lecture, qui incluent dans leur variété ceux qu'on observe dans d'autres bibliothèques, dans la vie professionnelle, ou au foyer ; auxquels s'ajoutent bien sûr des comportements spécifiques à un espace multi-média en libre accès, situé au cœur du Centre Pompidou.
- 45 Il n'est qu'à reprendre les cinq caractéristiques fondamentales de la BPI, telles que nous les avons énumérées plus haut, pour voir qu'elles débouchent sur des interrogations qui dépassent largement le cadre de cette bibliothèque.

- 46 Ainsi de « l'ouverture à tous » (gratuité, absence de formalité, horaires étendus). Elle réalise les vœux d'une certaine sociologie de la fréquentation, qui voit dans la dissuasion matérielle un des éléments essentiels de l'inégal accès aux institutions culturelles. Ici ces obstacles sont levés. Y-a-t-il pour autant parmi les visiteurs une égale répartition de toutes les couches sociales ? Et si des différences perdurent, à quoi attribuer les constantes de l'absence (quelles sont les populations qui s'excluent, physiquement et symboliquement, de ce type d'institution culturelle ?), et les variations de la présence (parmi ceux qui fréquentent, quels sont les usages socialement différenciés d'une offre identique pour tous ?).
- 47 On rejoint ici une réflexion plus générale sur le rapport à l'information et aux œuvres. Le « libre accès » et l'abondance perceptible sont ici des révélateurs : comment, face à des propositions qui excèdent largement leurs capacités d'assimilation, les individus parviennent-ils, ou renoncent-ils, à introduire leur ordre dans l'ordre de l'information offerte ? Ce n'est plus ici la sociologie de la fréquentation, mais la pédagogie des acquisitions, qui se trouve parfois mise en cause par les comportements des lecteurs.
- 48 Quant au « multi-média » et à « l'encylopédisme », ils permettent de poser en vraie grandeur, c'est-à-dire à partir des pratiques effectives du public, les interrogations classiques des sciences dites de l'information : y a-t-il des effets propres aux différents supports documentaires — texte, image et son — ? Et, puisqu'ici tous ces supports sont présents simultanément, y a-t-il entre eux complémentarité ou opposition ? Plus généralement, suffit-il de proposer des dispositifs différents pour voir apparaître des pratiques nouvelles ? L'interrogation est centrale, car « lorsqu'il s'agit de biens culturels, la manière d'offrir est partie intégrante de ce qui est offert. Le sens des messages culturels, qui se fonde toujours sur un symbolisme social de la culture, ne saurait en effet être dissocié des conditions concrètes de leur délivrance »⁹.
- 49 On ne séparera donc pas l'analyse du rapport que les visiteurs entretiennent avec l'information et les œuvres proposées par la bibliothèque de l'analyse de leur rapport à l'espace, de leur rapport au temps, et de leur rapport aux autres visiteurs dans leur quête de documentation et de sensations.
- 50 Sans prétendre pour autant à l'exhaustivité, la Bibliothèque publique d'information propose trop de services différents pour vouloir les épuiser tous ici. Certains d'entre eux ont d'ailleurs déjà été étudiés ; nous renvoyons nos lecteurs aux ouvrages correspondants dont nous ne reprendrons ici que les conclusions principales¹⁰.
- 51 Sans prétendre non plus à la totalité. Jusqu'où doit aller l'investigation ? Jusqu'à « rechercher inlassablement l'identité cachée de chacun, le noyau dur qui le rend irréductible à l'autre », ainsi que le propose J. Malaurie en parlant de l'enquête ethnologique ? Pourtant, cette diversité n'est ni absolue, ni aléatoire : relative, elle laisse apparaître un certain nombre de régularités, d'une personne à l'autre, d'un comportement à l'autre, qui tel le filigrane derrière le dessin ne se donne à voir que sous certaines conditions d'observation ; déterminée, sa disparité apparente même obéit à un certain nombre de principes de variations identifiables, dont la combinatoire produit cette mosaïque de pratiques de consultation, d'appropriation, voire même de jeu, qui frappent tout observateur pénétrant à la BPI.
- 52 Certes l'individu est le point ultime, la plus petite unité des sciences dites humaines, comme le paysage lui-même serait le point ultime de la cartographie, la carte à l'échelle 1. Mais le prix à payer pour se guider dans la connaissance des modes de manipulation de la

connaissance, comme pour se guider dans une contrée mal connue, est bien de renoncer — provisoirement — à l'ambition de tout nommer. Et d'adopter un angle de représentation. Ce qu'on perd en fidélité, on le compense en intelligibilité. D'autres approches que l'approche sociologique feraient sans doute apparaître d'autres dimensions, non pas contradictoires mais complémentaires. Et à nouveau celles-ci nous en feraient pressentir d'autres encore, nous rappelant le mot de Jean Paulhan : « Les gens gagnent à être connus, ils y gagnent en mystère ».

NOTES

1. Sur les origines de la BPI, voir A.M. Bassy. — *La BPI : bilan d'une expérience culturelle*. — Paris ; Bibliothèque publique d'information, 1979. — 43 p. (ronéo).
2. Conformément à ce qui était demandé explicitement dans les cahiers des charges soumis aux architectes.
3. On trouvera en annexe une présentation détaillée de l'organisation et de l'ensemble des activités de la BPI et du Centre Pompidou.
4. Sans compter 63 000 microfilms, 18 000 microfiches, et 4 000 cartes de géographie.
5. Sauf bien sûr pour la consultation de documents audiovisuels qui nécessitent une manipulation délicate : films vidéo, disques, microfilms.
6. C. Cot., M. Gaugain. — *Contribution psychosociologique à rétablissement d'une étude des stratégies de lecture à l'intérieur de la BPI, l'espace de la BPI et ses différents modes d'appropriation*. — Paris, BPI, 1979. — 137 p. et 66 p.
7. et 1 500 visiteurs de la salle d'actualité.
8. On trouvera une présentation de la méthodologie en annexe.
9. J.C. Passeron : « Images en bibliothèque, images de bibliothèques », *Bulletin des Bibliothèques de France*, tome 27, n° 2, 1982. —
10. On trouvera en annexe (bibliographie) la liste des autres recherches effectuées sur la BPI.

Livre un. La bibliothèque, ou le savoir-faire et la ruse

Première partie. Le public : ouverture à tous et différenciation sociale

Introduction

- 1 De toutes les grandes idées qui ont traversé depuis des décennies l'action culturelle, celle de l'élargissement des publics est certainement le plus vivace.
- 2 Elle a pu prendre selon les périodes, et aussi selon la position institutionnelle de ceux qui l'exprimaient, des formes diverses. On en distinguera rapidement trois.
 - 3 – Le discours de l'efficacité culturelle. Il mesure le succès à l'aune des entrées. Les chiffres, de préférence pourvus d'un nombre respectable de zéros, lui sont l'indicateur tangible de la réussite, et la queue à la porte, la manifestation objective d'une rencontre avec les aspirations de la population. Ce discours s'investit aussi beaucoup sur la télévision, dont on attend une multiplication de l'audience des œuvres culturelles¹.
 - 4 – Le discours de la démocratisation culturelle. Pour lui importe d'abord non le combien mais le qui, non le quantitatif mais le qualitatif. L'essentiel est de faire accéder aux œuvres ou aux établissements culturels ceux-là mêmes qui en étaient éloignés jusque-là (on citera alors généralement les ouvriers, ou les classes populaires, ou les gens de faible niveau d'étude, etc.). Un néologisme fut même forgé pour les besoins de la cause — et Dieu sait si la cause n'avait pas besoin de ça — : le non-public.
 - 5 Ce discours n'est d'ailleurs pas exclusivement un discours militant ou de promotion sociale. Il en existe une variante « réaliste » qui, à défaut de toucher tout le monde, se satisferait de toucher un microcosme du monde, un public où chaque fraction du corps social occuperait la place relative qui est la sienne dans l'ensemble de la population.
 - 6 – Le discours de la transmission culturelle enfin : élargissement non pas tant du public que de ses centres d'intérêt, multiplication non pas de la fréquentation mais des acquisitions (la compréhension, la mémorisation, la connaissance, etc.). Discours qualitatif lui aussi, comme le second, mais qui n'est plus d'ordre missionnaire, mais d'ordre messianique ; il y aurait des œuvres de qualité et d'autres médiocres, des niveaux supérieurs d'émotion ou de connaissance et de plus quelconques, et il s'agit de privilégier les premiers sur les seconds.
- 7 Les enquêtes qui sont menées depuis de nombreuses années sur le public des musées, des monuments historiques, des maisons de la culture ou des bibliothèques, incitent à une certaine modestie : toutes constatent, à des degrés divers, l'écart considérable qui existe entre les catégories sociales (au sens large : classes d'âges, groupes professionnels,

niveaux de scolarisation, etc.) qui fréquentent les équipements culturels et celles qui ne les fréquentent pas.

- 8 Beaubourg, avec ses foules composites et ses files d'attente présente en comparaison des allures d'utopie réalisée. Chacun y côtoie apparemment tout le monde, à la Bibliothèque publique d'information comme dans le reste des espaces du Centre, et l'on a vite fait, par un *glissement d'analyse* mal contrôlé mais bien tentant, de *déduire de la présence d'une masse de public la présence d'un public de masse*.
- 9 La réalité, on s'en doute, est infiniment plus complexe. L'irréductibilité de ce qui se passe à Beaubourg à la simple reproduction — à grande échelle — de ce qui se passe ailleurs n'entraîne pas pour autant que ce qu'on y observe déroge radicalement aux pesanteurs sociales et culturelles qui jouent en d'autres lieux. C'est de ces ressemblances et de ces différences qu'il sera question dans cette première partie, consacrée à la présentation des principales caractéristiques du public de la bibliothèque.
- 10 L'interrogation est classique : qui vient à la BPI, ou au Centre Pompidou ? Nous la formulerions volontiers autrement : que se passe-t-il quand l'essentiel des barrières matérielles, auxquelles beaucoup imputent volontiers les inégalités des pratiques culturelles, sont levées ?
- 11 Barrière de l'argent d'abord : le coût de certaines activités culturelles freinerait l'accès des plus modestes... Or ici l'accès est gratuit.
- 12 Barrière du temps ensuite : il est impossible aux gens qui travaillent de fréquenter des établissements le plus souvent ouverts aux heures où eux-mêmes sont occupés... Or la bibliothèque est accessible le week-end, le soir jusqu'à 10 heures, pendant les vacances et même les jours fériés.
- 13 Barrières de la relation enfin : l'obligation de passer par un spécialiste de la « culture » (bibliothécaire, animateur, présentateur, etc.) pour se procurer certains biens ou accéder à certains services dissuaderait ceux qui disposent d'un capital culturel ou d'un bagage scolaire plus faibles d'affronter ce qu'ils perçoivent comme un jugement... Or, l'utilisation de la bibliothèque se fait ici sur le mode du libre service et de la manipulation directe, sans inscription préalable ni recours imposé au personnel. Si l'on suit donc les tenants de ce qu'on pourrait appeler une « sociologie des obstacles » (par opposition à une « sociologie des niveaux » — ou de la reconnaissance culturelle — sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie), tout le monde d'une certaine manière pourrait aller à la bibliothèque de Beaubourg. Accessibilité réelle ou accessibilité virtuelle ?
- 14 Pour la commodité de l'exposé, nous regrouperons les caractéristiques du public autour de plusieurs pôles :
 - les caractéristiques personnelles, c'est-à-dire essentiellement l'âge et le sexe ;
 - l'origine géographique, qui permet de définir le potentiel d'attraction de la bibliothèque ;
 - l'appartenance socio-culturelle, mesurée par les catégories socio-professionnelles classiques ainsi que par un certain nombre d'indicateurs de capital culturel (tels que le niveau de scolarisation, l'équipement culturel du foyer, la pratique d'autres lieux, ou l'usage d'autres biens culturels).
- 15 Il est évident qu'un tel découpage est doublement artificiel. D'abord parce que qualifier de personnel un critère comme l'âge et de social un critère comme la catégorie socio-professionnelle, ne doit pas faire oublier les effets collectifs de l'appartenance à une génération, ou la relation particulière entretenue par chacun à son métier. Ensuite parce

que tous ces critères jouent conjointement dans l'explication du comportement de chaque visiteur, alors que nous en ferons ici une présentation consécutive. Il s'agit d'une première approche descriptive. Nous retrouverons la complexité, c'est-à-dire la combinatoire de ces facteurs, dans les chapitres suivants.

NOTES

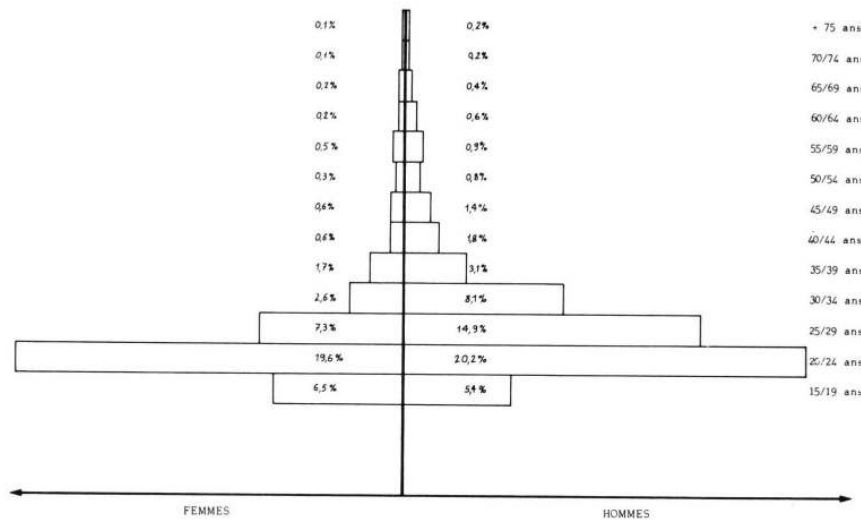
1. Cf. la phrase célèbre d'André Malraux à propos de la diffusion d'une pièce d'Eschyle à la télévision : « cette œuvre a touché plus de spectateurs en un seul soir que depuis sa création ».

Chapitre I : la foule au singulier

1. Une pyramide des âges originale

- 1 Partons du phénomène qui frappe immédiatement l'observateur, même non averti, et ne requiert apparemment ni le sociologue ni sa batterie compliquée de questionnaires et d'échantillons pour être diagnostiqué : la jeunesse du public. Studieux ou baladeurs, seuls ou en groupe, garçons ou filles, les jeunes sont partout à la bibliothèque, dans les expositions, sur l'escalator... Mais de quels jeunes s'agit-il ? et puisqu'ils n'occupent tout de même pas la totalité du terrain, qui sont les autres visiteurs ?
- 2 La pyramide des âges du public de la bibliothèque présente une allure tout à fait originale, et totalement déséquilibrée par rapport à la structure de référence que constitue la pyramide des âges de l'ensemble de la population française : une classe d'âge occupe à elle seule une place dominante, les 20-24 ans ; au-delà, les effectifs chutent dans des proportions considérables. Quant à l'âge moyen, il s'établit à 27 ans¹.
- 3 Au total, plus de la moitié du public a moins de 25 ans (52 %), et près des trois-quarts moins de 30 ans (74,5 %). Chacun placera la barre de la jeunesse où il le veut...
- 4 Cette forte concentration du public sur une génération n'exclut pas la présence des extrêmes. Il n'est pas rare de rencontrer des nourrissons — accompagnés il est vrai — à la Bibliothèque publique d'information ; et le visiteur le plus âgé que nous ayons interrogé lors de l'enquête avait 91 ans. Reste que la place extrêmement réduite occupée par les plus de 60 ans (2 % du public) fait problème. Pour mieux comprendre ce qui se passe à la BPI, ou plutôt qui n'y passe pas, voyons ce qu'il en est ailleurs.
- 5 De manière générale, la fréquentation des équipements culturels (musées, monuments historiques, salles des spectacles, maisons de la culture, etc.) diminue avec l'âge, pour atteindre son minimum au-delà de 60 ans, les personnes les plus âgées ayant tout naturellement tendance à privilégier les loisirs à l'intérieur du domicile (lecture, télévision, etc.) plutôt qu'à l'extérieur². Jusque là, rien que de très évident : sauf que ce sont les bibliothèques qui résistent généralement le mieux à ce mouvement : sur 100 inscrits en bibliothèque municipale, on compte en moyenne 20 % de lecteurs de plus de 60 ans³.

Graphique 1 : pyramide des âges du public de la bibliothèque.



- 6 Les chiffres relevés à la BPI sont donc très différents. En réalité, ils sont proches non pas de ceux des autres bibliothèques, mais de ceux du reste du Centre Pompidou ; on rencontre à Beaubourg seulement 4 % de visiteurs de plus de 60 ans⁴.
- 7 La sur-représentation des jeunes est typiquement un « effet BPI » ; elle s'explique par l'usage prépondérant que font les étudiants de cette bibliothèque comme bibliothèque universitaire. Par contre la sous-représentation des plus âgés est essentiellement un « effet Beaubourg ». Elle ne tient pas tant à la spécificité de cette bibliothèque qu'à sa présence dans l'ensemble du Centre Pompidou.
- 8 Le Centre suscite de la part de beaucoup une réticence certaine. On pense bien sûr à la réticence vis-à-vis d'une architecture dont la modernité peut être vécue comme une agression. Il ne s'agit pas d'une simple affaire de « goût » ; après tout, chez d'autres la même réticence provoque la curiosité. Il y a en fait pour les plus âgés une impossibilité à prendre ses repères, à rapporter l'expérience pratique de cet espace à l'expérience familière d'autres espaces. Réticence aussi vis-à-vis de la foule, de la présence incontrôlable des autres visiteurs.

2. Une fréquentation plus masculine que féminine

- 9 La répartition par sexe réserve elle aussi des surprises : on compte 58,5 % d'hommes et seulement 40,5 % de femmes parmi les visiteurs de la Bibliothèque publique d'information, soit une sur-représentation masculine (ou une sous-représentation féminine comme on voudra) tout à fait considérable.
- 10 Pour tenter de comprendre quelle en est l'origine, il faut sortir de l'approche réductrice qui consiste à considérer globalement « les femmes » comme s'il existait une sorte de téléologie sexuelle qui jouerait indifféremment pour toutes, quel que soit leur statut social, mais analyser plus précisément les principes de variation des conduites.
- 11 Première distinction : selon la structure du public. Les étrangers y sont relativement nombreux, du moins les étrangers résidant de manière permanente en France (30 %). Or

on sait qu'il s'agit, dans l'ensemble, d'une population à prépondérance masculine. Le rapprochement avec les données du recensement général de la population révèle que le public étranger de la BPI ne fait que refléter, dans sa composition démographique, la structure par sexe de la population étrangère de la région parisienne⁵. La bibliothèque reproduit une situation de fait, mais sans l'accentuer d'aucune manière. Le poids des étrangers ne suffit cependant pas à expliquer la totalité de l'écart entre les hommes et les femmes, même s'il pèse fortement sur les statistiques de fréquentation. La disproportion existe aussi chez les visiteurs français.

- 12 Poussons donc plus loin l'analyse, et pour cela revenons à notre pyramide des âges. Outre son allure générale disproportionnée, elle présente un autre déséquilibre curieux, qu'on ne remarquait pas au premier abord : la place relative occupée par les hommes et les femmes varie sensiblement selon les générations.
- 13 Chez les plus jeunes, les filles sont plus nombreuses que les garçons ; puis, chez les 20-24 ans, les uns et les autres s'équilibrent ; ce n'est qu'au-delà de 25 ans que la prépondérance masculine devient très forte, pour ne plus se démentir tout au long de l'échelle des âges. La tendance à la masculinisation (si l'on peut s'exprimer ainsi) de la fréquentation est donc progressive, et le déséquilibre des effectifs imputable à la seule fraction « adulte » de la population.
- 14 La localisation précise de l'écart nous permet donc de proposer maintenant trois séries d'hypothèses. Les premières sont propres à la nature même de la Bibliothèque publique d'information ; les secondes sont imputables au Centre Pompidou dans son ensemble : les troisièmes relèvent du rapport global qu'entretiennent les femmes aux activités culturelles.
- 15 • Comparons la situation de la BPI à la situation d'autres établissements culturels appartenant à la même « famille ». Nous avons déjà fait le même exercice à propos de l'âge. Là aussi, il faut bien constater une différence entre les scores de la Bibliothèque publique d'information et les scores des autres bibliothèques ; plus qu'une différence même, une contradiction. Dans les bibliothèques municipales, les proportions d'hommes et de femmes sont exactement inverses : 38 % d'hommes et 62 % de femmes⁶.
- 16 Cette prépondérance des femmes en bibliothèque municipale ne saurait être attribuée, comme on le croit souvent, à une pratique générale plus importante de la lecture chez les femmes que chez les hommes. Les enquêtes nationales réalisées récemment montrent que les différences de taux de la lecture entre les sexes sont relativement faibles⁷. De toutes façons, resterait à expliquer pourquoi la BPI ne reflèterait pas un phénomène que les bibliothèques municipales de leur côté répercuteraient.
- 17 C'est que dans les autres bibliothèques peuvent s'exprimer non seulement des pratiques de lecture, mais des *pratiques d'approvisionnement* ; pratiques qui sont la transposition, sur le terrain culturel, du rôle prépondérant rempli par les femmes dans l'approvisionnement du foyer ou du réseau de sociabilité en biens et services de la vie quotidienne. Le livre emprunté en bibliothèque est souvent emprunté pour d'autres que soi, et prêté à nouveau à des membres de la famille ou à des amis proches⁸. Rappelons aussi, pour rester dans le domaine du livre, qu'à taux de lecture égal les femmes achètent plus de livres que les hommes, en prêtent plus volontiers, et en empruntent plus souvent .
- 18 Or la Bibliothèque publique d'information est un lieu où l'on ne peut emprunter, ni pour soi, ni pour les autres. *L'utilisateur de la BPI est le seul bénéficiaire direct* des ouvrages qu'il a sélectionnés ; il ne peut que très difficilement diffuser à l'extérieur les documents

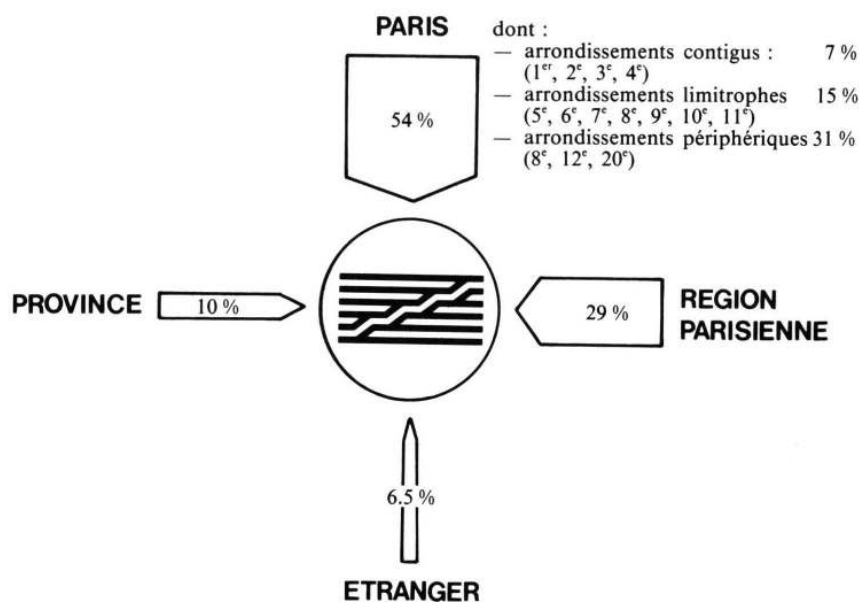
consultés (photopies, prise de notes). L'obligation de lire sur place interdit d'approvisionner d'autres personnes, ou d'irriguer d'autres lieux.

- 19 Un élément extérieur à la BPI conforte à contrario cette hypothèse de l'approvisionnement : il existe au Centre Pompidou des « correspondants ». Ce sont des personnes qui parviennent à faire acheter à un nombre suffisant d'amis ou de relations (au moins 10) une carte d'adhérent au Centre. Elles font partie de ce fait d'un petit cercle d'interlocuteurs privilégiés du Centre et ont droit à un certain nombre d'avantages ou d'informations particuliers. Or parmi ces correspondants, approvisionneurs s'il en est de leur foyer et de leurs amis, on compte cette fois une nette majorité de femmes¹⁰.
- 20 • La sous-représentation des femmes dans le public n'est pas un phénomène propre à la bibliothèque. Il se répète, à des degrés divers, dans l'ensemble des espaces du Centre : au musée (43 % contre 57 %) comme dans les grandes expositions (42 % contre 58 %), dans les espaces communs (forum : 39 % contre 61 %), comme dans les espaces plus spécialisés (salle d'actualité : 27 % contre 73 %)¹¹.
- 21 Avant même que d'être un équipement culturel proposant des activités particulières le Centre Pompidou est d'abord un espace public à haute fréquentation. *Ce n'est pas seulement un lieu d'exposition, c'est un lieu où l'on s'expose*. Lieu ouvert, permissif, encombré, il est vécu par certaines comme un endroit incontrôlable, et surtout imprévisible. La meilleure preuve en est que les femmes qui fréquentent Beaubourg sont moins nombreuses à venir seules que les hommes, et plus nombreuses à venir accompagnées.
- 22 Là aussi un élément conforte à contrario cette hypothèse : la BPI propose un service de réponses par téléphone, libre et gratuit, qui permet d'obtenir directement des renseignements ou des références dans tous les domaines. Alors que l'accès localisé à la bibliothèque est principalement masculin, son accès médiatisé (l'appel téléphonique) est principalement féminin (68 % des appels émanent de femmes, contre 32 % d'hommes) ; cela quelle que soit la raison de l'appel — professionnel, personnel, scolaire, etc — et le statut social de l'appelant¹². On peut voir là un effet de la relation téléphonique, qui dispense de l'obligation de déplacement, c'est-à-dire finalement de l'obligation de partager en public sa pratique. L'appréhension devant l'inconnu ou l'immaîtrisable est contournée. Le téléphone permet d'accéder sans risque à un territoire téléphonique qui dépasse les limites des zones qui vous sont familières. Il crée une bulle protectrice où on est ici tout en étant ailleurs¹³.
- 23 • Parmi les femmes qui fréquentent la Bibliothèque publique d'information, les inactives (au sens que les statisticiens donnent à ce terme : celles qui n'exercent pas d'activité professionnelle rémunérée) sont proportionnellement les plus mal représentées. Le phénomène cette fois n'est plus propre à la BPI, ni même au Centre Pompidou (encore qu'on constate dans les autres départements du Centre une situation analogue) mais bien à un certain nombre d'équipements d'action culturelle. Les conditions de l'insertion socio-économique sont ici déterminantes, et les lois d'accumulation des pratiques jouent dans les deux sens : on sait que, de manière générale, *tout retrait entraîne d'autres retraits* ; à l'inverse *chaque pratique tend à être le support de toutes les autres*, du fait d'une meilleure information, d'une plus grande initiative, d'un réseau étendu de relations, etc. Paradoxalement, ce sont les personnes les plus insérées dans les activités sociales et économiques et non pas les plus disponibles, qui ajoutent le plus volontiers de nouvelles activités à celles qu'elles avaient déjà.

3. L'attraction territoriale

- 24 La Bibliothèque publique d'information se voit souvent reprocher son implantation. C'est un établissement culturel de plus, dans une ville qui en compte déjà une forte concentration. Nous n'entrerons pas dans la querelle de savoir si la création de la BPI s'est faite au détriment des bibliothèques de province, en des arbitrages budgétaires où tout ce qui est donné à l'un est pris à l'autre, ou s'il s'agit d'un effort supplémentaire qui s'est ajouté aux autres sans leur porter ombrage. Nous nous intéresserons plutôt au public qu'elle touche. S'agit-il essentiellement de parisiens, ou son audience s'étend-elle au-delà, jusqu'à la banlieue, la province, ou l'étranger ? Pour parler un langage « culturel » quel est son rayonnement ; et pour parler un langage commercial » quelle est sa zone de chalandise ?
- 25 Plus de la moitié des utilisateurs de la bibliothèque (54 %) habitent Paris intra-muros (cf. graphique 2). Parmi eux, 7 % viennent des arrondissements contigus au Centre Pompidou (1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e arrondissements). Le poids de la fréquentation de voisinage n'est faible qu'en apparence, si l'on veut bien se souvenir que ces mêmes arrondissements ne regroupent en fait, selon le dernier recensement, qu'un parisien sur 20¹⁴ alors qu'ici ils représentent un visiteur parisien sur 8. Il y a donc bien un effet « équipement de quartier ».

Graphique 2 : potentiel d'attraction géographique de la bibliothèque.



- 26 La banlieue parisienne, pour sa part, fournit un nombre très élevé d'utilisateurs : près de 30 %. La Bibliothèque publique d'information joue manifestement le rôle d'un équipement régional, favorisé en cela par son exceptionnelle desserte en moyens de transport. Favorisé mais non provoqué : il existe de nombreux équipements culturels dans Paris, tout aussi bien desservis, qui ne connaissent pas le même rayonnement géographique.
- 27 Quant au public de passage, il représente finalement une part très faible de la fréquentation : 10 % de provinciaux dont le nombre sont en fait des habitués fréquentant

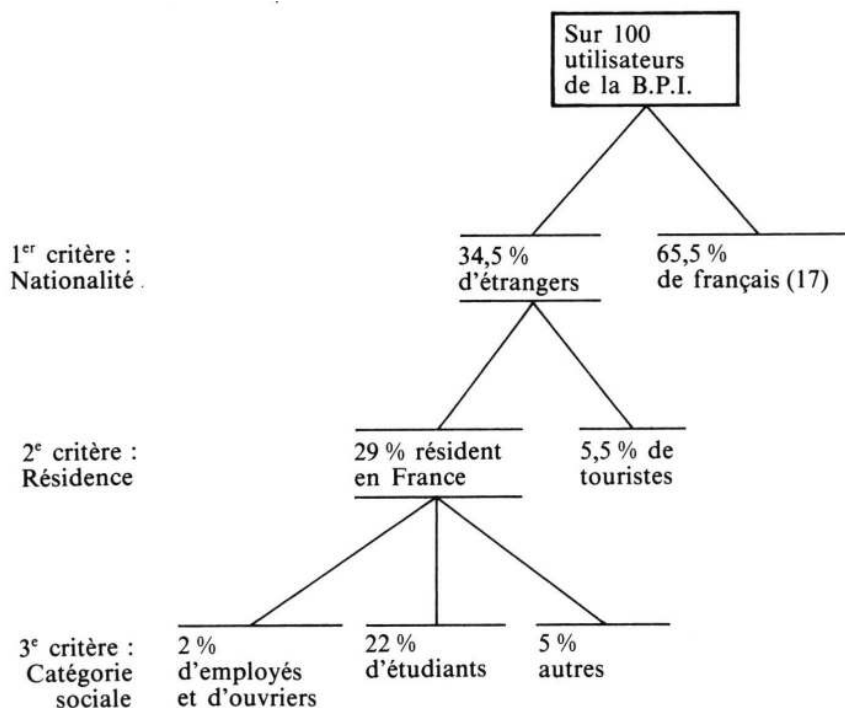
la Bibliothèque du Centre Pompidou à l'occasion de leurs déplacements à Paris, et 6,5 % de visiteurs résidant à l'étranger. Ces fameux touristes dont on parle tant à propos de Beaubourg, se révèlent être finalement moins nombreux à l'intérieur du bâtiment qu'à l'extérieur, et à l'intérieur de la Bibliothèque publique d'information qu'à l'intérieur des autres départements du Centre Pompidou, (Musée d'art moderne, grandes expositions)¹⁵.

- 28 Au total, le public de la Bibliothèque publique d'information ne se réduit à aucune des images univoques que l'on se plaît généralement à en donner. Equipement culturel parisien dont les parisiens ne représentent que la moitié des entrées, la BPI est tout à la fois un équipement de quartier, un équipement de ville et un équipement régional. Tout en demeurant un pôle d'attraction national et international.

4. Français et étrangers

- 29 Résidence et nationalité ne se confondent pas. La Bibliothèque publique d'information compte dans son public une proportion très importante d'étrangers : 34,5 %, soit plus du tiers des entrées. Etrangers par le passeport, mais non par le domicile : la plupart d'entre eux (29 %) résident en réalité de manière permanente en France ; seuls 5,5 % habitent effectivement à l'étranger.
- 30 Cette répartition contredit une première affirmation courante, qui voit dans tout étranger rencontré à la bibliothèque un touriste en visite. Ce qui est souvent vrai pour le Centre Pompidou l'est rarement pour la BPI.
- 31 Par contre, elle semble confirmer une seconde affirmation, tout aussi courante : la Bibliothèque publique d'information attirerait un nombre important de travailleurs immigrés, étrangers résidant en France s'il en fut. Et d'invoquer ici à nouveau le caractère permissif et démocratique des conditions d'accès : gratuité, ouverture en dehors des heures de travail, etc.
- 32 La vérification sociologique donne malheureusement des résultats tout autres. En regroupant nationalité, résidence, et catégorie socio-professionnelle, on découvre que la plupart de ces étrangers domiciliés sont tout simplement des étudiants étrangers poursuivant leurs études en France. C'est-à-dire des gens qui, même si certains d'entre eux connaissent des difficultés financières passagères, sont pour la plupart issus de catégories sociales favorisées dans leur pays d'origine. Quant aux non-étudiants, il s'agit plus souvent d'ingénieurs, de commerçants, de professeurs, etc. que de « travailleurs immigrés ». Si on définit comme tels, en toute rigueur, les personnes qui résident de manière permanente en France et occupent des emplois d'ouvrier, de personnel de service ou d'employé, on n'en compte que 2 % parmi les utilisateurs de la bibliothèque.

Graphique 3 : Répartition du public de la bibliothèque par nationalité, résidence et catégorie sociale.



Note 17¹⁶

- 33 Nous reviendrons plus loin longuement sur les raisons de l'inégale fréquentation de la bibliothèque, comme de l'ensemble du Centre Pompidou, par les différentes catégories sociales. Mais on peut d'ores et déjà se poser ici la question du décalage manifeste qui existe entre ce qu'on entend généralement dire sur Beaubourg et la réalité des situations observées : les travailleurs immigrés, dont on invoque souvent la présence comme la manifestation évidente d'une démocratisation du public culturel, occupent dans les commentaires sur le Centre Pompidou une place tout à fait disproportionnée par rapport à celle qu'ils occupent dans les statistiques de fréquentation.
- 34 Il faut voir là la conjonction — loin d'être fortuite — entre un effet de perception et un effet de discours.
- 35 Effet de perception. Le phénomène est classique en psychologie. Il est fondé sur la visibilité différentielle des visiteurs. Certaines catégories de public sont d'autant plus repérables qu'elles tranchent extérieurement, par leur différence d'aspect ou par leur différence de comportement, avec la majorité des autres personnes présentes. Paradoxalement plus elles tranchent, donc plus elles sont minoritaires quantitativement et différentes qualitativement, plus elles tendent à occuper l'essentiel de l'attention, au détriment des catégories du public les plus nombreuses et les plus « conformes ».
- 36 Effet de discours : les mécanismes de la perception sélective sont d'autant plus prégnants, et alimentent d'autant plus abondamment la sociologie spontanée qui fleurit sur le Centre Pompidou, qu'ils rencontrent un discours de principe abondamment répandu (ici : l'accès de tous à la culture) : ils fournissent au public des évidences propres à conforter ce qu'il

entend affirmer partout, et ils fournissent à l'institution des éléments propres à alimenter les bilans et les célébrations.

NOTES

1. Nous avons rejeté en annexe autant que faire se peut les tableaux de données et les développements méthodologiques, privilégiant l'analyse et le commentaire dans le corps du texte. Nous espérons éviter ainsi le reproche qu'Henri Poincaré faisait aux sciences humaines : être plus bavardes sur leurs méthodes que sur leurs résultats... Reste qu'un résultat ne vaut que s'il est rapporté à la manière dont il a été obtenu. Nous ne saurions donc trop recommander au lecteur de ne pas nous croire sur parole et de se reporter aux annexes ou, s'il souhaite plus de précisions encore, à l'étude intégrale comprenant l'ensemble des tableaux statistiques. Cette étude est disponible sur les rayons de la BPI.
2. Source : *Pratiques culturelles des Français*. Enquête du ministère de la Culture. — Paris : Dalloz 1982. — 438 p.
3. Source : *L'expérience et l'image des bibliothèques municipales*. — ARCMC, ministère de la Culture, Service des études et de la recherche. — 1980. — 273 p.
4. Source : N. Heinich : *Enquête générale de fréquentation du Centre Pompidou*. 1983, 105 p.
5. Cf. en annexe tableau 11.
6. *Enquête sur l'expérience et l'image des bibliothèques municipales*. Op. cit.
7. *Pratiques culturelles des Français*. Op. cit.
8. F. Porto-Vasquez, « La circulation des livres : sociabilité et sources d'approvisionnement », dans *Trois études sur la lecture*. — Paris : Gides, 1981. —
9. *Pratiques culturelles des Français*. Op. cit.
10. Enquête réalisée par Cl. Fourteau, et N. Heinich auprès des correspondants du Centre Pompidou (document interne).
11. *Enquête générale de fréquentation*, op. cit., et tableau 3 en annexe.
12. J.F. Barbier-Bouvet : *Le lien et le lieu : consultation à distance et consultation sur place à la BPI*. — Paris : BPI, 1980. — 115 p.
13. Laurence Bardin : *Images et usages de téléphone*. DGT, 1979. — 171 p.
14. *Recensement général de la population 1982*.
15. Dans l'ensemble du public du Centre, on compte 35 % d'étrangers de passage, 17 % de provinciaux, 14,5 % d'habitants de la banlieue et 33,5 % des parisiens (chiffres redressés). Cf. tableau 3 en annexe.
16. dont 1 % résident à l'étranger

Chapitre II : appartenance sociale et pratiques culturelles

- 1 L'analyse de la composition sociale du public des équipements culturels constitue généralement le morceau de résistance des enquêtes sociologiques.
- 2 Il y a d'ailleurs plusieurs manières de s'y livrer : l'énumération de l'infinie variété des situations professionnelles alimente les commentaires sur la diversité des publics. Nous avons ainsi rencontré des employés de banque, des éducateurs spécialisés, des médecins, des infirmières, des chefs d'entreprises, des permanents syndicaux, des sociologues (pour une fois obligés de répondre aux enquêtes des autres), des contremaîtres, des professeurs d'université, des assureurs, des ingénieurs en informatique, des experts-comptables, et même un archimandrite et un plongeur sous-marin...
- 3 Par contre, l'énoncé de la proportion exacte d'ouvriers ou de cadres supérieurs, sous la forme inévitable de pourcentages, de préférence assortis de quelques décimales après la virgule pour attester la scientificité de la chose, ferait pour un peu figure d'indicateur de gestion au même titre que les données budgétaires ; et il alimente abondamment le discours sur la nécessaire démocratisation de l'action culturelle, ou sur l'incontournable reproduction des pratiques sociales, selon qu'on en fait une lecture volontariste ou une lecture désabusée.
- 4 Il est vrai que la tentation est grande de résumer une situation complexe — la position sociale — par un indicateur univoque et quantifiable — la catégorie socio-professionnelle (CSP) — ; et confondant proportions et propensions, de déduire directement de la répartition statistique des CSP dans le public la hiérarchie sociologique des usages culturels.
- 5 Nous utiliserons ici la catégorie socio-professionnelle telle que la définit l'INSEE mais en l'enrichissant de données sur ce que P. Bourdieu appelle le « capital culturel ». Combiné au capital économique, il produit la complexité des pratiques et des performances des différentes classes et fractions de classes sociales.
- 6 Bourdieu distingue plus précisément trois états du capital culturel : le capital culturel à l'état institutionnalisé, c'est-à-dire « son objectivation sous forme de titres, et en particulier de titres scolaires », le capital culturel à l'état objectivé « sous la forme de la possession de biens culturels, tableaux, livres, instruments, etc... », et le capital culturel à

l'état incorporé, « sous la forme de dispositions durables de l'organisme »¹. En termes d'enquête, cela signifie que nous analyserons successivement les caractéristiques du public selon son niveau d'étude, selon sa plus ou moins grande détention de biens culturels, selon ses habitudes de fréquentation d'autres équipements culturels, et selon ses habitudes d'usage d'autres biens culturels.

- 7 C'est au prix de ce détour par la complexité que l'on pourra répondre à des questions apparemment aussi simples que « qui vient à la bibliothèque du Centre Pompidou ? », ou « touche-t-on un nouveau public ? ».

1. La catégorie socio-professionnelle

- 8 Les catégories socio-professionnelles sont devenues, depuis leur création dans les années 1950 pour les besoins du recensement, la pierre angulaire de la vulgate sociologique. Elles se sont imposées très vite comme une orthodoxie de la recherche empirique et, quelque jugement que l'on puisse porter sur leur caractère simplificateur, ou sur les impasses théoriques d'une nomenclature purement descriptive, son caractère d'outil d'usage généralisé en a rendu l'emploi nécessaire dans toute enquête à visée comparative.
- 9 Nous l'avons donc utilisée ici, afin de pouvoir comparer la composition et les pratiques de notre public à la composition d'autres publics culturels et aux pratiques moyennes de la population française, telles que les décrivent de nombreuses enquêtes réalisées au cours de ces dernières années.
- 10 Le public de la Bibliothèque publique d'information présente un profil particulièrement intéressant. On y retrouve à la fois les tendances classiques des publics des établissements culturels, et un certain nombre de caractéristiques propres à la BPI.
- 11 Pour s'en tenir dans un premier temps aux grandes composantes de la fréquentation, trois lignes de force se dégagent :
- 12 • Première constatation, d'évidence : *la présence massive des étudiants et des élèves* : à eux seuls, ils représentent 60 % du public de la Bibliothèque publique d'information. Si on y ajoute les enseignants, ce sont près des deux tiers des utilisateurs de la BPI qui appartiennent, par une extrémité ou par une autre si on peut dire, au système d'enseignement.
- 13 Dans cet investissement imprévu de la BPI par l'Education nationale, école et université occupent des places relatives très différentes : les étudiants sont sept fois plus nombreux que les élèves (étudiants : 53 % ; élèves : 7 %).
- 14 On comprend que certains aient pu qualifier la bibliothèque de Beaubourg de « première bibliothèque universitaire de France.
- 15 Si l'assertion est manifestement exacte, il faut une fois de plus éviter de s'arrêter aux évidences.
- 16 D'abord se garder de prendre la partie pour le tout, et de réduire le public de la BPI à sa composante principale. On entend trop souvent dire « le public de la bibliothèque, c'est des étudiants » (sic) pour ne pas rappeler que passent chaque jour plus de 4 000 personnes qui ne sont ni à l'école, ni à l'université. 4 000 personnes, soit... exactement la fréquentation totale escomptée pour la bibliothèque dans les prévisions qui étaient faites avant l'ouverture.

- 17 Ensuite, se garder de confondre le statut et la motivation : ce n'est pas parce qu'ils sont étudiants qu'ils sont nécessairement là pour étudier. Un croisement plus fin avec la raison de la visite montre clairement qu'il faut opérer une distinction entre les étudiants (ou scolaires) et les « studieux ». Les seconds, les seuls qui utilisent en réalité la BPI comme une bibliothèque universitaire (ou scolaire) représentent finalement moins de la moitié du public (42,5 %). Les autres (17,5 %) en ont un usage qui relève des mêmes types de motivations que le reste des usagers².

Tableau A : composition sociale du public de la bibliothèque³.

- Classes supérieures : _____			9,4 %
dont :	- industriels, gros commerçants	0,4 %	
	- professions libérales	1,7 %	
	- ingénieurs	1,4 %	
	- cadres supérieurs	1,5 %	
	- professeurs, professions littéraires et scientifiques	4,4 %	(20)
- Classes moyennes : _____			12,2 %
dont :	- instituteurs, professions intellectuelles diverses, artistes	4,2 %	(20)
	- cadres moyens	2,6 %	
	- techniciens	2,7 %	
	- services médicaux et sociaux	1,5 %	
	- artisans, petits commerçants, autres	1,2 %	
- Classes populaires : _____			8,9 %
dont :	- employés	4,9 %	
	- ouvriers	4,0 %	
- Inactifs : _____			68,5 %
dont :	- étudiants	52,9 %	60 %
	- élèves	7,1 %	
	- chômeurs	4,5 %	
	- retraités	1,8 %	
	- femmes inactives	1,3 %	
	- autres	0,9 %	
(Non réponse) _____			(0,9 %)
			100 %

Note 20⁴

- 18 • Seconde constatation, d'apparence : l'égale fréquentation des classes supérieures et des classes populaires — environ 9 % du public chacun —, tandis que les classes moyennes occupent une place un peu plus importante — 12 % —.
- 19 Certains ont pu parler à ce propos de fréquentation « équilibrée » (voire même de fréquentation « harmonieuse »).
- 20 Cet équilibre local — si tant est que le mot équilibre ait ici un sens — est en réalité le reflet d'un déséquilibre fondamental : ces trois groupes sociaux ont, dans l'ensemble de la population française un poids très différent. En conséquence, les classes supérieures sont proportionnellement 2,7 fois plus nombreuses dans le public de la BPI que dans la population française, les classes moyennes 1,5 fois plus, tandis que les classes populaires y

sont 2,3 fois moins nombreuses⁵. Les statistiques de fréquentation sont donc parfois trompeuses ; *il ne faut pas prendre l'équivalence des chiffres pour l'égalité des chances*. La propension à fréquenter la Bibliothèque publique d'information reste, selon les milieux sociaux, extrêmement inégale.

- 21 • Troisième constatation, d'absence : la très faible place occupée dans le public par les « inactifs », et plus précisément par les retraités (1,8 %) et par les femmes au foyer (1,3 %).
- 22 Nous retrouvons là l'effet des réticences liées aux représentations qu'on se fait du Centre Pompidou, et l'effet des abstentions liées au caractère cumulatif de la raréfaction des pratiques. Nous les avons analysés plus haut à propos de l'âge et du sexe.
- 23 *Prédominance des étudiants et des élèves, place identique mais impact relatif différent des classes supérieures, moyennes et populaires, sous-représentation des inactifs*, ces trois tendances lourdes de la fréquentation de la BPI ne résument pas à elles seules la variété des publics. Il faut examiner maintenant plus finement les composantes particulières de chacune de ces catégories d'usagers.
- 24 • Commençons par les plus nombreux : étudiants et élèves ne forment bien évidemment pas un groupe homogène ; ils se distinguent à la fois par la filière et par le niveau.
 - Distinction de filière : « littéraires » et scientifiques » ont une relation très différente à la bibliothèque. Les premiers (sciences sociales et humaines, art, histoire-géographie, littérature, philosophie) y sont trois fois plus nombreux que les seconds (mathématiques, physique, chimie, médecine, sciences appliquées, techniques, etc.).
 - Distinction de niveau : la bibliothèque recrute ses lecteurs à tous les stades du cursus universitaire. On y rencontre aussi bien des étudiants frais émoulus du baccalauréat que des thésards chevronnés. Comme en faculté, ils se côtoient sans se mélanger, mais se retrouvent parfois en concurrence pour les mêmes ouvrages. Et comme en faculté, les effectifs se raréfient au fur et à mesure que l'on va vers les niveaux les plus élevés, selon une progression quasi continue⁶.
- 25 La politique d'acquisition de la BPI, depuis son ouverture a toujours été de privilégier les documents d'information générale, ou d'information spécialisée relativement abordables, au détriment des thèses, des ouvrages réservés aux spécialistes ou des documents trop « pointus » ; on a considéré que ces documents relevaient des bibliothèques universitaires et non d'une bibliothèque d'information de type encyclopédique, et s'adressaient à des spécialistes et non au « grand public ».
- 26 Manifestement la limitation de l'offre n'a pas suffi à entraîner la raréfaction de la demande, comme en témoigne la place relative qui reste importante des étudiants au cursus prolongé. Il était tout à fait illusoire d'imaginer que les spécialistes ne consultent que des ouvrages spécialisés, ou les étudiants avancés des ouvrages de haut niveau. D'autre part, la disponibilité immédiate des documents et l'accessibilité de la bibliothèque constituent un moteur plus puissant à la fréquentation estudiantine que l'absence de certains documents n'en constitue un frein. En comparaison, les conditions d'accès à la plupart des bibliothèques universitaires sont à ce point moins favorables (horaires, inaccessibilité des documents, etc.) que l'on peut se demander si l'affluence des étudiants n'est pas autant générée par le caractère dissuasif des BU, que par le caractère attractif de la BPI.
- 27 S'ajoute à cela que la bibliothèque du Centre Pompidou ne sert pas seulement à étudier. Elle offre la possibilité immédiate de changer de support (de passer du texte à l'image, ou au son) et de changer de sujet (de passer du droit au tourisme, de la chimie à

l'architecture, etc.). Bref, au cours de la même visite, de passer de la consultation studieuse à la consultation « pour soi ». Enfin, elle offre beaucoup plus que ce qu'elle contient : un espace de disponibilité, un espace de sociabilité.

- 28 • Revenons maintenant plus en détail aux « autres », c'est-à-dire à la répartition du public non-étudiant. La lecture attentive du tableau des catégories socioprofessionnelles fait apparaître trois « concentrations » qui pour être statistiquement minoritaires, n'en sont pas moins significatives.
- 29 — Au sein des classes moyennes et supérieures, un groupe social occupe une place particulière : il est constitué des personnes qui exercent une *profession intellectuelle*. Non pas les « intellectuels », au sens courant du terme, mais tous ceux qui exercent leur activité dans le secteur de la reproduction sociale (en particulier le système d'enseignement), ou contribuent directement à la production et à la diffusion de biens, de services, et de messages culturels : enseignants du primaire, du secondaire et du supérieur, animateurs socio-culturels, bibliothécaires, chercheurs, journalistes, artistes, etc.
- 30 Ils représentent à eux seuls 8,5 % du public total de la BPI et 28 % du public exerçant une activité professionnelle, soit beaucoup plus que le poids de ces mêmes couches sociales dans la population active française⁷.
- 31 Cette sur-représentation des fractions intellectuelles des classes moyennes et supérieures n'est pas incompatible avec les déclarations d'hostilité au Centre Pompidou ou à la BPI que l'on entend parfois proférer dans les mêmes milieux. Le déni de la pratique est chez certains un signe de reconnaissance sociale, au même titre que la pratique chez les autres. P. Bourdieu a bien mis en évidence, parmi les stratégies de distinction, cette stratégie de la négation⁸. Il est de bon ton, pour marquer à la fois son appartenance au milieu intellectuel, et l'irréductibilité de sa pratique personnelle à la pratique commune, d'afficher de manière ostentatoire son rejet du Centre Pompidou, quitte à le fréquenter quand même. L'important n'est pas de ne pas y aller, mais de le faire savoir.
- Au sein des classes populaires, les « cols blancs » c'est-à-dire tous ceux qui travaillent dans des administrations ou des bureaux, l'emportent en nombre sur les « cols bleus », ceux qui travaillent dans les usines, sur les chantiers ou dans les exploitations agricoles : les premiers représentent 5 % de la fréquentation, les seconds 4 %.
 - Parmi les inactifs enfin, catégorie fourre-tout, il faut isoler ceux qui le sont à leur corps défendant : les *chômeurs*. Au moment de l'enquête, ils pesaient exactement du même poids dans le public de la bibliothèque, et dans l'ensemble de la population française 4,5 %⁹.
- 32 Ce chiffre, ou plus exactement cette équivalence des deux chiffres, peut étonner. Elle contredit en tout cas une affirmation courante, selon laquelle la BPI attirerait tout particulièrement les personnes sans travail. La BPI offre tous les outils nécessaires à un recyclage des connaissances, à l'approfondissement d'une formation ou à l'élargissement d'une compétence. Il paraît donc « logique » qu'elle attire nombre de gens qui se trouvent en situation de recherche d'emploi ou de reconversion professionnelle.
- 33 Cette idée que la spécificité d'une offre culturelle entraîne nécessairement la manifestation de la demande qui lui est la mieux ajustée repose sur une conception essentiellement fonctionnaliste de la diffusion culturelle. Or, ce n'est pas parce qu'un lieu est adapté à un usage qu'il sera principalement adopté pour cet usage. Et réciproquement. Là aussi, l'enquête permet une vérification directe. Seul un chômeur sur cinq parmi ceux

qui fréquentent la BPI en utilise les documents dans une perspective explicitement professionnelle : poursuite d'étude, formation permanente, recyclage, etc.¹⁰.

- 34 Dans la majorité des cas, la présence des chômeurs n'est donc pas liée à la poursuite d'une stratégie professionnelle ; ni à l'inverse ne traduit pas une attitude totalement passive, une simple occupation des lieux. Comme les autres ils s'informent de l'actualité, consultent les documents sur leurs centres d'intérêt, s'aventurent dans des domaines moins explorés. Ce qui importe, au-delà de la raison précise qui a motivé leur venue, c'est leur venue même ; c'est-à-dire la possibilité pour eux de continuer à inscrire une activité, quelle qu'elle soit, dans un espace institutionnel. Et la possibilité de continuer à la partager avec d'autres, sur le mode de la cohabitation à défaut de le faire sur le mode de la collaboration.
- 35 La Bibliothèque publique d'information se prête particulièrement bien à cette recherche d'un maintien de la continuité de la vie sociale chez ceux qui veulent éviter que l'inactivité professionnelle ne s'accompagne d'un repli sur les activités domestiques, ou que l'absence d'insertion dans les échanges sociaux ne s'accompagne d'une exclusion des échanges symboliques, c'est-à-dire d'un retrait des circuits d'information.
- 36 Au terme de cette analyse de la composition socio-professionnelle du public de la bibliothèque deux comparaisons s'imposent : avec le public des autres bibliothèques de lecture publique d'abord, avec le public de l'ensemble du Centre Pompidou ensuite.
- 37 La différence la plus importante avec les bibliothèques municipales se situe du côté des étudiants et des élèves. Quoique nombreux dans le public de ces dernières, ils y occupent une place moins dominante (un peu plus du quart des inscrits) : il est évident que les bibliothèques municipales sont moins adaptées que la BPI pour satisfaire des besoins studieux. Autre différence significative : la forte présence des retraités et des autres inactifs en bibliothèque municipale, alors qu'ils ne représentent qu'une part très faible de la fréquentation de la BPI¹¹.
- 38 Mais le point le plus significatif de la comparaison n'est pas de l'ordre de la différence mais de la ressemblance : en valeur relative, la proportion d'utilisateurs originaires des classes supérieures, des classes moyennes et des classes populaires, hors les étudiants et les inactifs, est sensiblement identique dans les deux types de lieux. Paradoxalement, la modification des conditions de l'offre de biens et services culturels n'a pas tant eu ici pour effet de modifier l'impact social de la bibliothèque, que de modifier la manière de s'en servir : nous y consacrerons la seconde et la troisième partie du livre I.
- 39 Le rapprochement avec le public de l'ensemble du Centre Pompidou révèle que là aussi les étudiants et les élèves se concentrent préférentiellement à la bibliothèque (ils y sont trois fois plus nombreux que dans les autres espaces du Centre : 60 % contre 20 % ailleurs). Ils ne sont pas les seuls. Les chômeurs également s'y retrouvent plus volontiers que dans les autres départements, pour les raisons que nous avons déjà évoquées.
- 40 Chez les actifs, toutes les catégories sociales sont quantitativement mieux représentées dans les autres espaces du Centre que dans la seule BPI, où le poids des étudiants, oblitère – en valeur absolue – leur présence. Mais en valeur relative, c'est-à-dire rapportée à la seule fraction du public exerçant une activité professionnelle, la BPI a une structure de fréquentation plus « démocratique » que le Centre lui-même. Les classes populaires y pèsent d'un poids un peu plus important (30,5 % contre 25 %), les classes moyennes plus encore (39 % contre 29 %) tandis que les classes dominantes y sont moins nombreuses (30,5 contre 46 %).¹²

- 41 On pourrait faire une géographie sociale du Centre Pompidou : le public s'y distribue d'un département à l'autre selon des lignes de clivages et avec des concentrations relativement constantes. On a pu dire, par boutade, que *le niveau social montait avec l'escalator*. En bas, dans le Forum, on rencontre le public le plus hétérogène (ce qui ne signifie pas qu'on y trouve « n'importe qui », comme on l'entend dire souvent ; simplement le public est là à son maximum de diversité) A mi-hauteur, à la bibliothèque, les étudiants occupent la première place tandis que parmi les autres usagers les classes moyennes sont bien représentées. En haut, au Musée national d'art moderne et dans les grandes expositions, les membres des classes dominantes sans être majoritaires atteignent leur score le plus élevé¹³.
- 42 En réalité, la boutade n'est pas tout à fait exacte puisque l'on retrouve au sommet, sur les terrasses panoramiques, le même public que dans le Forum du rez-de-chaussée. L'architecture du bâtiment est totalement structurée par son axe ascendant/descendant, l'escalator.
- 43 Cette surdétermination de l'espace a deux effets : le premier, c'est de favoriser la visite *pour* le haut, pour la vue ; le second, plus inattendu, est de favoriser la visite *par* le haut : nombre de personnes, surtout quand il s'agit d'une première visite, commencent leur découverte du Centre en gravissant d'une traite tous les étages ; ensuite seulement ils entament leur exploration des expositions, du musée ou de la bibliothèque en redescendant au fil des étages.
- 44 L'espace de Beaubourg reste, malgré les apparences, un espace social fortement stratifié.

2. Le niveau de scolarisation

- 45 Les caractéristiques culturelles des visiteurs de la bibliothèque ne se laissent pas plus facilement saisir que ses caractéristiques socio-économiques. Nous tenterons d'en passer en revue les différentes composantes, mais l'une d'entre elles apparaît d'ores et déjà comme déterminante : le niveau de scolarisation.
- 46 La BPI est ouverte à tous, mais elle ne touche pas pour autant tout le monde. Presque tous ses utilisateurs sont bacheliers. Précisons : 83 % du public de la bibliothèque possède un diplôme égal ou supérieur au baccalauréat, alors que dans la population française ce taux n'atteint que 22 %¹⁴. L'écart est considérable, de l'ordre de un à quatre.
- 47 On ne saurait imputer cet écart aux seuls étudiants. Il est exact que, majoritaires dans le public, et ayant par définition achevé avec succès leurs études secondaires, ils pèsent fortement sur la moyenne. Mais les autres, ceux qui ont terminé depuis longtemps leur cursus scolaire, n'en sont pas moins confortablement pourvus de diplômes. Parmi eux on trouve encore près de 75 % de bacheliers, dont 56,5 % ne se sont pas arrêtés en si bon chemin et ont fait des études supérieures.
- 48 Le public de la BPI est donc « sur-diplômé ». Le terme doit être pris ici en évitant un contresens courant : il ne signifie pas que la majorité des utilisateurs de la bibliothèque a fait des études très longues (cinq au-delà du bac ou plus), mais que la moyenne des niveaux d'étude est très supérieure à la moyenne française.
- 49 La situation n'est pas propre à la BPI ; elle se retrouve dans la plupart des équipements culturels y compris, quoique à un degré moindre, dans les autres bibliothèques de lecture publique¹⁵.

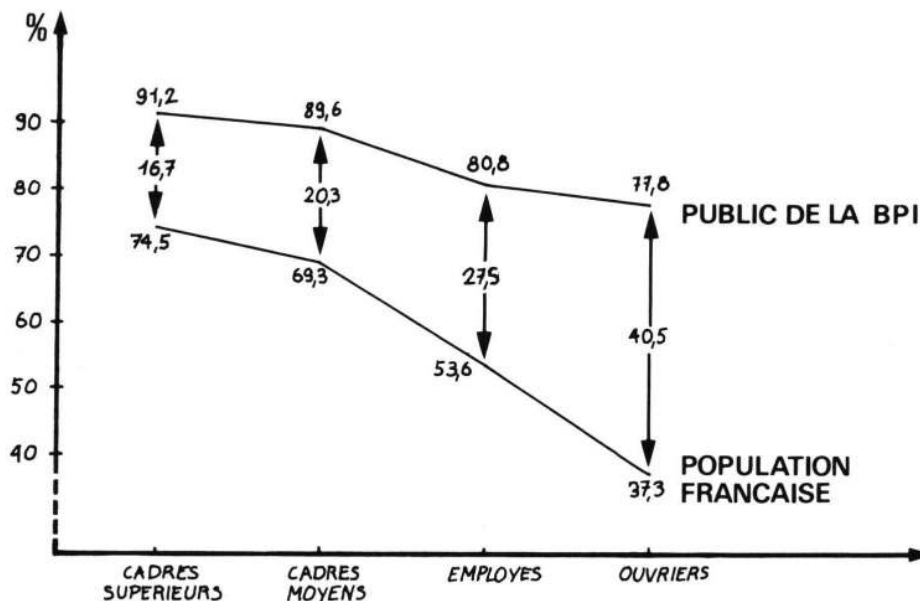
- 50 Poussons maintenant l'analyse, et rapprochons niveau de scolarisation et catégorie socio-professionnelle. La corrélation entre les deux est, on s'en doute, assez forte : plus le niveau social des visiteurs est élevé, plus grande est la probabilité qu'ils aient fait des études longues.
- 51 L'intérêt de ce rapprochement est ailleurs ; il est dans le caractère sensiblement décalé vers le haut de la corrélation : une proportion importante de cadres moyens ou de techniciens ont fait des études supérieures longues, et un nombre non négligeable d'employés et d'ouvriers possèdent le baccalauréat, voire même un diplôme plus élevé¹⁶.
- 52 On peut faire l'hypothèse que la Bibliothèque publique d'information attire plus particulièrement une population qui se trouve en situation de déclassement social relatif. *Surdiplômée par rapport à la place qu'elle occupe, ou sous-insérée par rapport aux diplômés qu'elle possède*, comme on voudra, cette population tend d'autant plus à *transférer ses stratégies de valorisation et ses recherches de gratification sur le champ culturel* qu'elle n'est pas reconnue autant que ses études lui permettaient de l'espérer dans le champ professionnel et économique.
- 53 Tout dans l'évolution actuelle de la société française (multiplication des diplômes, allongement de la durée des études sans que les chances d'insertion professionnelle à un niveau plus élevé augmentent pour autant) laisse à penser que ce type de phénomène, qui profite aussi à la fréquentation d'autres équipements culturels, ira en se développant.

3. Les habitudes culturelles

- 54 La variation des pratiques culturelles selon les milieux sociaux ou le niveau de scolarisation ne joue pas de manière aussi déterministe et univoque qu'une interprétation littérale des chiffres pourrait le laisser croire. Pour prendre deux cas extrêmes, il n'est pas indifférent de savoir si les ouvriers qui constituent la minorité du public de Beaubourg sont les mêmes que ceux qui constituent la minorité du public d'autres équipements culturels, auquel cas on peut paradoxalement parler de *reconduction* culturelle alors même que l'on touche un public populaire ; ou si parmi les cadres supérieurs que l'on rencontre à la BPI il en est qui jusqu'ici n'ouvraient jamais un livre, auquel cas on peut paradoxalement parler d'*élargissement* culturel alors même que l'on touche un public favorisé.
- 55 Pour faire cette analyse, il faut introduire ici d'autres éléments constitutifs du capital culturel des individus. Nous avons donc incorporé à l'enquête des questions portant sur les pratiques habituelles d'achat et de lecture de livres et de presse, ou d'écoute de disques, c'est-à-dire de biens culturels homologues à ceux qu'on trouve à la BPI ; sur la fréquentation des musées, des monuments historiques et des expositions, c'est-à-dire d'équipements culturels homologues au Centre Pompidou ; sur l'écoute de la télévision, c'est-à-dire d'un média généralement considéré comme concurrent de la lecture ou de la sortie culturelle ; et enfin sur la fréquentation d'autres bibliothèques.
- 56 Si l'on se réfère aux moyennes nationales, il y a manifestement de la part de notre public une *sur-consommation de biens et de services culturels*. Se trouve confirmée ici la tendance bien connue au cumul des pratiques culturelles : les individus sont portés à diversifier d'autant plus leurs consommations culturelles qu'ils en effectuent déjà beaucoup. *La pratique entraîne la pratique*.

- 57 Comparons les « scores » du public de la BPI à ceux de l'ensemble de la population française¹⁷ : les usagers de la Bibliothèque publique d'information sont de plus gros lecteurs de livres que la moyenne des français. Ils en sont également de plus gros acheteurs, ce qui confirme une fois de plus que la pratique des bibliothèques n'entre pas en concurrence avec la fréquentation des librairies, mais bien au contraire que les deux types d'approvisionnement en livres — marchand et non-marchand — se renforcent mutuellement. Ils sont enfin des auditeurs de musique plus fervents, des spectateurs plus assidus dans les salles obscures, et des habitués des équipements culturels.
- 58 Finalement, ils ne sont en retrait que sur un seul point : l'écoute de la télévision. Mais cette réserve ne doit pas être interprétée trop vite comme un refus :
- elle reflète un effet de génération tout à fait classique : la majorité du public de la BPI a entre 18 et 25 ans ; or c'est à cet âge que, dans tous les milieux, la consommation de la télévision est la plus faible. Provisoirement, car elle était plus forte avant, et elle le redeviendra après¹⁸ ;
 - d'autre part, elle traduit une consommation plus sélective : la télévision reste très présente dans les pratiques de notre public¹⁹ ; c'est son écoute systématique, c'est-à-dire tous les jours, qui est rejetée.
- 59 Sachant qu'étudiants et élèves ont de façon générale des comportements de sur-consommation, l'«activisme» culturel de notre public pourrait n'être que le reflet statistique de l'activisme propre à sa fraction la plus nombreuse.
- 60 Le rapprochement de la catégorie socio-professionnelle et des questions sur les pratiques culturelles montre qu'il n'en est rien. Toutes les catégories de public ont des taux de consommation culturelle supérieurs à la moyenne. Mais en même temps, nos visiteurs sont inégalement représentatifs des pratiques de leur milieu d'origine.
- 61 Rentrons un peu dans le détail car l'analyse est complexe : nous connaissons, par l'enquête sur les pratiques culturelles des Français, les taux de consommation des principaux biens culturels (livres, disques, cinéma, musées, etc.) par chaque catégorie sociale. En gros, ils augmentent avec le niveau socio-économique. Nous connaissons aussi, par notre enquête, les taux de consommation correspondants des visiteurs de la BPI selon leur catégorie sociale. Ils sont plus forts que les premiers, et ils augmentent eux aussi avec le niveau socio-économique. Mais ils n'augmentent pas dans les mêmes proportions : à un extrême, les cadres supérieurs qui fréquentent la BPI ont des pratiques culturelles assez proches des pratiques des autres cadres supérieurs (91 % lisent plus d'un livre par mois contre 74,5 % en moyenne). A l'autre extrême, les ouvriers qui fréquentent la BPI ont des pratiques culturelles sensiblement différentes de celles des autres ouvriers (78 % lisent plus d'un livre par mois contre 37,5 % en moyenne).

Graphique 4 : Ecart des pratiques de lecture par catégorie sociale, dans le public de la bibliothèque et dans la population française.



- 62 L'écart entre les pratiques du public et celles de la moyenne des Français se creuse de plus en plus quand on va vers les catégories les plus populaires. Nous l'avons figuré graphiquement pour la lecture des livres, mais il s'agit d'une loi générale qui vaut aussi bien pour la lecture des revues, la fréquentation du cinéma, des monuments historiques, des musées, etc.
- 63 La sur-pratique culturelle du public de la BPI n'est pas qu'un effet de la sur-représentation en son sein des catégories sociales les plus pratiquantes. Il est renforcé par la sur-représentation des plus actifs parmi les membres des catégories sociales les moins pratiquantes. D'une certaine manière, nos visiteurs sont d'autant moins représentatifs des comportements culturels de leur milieu d'origine qu'ils appartiennent à des catégories sociales plus populaires. Comme le dit J.C. Passeron, qui parle de « sur-sélection relative » des visiteurs des classes populaires, « il faut des propensions plus intenses ou un profil culturel particulier pour se retrouver là où ne mènent pas les pentes et les frayages les plus forts » de son groupe social²⁰.
- 64 Et les autres bibliothèques ? Il est essentiel pour nous de savoir si le public de la BPI les fréquente conjointement, ou si nous avons affaire à un public différent, voire à un « nouveau public ».
- 65 Dans l'ensemble, nos visiteurs sont déjà familiers de ce type d'établissement culturel : 46 % y vont fréquemment et 21 % occasionnellement, soit au total près des trois quarts du public de la BPI. Seuls un peu plus d'un sur quatre restent totalement en dehors du circuit des bibliothèques.
- 66 Toutes les bibliothèques n'ont pas le même pouvoir d'attraction. La fréquentation de certaines se combine plus facilement que d'autres avec la fréquentation de la BPI :

- bibliothèques universitaires	34,5 %	} 39,5 %	} 52,5 %
- bibliothèques de lycées	5,0 %		
- bibliothèques spécialisées	13,0 %	} 30,5 %	
- bibliothèques municipales	29,0 %		
- bibliothèques d'entreprises	1,5 %		

- 67 Compte tenu de la proportion élevée d'étudiants et d'élèves dans notre public, la duplication entre les bibliothèques universitaires et scolaires d'une part, et la BPI d'autre part, n'est pas surprenante. Est-ce à dire pour autant qu'elle était prévisible ? On pourrait tout aussi bien imaginer une BPI fréquentée par des étudiants qui délaisseraient pour elle leur bibliothèque universitaire, qu'une BPI utilisée par les étudiants concurremment à celle de leur faculté.
- 68 C'est la deuxième hypothèse qui se révèle finalement la bonne : six étudiants et élèves sur dix qui fréquentent la BPI continuent à fréquenter leur bibliothèque d'établissement, profitant conjointement des spécificités de chacune, tandis qu'une minorité importante (quatre étudiants et élèves sur dix) a fait de la BPI son seul terrain de chasse aux documents.
- 69 La familiarité que les visiteurs non-étudiants entretiennent avec les bibliothèques — il s'agit alors principalement de bibliothèques de lecture publique — varie considérablement d'un groupe social à un autre. Parmi les visiteurs des classes favorisées, c'est la pratique de *complémentarité* qui domine ; parmi les visiteurs des classes populaires, c'est au contraire la pratique d'*exclusivité* qui l'emporte²¹. Il y a sans doute parmi ces exclusifs des personnes qui utilisaient une autre bibliothèque auparavant et l'ont abandonnée au profit de celle-ci ; il s'agit alors d'une pratique de *substitution*. Mais même s'il ne s'agit pas pour tous d'une découverte du monde des bibliothèques, il est évident que la bibliothèque du Centre Pompidou étend le champ de la lecture publique à des lecteurs qui ne lui étaient pas acquis.

NOTES

1. P. Bourdieu : « Les trois états du capital culturel », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, novembre 1979.
2. On trouvera en annexe un tableau complet (tableau 6) de la répartition socio-professionnelle du public, qui permet une analyse plus fine de chaque catégorie et la comparaison avec d'autres enquêtes établies sur la base de nomenclatures différentes.
3. Couches intellectuelles des classes moyennes et dominantes. Total : 8,6 %
4. Cf. en annexe tableau 21.
5. Cf. en annexe tableau 9.
6. Cf. en annexe tableau 10.
7. 5,6 % seulement des français exerçant une activité professionnelle selon le dernier recensement général de la population.
8. P. Bourdieu : *La distinction, critique sociale du jugement*. Paris : éditions de Minuit, 1979. — 670 p.
9. Pourcentage rapporté à la population âgée de 15 ans et plus.
10. Cf. en annexe tableau 21.
11. Cf. en annexe tableau 7.

12. Cf. en annexe tableau 8.
13. *Enquête générale de fréquentation du Centre Pompidou*, 1983, op. cit.
14. Cf. en annexe tableau 10.
15. *Enquête sur l'expérience et l'image des bibliothèques municipales*, op. cit.
16. Cf. en annexe tableau 10.
17. Cf. en annexe tableau 13.
18. Cf. les enquêtes du Centre d'études d'opinion (Médiamétrie).
19. 20 % seulement ne la regardent jamais.
20. J.C. Passeron, M. Grumbach et al. : *l'œil à la page*, enquête sur les images et les bibliothèques, Paris : BPI, 1985. 345 p.
21. 76 % des cadres supérieurs et 62 % des cadres moyens vont aussi dans d'autres bibliothèques ; 49 % des employés et 65 % des ouvriers ne vont qu'à la BPI.

Chapitre III : le rapport au temps

1. Evolution de la fréquentation

- 1 Au cœur de tous les débats sur l'impact des grands établissements culturels on retrouve la même question : le public a-t-il évolué au fil des années ?
- 2 Au fond, cette interrogation renvoie à la préoccupation qui traverse toute analyse de fréquentation : la démocratisation de l'accès. Mais elle y renvoie dans sa dimension diachronique et non synchronique. On s'est demandé jusqu'ici dans quelle mesure la BPI avait touché toutes les couches de la population, et si elle se distinguait en cela des autres institutions culturelles ; il s'agit maintenant de savoir si elle a modifié son audience au fil des ans ; en d'autres termes si l'élargissement du public est affaire d'apprentissage, d'appropriation, de diffusion par contiguïtés successives.
- 3 Le phénomène est d'autant plus intéressant à étudier à Beaubourg qu'il s'agit d'un établissement culturel dont l'histoire est récente mais mouvementée, avec des périodes très marquées : création ex nihilo, événement d'affluence dès l'ouverture, stabilisation progressive de la fréquentation à la limite du seuil de saturation.
- 4 Les enquêtes sociologiques en France repassent rarement deux fois sur le même terrain et encore plus exceptionnellement avec les mêmes instruments de mesure et d'évaluation ; cela rend très difficile les analyses comparatives.
- 5 La BPI a la chance de bénéficier ici d'un point de référence solide : une première enquête avait été menée en 1978, soit un peu plus d'un an après l'ouverture, auprès d'un échantillon représentatif de 4 000 visiteurs¹. On est frappé par *l'étonnante stabilité de la composition du public* de la bibliothèque² :
 - c'est vrai pour le sexe : la répartition est la même à un pour cent près. Le déséquilibre statistique entre les hommes et les femmes n'est pas un phénomène conjoncturel ;
 - c'est vrai pour l'âge : les deux pyramides des âges se superposent presque à l'identique tout au long des générations, et l'âge moyen du public n'a pratiquement pas évolué ;
 - c'est vrai enfin pour les étudiants et les élèves : leur poids dans l'ensemble de la fréquentation est d'une constance remarquable. Ils représentent toujours, bon an mal an, six visiteurs sur dix. Tout au plus remarque-t-on, à l'intérieur de ce groupe, une baisse relative des scolaires (-2,5 %) au profit des étudiants (+4,5 %).

- 6 Il est encore trop tôt pour dire si ce mouvement risque de se poursuivre. Par contre, on peut d'ores et déjà répondre à l'appréhension des responsables de la BPI : la bibliothèque va-t-elle être progressivement envahie par les étudiants au détriment des autres lecteurs ? Il semble qu'on *ne s'achemine pas vers une monopolisation de la BPI par les étudiants ou les élèves*. Le rapport entre eux et les autres lecteurs s'est fixé dans une relation statique et non dynamique : les premiers ne tendent pas plus à élargir leur emprise que les seconds à renoncer à leurs habitudes. Leur coexistence n'est pas le fruit de la stabilisation provisoire de poussées contradictoires, mais le produit de la constance de deux demandes indépendantes. Coexistence généralement pacifique, même si les étudiants sont parfois perçus comme envahissants par les autres lecteurs...
- 7 En ce qui concerne l'impact géographique de la BPI, et son audience auprès des étrangers, les choses sont plus complexes :
- l'attraction territoriale de la bibliothèque n'a pas changé. En 1978 et en 1982, on retrouve à quelques nuances près la même répartition de parisiens, de banlieusards, de provinciaux et de visiteurs venus d'autres pays ;
 - par contre, une évolution sensible s'est dessinée selon la nationalité : la proportion d'étrangers dans le public de la BPI a nettement augmenté au cours de ces dernières années : de 27,5 % en 1978, ils sont passés à 34,5 % en 1982, soit une progression de 7 % en 4 ans.
- 8 Cet accroissement ne peut être attribué à la fréquentation touristique puisque, nous venons de le voir, celle-ci est restée pratiquement constante dans la même période. La totalité de l'écart provient des étrangers résidant sur le territoire français, et plus précisément des étudiants étrangers, de plus en plus nombreux dans les trois étages de la bibliothèque. Il y a là un phénomène d'acculturation et d'appropriation manifeste. Les étudiants étrangers ont plus que les autres étudiants tendance à délaisser les bibliothèques universitaires pour la bibliothèque de Beaubourg. Celle-ci leur offre, outre ses documents, un espace de rencontre et de sociabilité à la fois ouvert par l'accès et diversifié par les usagers côtoyés, véritable *agora* de la connaissance et de la communication.
- 9 Revenons pour terminer aux critères de statut socio-culturel, les plus significatifs pour mesurer l'éventuel déplacement de l'assiette sociale du public de la BPI par conquête progressive de nouveaux visiteurs.
- 10 On ne note aucune évolution notable du niveau de scolarisation, pris comme indicateur de capital culturel. Il y a toujours aussi peu d'utilisateurs de niveau inférieur au baccalauréat (voire même un peu moins), et toujours autant d'utilisateurs du niveau de la licence ou au-delà (voire même un peu plus).
- 11 Sur le critère de la catégorie socio-professionnelle, pris comme indicateur d'appartenance sociale, les déplacements sont également très faibles, sauf pour un groupe tout à fait spécifique : les chômeurs. Ils font un véritable bond, passant de 1,5 % à 4,5 % du public. Pour rester minoritaires, ils n'en sont pas moins en progression considérable : leur nombre a triplé en valeur absolue, alors que dans le pays, pendant la même période, il ne faisait « que » doubler (si l'on peut dire). L'évolution des autres catégories socio-professionnelles est beaucoup moins marquée, à la limite du seuil de signification statistique. Cependant, dans la mesure où le mouvement semble aller à chaque fois dans le même sens, il est probable qu'il correspond bien à un mouvement réel de la fréquentation, quoique ténu. Ce sens est celui d'une diminution de la place des cadres

supérieurs et professions libérales, d'un maintien des cadres moyens et techniciens, et d'une légère augmentation de la place des employés et ouvriers.

- 12 En ce qui concerne les cadres supérieurs et professions libérales, on peut évoquer les hypothèses de L. Boltanski à propos de la « maîtrise des biens sans maître », et en particulier des équipements collectifs³ : il met en évidence le caractère dissuasif de l'encombrement sur les membres des classes dominantes, moins enclins que les autres à partager des espaces, en particulier culturels, où ils n'occupent plus de position distinctive et ne parviennent pas à préserver la rareté de l'accès.
- 13 L'évolution encore plus faible du nombre des employés et des ouvriers incite à la prudence quant à une interprétation directe en terme d'élargissement du public. Par contre, il faut souligner avec force à quel point le maintien de la fréquentation populaire représente un gain par rapport à nombre d'autres équipements culturels. Dans la plupart de ceux qui impliquent une pratique sur place en effet — salles de spectacles, centres culturels, musées etc.⁴ — quand un groupe social est durablement minoritaire alors qu'un autre occupe à lui tout seul l'essentiel du terrain (c'est le cas ici des étudiants), les premiers ressentent à ce point leur différence qu'ils finissent par s'auto-exclure d'eux-mêmes. Or à la BPI employés et ouvriers, pour rester peu représentés, n'ont vu aucunement leur nombre diminuer depuis l'ouverture.
- 14 Finalement, la Bibliothèque publique d'information n'a pas conquis progressivement son public, mais l'a trouvé dès l'ouverture. Ceux à qui elle était la plus « destinée » se sont immédiatement reconnus en elle, et il n'y a pas réellement eu apprivoisement progressif par des catégories sociales initialement réticentes, et graduellement acquises.
- 15 Est-ce à dire que ce sont toujours les mêmes personnes qui y vont ? Gardons-nous de confondre ici *l'élargissement du public*, qui effectivement n'est guère sensible, et *le renouvellement du public*, qui est constant depuis la création du Centre Pompidou. Les deux phénomènes ne sont contradictoires qu'en apparence. D'autres individus fréquentent aujourd'hui la BPI que ceux qui ont « fait l'ouverture » ; mais ils se recrutent à peu près de la même manière que les premiers. Plus précisément, 64 % des personnes qui fréquentaient la bibliothèque en 1982, période de la seconde enquête, ne la fréquentaient pas encore en 1978, période de la première enquête. Or, nous l'avons vu, le poids relatif de chaque classe sociale, de chaque niveau culturel est resté le même dans les deux cas. C'est dire à quel point les principes de reconnaissance culturelle et de familiarité sociale qui guident les comportements ne relèvent pas de « goûts et de couleurs » aléatoirement distribués, donc susceptibles d'être facilement redistribués.

2. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée

- 16 Une autre manière de poser le problème de la démocratisation du public est d'observer non plus son évolution dans la durée, mais ses variations selon le moment. Le Centre Pompidou et la Bibliothèque publique d'information restent ouverts quand les entreprises, les bureaux et les commerçants sont fermés : le soir jusqu'à 22 heures, le samedi, le dimanche, les jours de fêtes. L'indisponibilité des gens est souvent invoquée pour expliquer la moindre fréquentation des équipements culturels par les personnes qui travaillent. Cela est difficilement niable ; mais la réciproque ? L'occasion nous est donnée de vérifier l'effet direct de la levée de ces verrous temporels sur la fréquentation des nocturnes et des week-ends.

Les visiteurs du soir

- 17 Jusqu'à la dernière seconde, les salles de la bibliothèque sont occupées par des lecteurs, des auditeurs, des spectateurs qui n'abandonnent qu'à regret leur place lorsque retentit l'appel sonore annonçant la fermeture. Difficile, à les regarder sortir, de juger s'il s'agit de « travailleurs » ou de gens qui disposent de tout leur temps. L'enquête supplée ici avantagement à l'intuition défailante.
- 18 Les premiers résultats sont décevants. Si on analyse la composition du public qui quitte la BPI après 20 heures on retrouve à peu de choses près la même proportion d'étudiants et de non-étudiants que pendant le reste de la journée. Mais mesure-t-on bien là ce qu'on croyait saisir ? Ces visiteurs tardifs ne sont pas tous en réalité des visiteurs du soir. Un croisement avec la durée de visite montre qu'il y a parmi eux une proportion importante de personnes qui prolongent tout simplement un séjour commencé dans l'après-midi. Ils partent tard, mais ils sont arrivés tôt.
- 19 Les vrais « visiteurs du soir », ce sont ceux qui sont arrivés tard. Effectivement, l'analyse du public entré à la bibliothèque après 18 heures, et plus encore après 20 heures, donne de tout autres résultats. Ainsi défini, le public des nocturnes présente un profil particulier par rapport au public moyen⁵ :
- certes les étudiants restent majoritaires à n'importe quelle heure de la nuit, comme à n'importe quelle heure du jour,
 - mais on observe un déplacement du centre de gravité vers les actifs : de 29 % en moyenne, ces derniers passent à 43,5 % parmi les visiteurs entrés après 20 heures,
 - parmi ces actifs, les usagers originaires des couches techniques et administratives des classes moyennes, et des classes populaires, connaissent la progression la plus importante (de 6,5 % en moyenne à 12,5 % pour les premiers ; de 8,9 % à 14,5 % pour les seconds)
- 20 Au total donc, s'il n'y a pas de renversement de tendances – l'ordre relatif des différentes fractions du public dans la fréquentation globale reste inchangé – il y a bien un effet propre des nocturnes : les étudiants, et dans une moindre mesure les visiteurs favorisés par le capital économique ou le capital culturel (classes dominantes, fractions intellectuelles des classes moyennes) *répartissent leurs visites dans le temps*, tandis que les membres des classes moyennes et les classes populaires *les concentrent dans le temps*, et profitent plus volontiers de la possibilité qui leur est donnée de venir le soir.

Les week-ends

- 21 On attend des week-ends un effet analogue à celui des nocturnes. Or les « temps libres » ne s'équivalent pas. Le week-end n'a pas le même statut, et n'entraîne pas le même type de sociabilité, que la soirée. On reviendra dans la troisième partie sur la dimension collective des pratiques. Arrêtons-nous simplement ici aux données de fréquentation pour constater deux phénomènes⁶ :
- *Le déplacement* de la fréquentation va dans le même sens que pour les nocturnes : celui d'une diversification des publics ;
 - mais *l'amplitude* de ce déplacement est sensiblement moins important : le rapport étudiants/non-étudiants fléchit relativement peu (de 60 % en moyenne, les étudiants passent à 58 % le samedi et 55 % le dimanche) ; et parmi les actifs, la redistribution des

origines sociales au profit des classes moyennes et populaires est moins marquée que le soir.

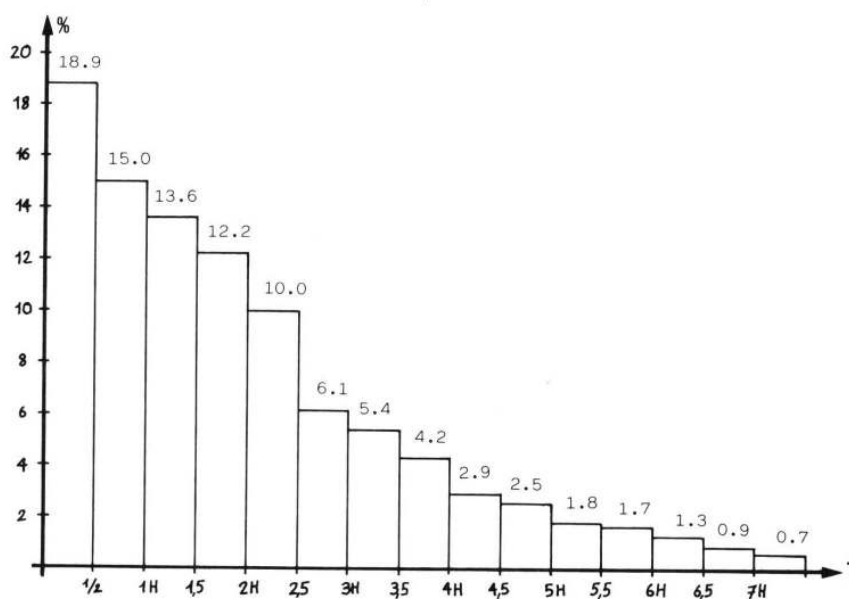
- 22 Cette relative stabilité de la fréquentation du week-end par rapport à celle de la semaine contredit l'impression directe, visuelle, que l'on peut avoir sur place : impression d'un perpétuel brassage de visiteurs d'un autre type.
- 23 On est volontiers porté à prendre une redistribution des pratiques pour une redistribution des publics : il y a beaucoup plus de monde le week-end qu'en semaine, et l'ambiance même de la bibliothèque s'en trouve modifiée. Partout des gens sont debout, circulent, ou au contraire sont installés dans les coins et recoins les plus incongrus, faute de trouver une place assise. D'autre part un certain nombre d'entre eux viennent à plusieurs, accompagnés d'amis ou de membres de leur famille.
- 24 Mais s'ils viennent autrement, ils ne sont pas forcément différents. Du point de vue de la composition sociale — c'est la question que nous posons au début de ce chapitre — il ne fait aucun doute que « *l'effet nocturne* » est plus important que l'« *effet week-end* ». Au week-end correspond un comportement plus varié ; aux nocturnes un recrutement plus diversifié.

3. Rythmes et cycles

- 25 Le temps est une dimension fondamentale de la pratique culturelle comme de toute pratique individuelle ou sociale. Au-delà de ce truisme général, et de l'évidence particulière que la fréquentation de la bibliothèque obéit à des cycles et intervient à des moments qui ont leur logique propre, il faut essayer de décomposer plus précisément cette matière complexe dont est tissé le cœur des comportements.
- 26 Le temps n'est pas que de la durée, c'est aussi de la répétition, c'est aussi du rythme, c'est aussi de l'intensité. La complexité du rapport au temps, temps vécu de l'usage d'un établissement culturel, nous semble pouvoir être analysée à partir de trois dimensions élémentaires⁷ :
- *la fréquence* c'est-à-dire le nombre de contacts antérieurs avec le BPI. On la considèrera comme un indicateur de familiarité,
 - *l'ancienneté*, c'est-à-dire la période qui s'est écoulée depuis le premier contact avec la BPI. Cette notion ne se confond pas avec celle de fréquence (on peut venir depuis longtemps mais rarement ; ou depuis peu de temps mais souvent). On la considèrera comme un indicateur de fidélité,
 - *la régularité*, c'est-à-dire le caractère plus ou moins systématique de l'assiduité à la BPI. Il s'agit d'une dimension indépendante (à nombre de visites égal, on peut venir de manière ponctuelle, ou au contraire aléatoire). On la considèrera comme un indicateur d'organisation de la pratique.
- 27 S'ajoute à cela une quatrième dimension, *la durée* de la visite. Dimension d'une autre nature : il ne s'agit plus du fil temporel qui relie les visites entre elles, mais de la continuité de chaque visite.
- 28 • La durée de visite est une notion extrêmement ambivalente. A durée égale, on peut rencontrer des comportements radicalement différents. Tel visiteur qui restera dix minutes fera un tour général de découverte de la BPI ; tel autre, lui aussi resté dix minutes, sera allé directement chercher un renseignement précis et sera parti dès qu'il l'aura trouvé. A durée inégale plus encore...

- 29 Or, la caractéristique des usages de la bibliothèque est justement cette inégalité. Il existe une durée moyenne de fréquentation (2 heures 08 minutes pour être précis), mais cette moyenne ne correspond pas à un mode. Traduisons la formulation statistique : cette moyenne est un artefact de calcul, non une norme partagée par le plus grand nombre. La fréquentation se disperse entre des durées extrêmement hétérogènes, qui vont de la visite ultra courte (10 % des usagers restent moins d'un quart d'heure) au séjour de longue durée (13,5 % des usagers restent plus de quatre heures) ; les plus acharnés de ces sédentaires peuvent passer toute la journée à la BPI, plus longtemps encore que les bibliothécaires qui y travaillent... Les situations intermédiaires s'échelonnent avec des effectifs décroissants au fur et à mesure que la durée s'allonge.

Graphique 5 : durée de visite de la bibliothèque.



- 30 La durée de visite est aussi une notion extrêmement ambiguë. Donnée apparemment objective, mesurable en heures, minutes, voire même secondes si on voulait pousser l'obsession de précision jusqu'à l'entomologie, elle est en réalité vécue de manière totalement subjective, et surtout mesurée par les intéressés eux-mêmes de manière complètement élastique. L'expérience prouve qu'à demander aux visiteurs leur durée de visite, on obtient généralement soit des réponses imprécises (des fourchettes : « je suis resté environ une demi-heure ou une heure »), soit de la fausse précision, avec une préférence marquée pour les chiffres ronds. Affirmer « je suis resté dix minutes », ou « deux heures » revient en fait à donner, derrière une formulation apparemment quantitative, une appréciation qualitative : « dix minutes » ne veut rien dire d'autre que « peu de temps » et « deux heures », « longtemps »⁸.
- 31 Ce décalage entre temps perçu et temps réel ne concerne pas tous les visiteurs. Mais quand il se manifeste il est le signe d'un type d'investissement culturel particulier où la durée n'a plus d'importance instrumentale ; elle n'est plus le produit d'une construction volontariste, mais l'effet d'une soumission tacite aux sollicitations du lieu. Ceux qui ne savent pas depuis combien de temps ils sont là *sont perdus dans le temps comme d'autres sont perdus dans l'espace* ; perdus au sens positif du terme, au sens délibéré de la démarche : de

même que, à Beaubourg comme ailleurs (les musées, les sites urbains, etc.) nombre de personnes négligent le fléchage des espaces, choisissant de se laisser guider au gré de leur cheminement, fût-ce au prix de détours et d'erreurs, de même certains visiteurs choisissent d'ignorer le temps qui s'écoule pour profiter sans contraintes de l'instant présent.

- 32 • L'ancienneté. Le premier contact avec la BPI peut remonter à une période déjà lointaine. Au moment de l'enquête de fréquentation, le Centre Pompidou était ouvert depuis plus de cinq ans. On trouve effectivement dans le public une grosse minorité de « pères fondateurs » (plus du quart des usagers) qui montaient déjà la garde à la porte de la bibliothèque au printemps 1977. Ces utilisateurs « historiques » sont peut-être bien les vrais dépositaires de la mémoire collective de la bibliothèque.
- 33 Sans remonter jusqu'à ces extrêmes, quatre usagers sur dix fréquentent la bibliothèque depuis plus d'un an. Le phénomène de *fidélisation* est donc très important⁹.
- 34 • La fréquence de visite. De tous les indicateurs temporels de la pratique, c'est le plus important. Il permet de saisir précisément le *capital de familiarité* que les visiteurs apportent avec eux quand ils pénètrent dans la bibliothèque. Ce capital de familiarité, tout autant que la capital culturel — dont il dépend en partie mais auquel il ne se réduit pas — va jouer on le verra un rôle déterminant dans la manière d'user du lieu et de ses ressources.
- 35 On peut découper le public en catégories, selon une échelle des fréquences dont les frontières arithmétiques sont certes arbitraires, mais dont la réalité typologique est indéniable.
- 36 La « récidence », si l'on peut qualifier ainsi la répétition de la pratique, est le mode prédominant de fréquentation de la BPI : au total, près de 90 % des personnes qui franchissent chaque jour le seuil de la bibliothèque y étaient déjà venues. Avec des intensités variables comme le montre la distinction entre « les apprentis », « les habitués » et « les assidus », mais avec une constance qu'on ne rencontre à ce point dans aucun des autres départements du Centre Pompidou (Musée, salles d'exposition). A l'inverse, les nouveaux visiteurs, plus nombreux à Beaubourg (23 %)¹⁰ ne sont ici qu'une minorité (12 %).

Nombre de visites à la BPI :

- Première fois	12 %	Les nouveaux
- De 2 à 5 fois	13 %	} Les apprentis
- De 6 à 10 fois	9 %	
- De 11 à 20 fois	10 %	} Les habitués
- De 21 à 50 fois	16 %	
- Plus de 50 fois	40 %	

- 37 La fidélité à la BPI (mesurée par l'ancienneté) et l'assiduité de son usage (mesurée par la fréquence) sont bien sûr dans une relation de dépendance. De dépendance mais non d'équivalence : logiquement, on devait constater une corrélation directe entre la pérennité de la fréquentation et le nombre de visites effectuées — plus on vient depuis longtemps, plus on est venu souvent, et inversement —. Si telle est effectivement la

tendance générale on découvre également des situations qui semblent défier cette proportionnalité¹¹. C'est le cas en particulier :

- des « compagnons de route » : vieux utilisateurs de la BPI (ils l'ont découverte il y a plusieurs années), ils en ont une pratique extensive : intermittente, épisodique, avec parfois de longues éclipses ; ils totalisent finalement peu de visites ;
- et des « néophytes zélés » : nouveaux venus à la BPI, ils ne la fréquentent que depuis quelques semaines mais en ont une pratique intensive, répétitive ; ils accumulent les visites.

- 38 Revenons pour finir sur les nouveaux. Ils sont peu nombreux en proportion (12 %), mais non en valeur absolue (plus de mille personnes par jour). C'est par eux que la bibliothèque peut assurer *le renouvellement et l'extension de son public*.
- 39 Encore faut-il que cette première visite ne soit pas la dernière, qu'elle constitue un point de départ et non un point d'arrivée. L'« effet Beaubourg » qui l'alimente en partie est à double tranchant. Certains parmi les nouveaux deviendront progressivement des « apprentis », des « habitués », voire des « assidus ». Mais pas tous. Le Centre Pompidou (comme le Louvre, Versailles, etc.) fait partie de la catégorie des *unica*, ces lieux sans équivalent qu'il faut voir — c'est-à-dire qu'il faut avoir vu —. Ayant sacrifié une fois à ce rite de la légitimité culturelle, on peut s'en tenir quitte. Non qu'on ait épuisé les ressources de la BPI, mais on en a épuisé l'attrait, qui tient à la découverte : il n'y a qu'une « première fois ».
- 40 Démêler la fin d'une attente du début d'une fidélité n'est pas chose facile du point de vue de l'analyse : on ne peut demander directement aux gens qui viennent pour la première fois s'ils reviendront : on sait que la réponse à de telles questions n'a guère de signification comme prédicteur de comportement. On ne peut non plus demander à ceux qui reviennent leur état d'esprit lors de leur découverte de la BPI. Cette reconstitution des premières impressions ne peut être que reconstruction à la lumière de l'expérience des fréquentations ultérieures.
- 41 Il faut donc procéder par hypothèses successives :
- 42 Parmi les nouveaux, on trouve une majorité de personnes (près de 60 %) qui habitent en province ou à l'étranger, c'est-à-dire hors de la « zone de chalandise » immédiate de Beaubourg. Ce sont à n'en pas douter des touristes de passage, qui s'ils reviennent ne pourront le faire que de manière épisodique, à l'occasion d'un nouveau séjour à Paris. Restent 40 % des nouveaux qui habitent pour moitié à Paris et pour moitié en banlieue dans un rayon qui permet, en cas de séduction par cette première incursion, la répétition de la visite.
- 43 Deuxième indice : le niveau socio-culturel. La répartition des nouveaux visiteurs tant par le niveau d'étude que par la catégorie socio-professionnelle fait apparaître qu'ils ne se recrutent pas exactement dans les mêmes couches que les utilisateurs patentés de la BPI. D'abord les étudiants y sont moins nombreux ; ensuite et surtout ces visiteurs sont dans l'ensemble moins diplômés et d'un statut social moins élevé, que la moyenne du public¹². *La découverte est socialement moins discriminante que l'habitude*.
- 44 Cette meilleure représentation des catégories moins favorisées n'est pas à elle seule le gage d'un renouvellement « par le bas » du public. On sait que la composition du public évolue finalement peu d'une année sur l'autre, ce qui signifie que l'essai est moins souvent transformé en milieu populaire qu'en milieu plus diplômé. Mais au moins la permanence de cet apport, dont une partie ira quand même grossir les rangs des

habitués, assure la bibliothèque contre le risque de « colonisation » par d'autres fractions mieux implantées de son public.

4. Flux sans reflux

- 45 Le Centre Pompidou respire comme un immense poumon qui aspirerait et refoulerait inlassablement le flux des publics. Brassage sans mélange de ceux qui entrent et de ceux qui sortent. De ceux qui vont partout et de ceux qui n'aboutissent nulle part. Des visiteurs du musée, des expositions ou de la bibliothèque, et des promeneurs de l'escalator.
- 46 — Brassage dans l'espace : l'irrigation de chaque département par le public de tous les autres a toujours été une des préoccupations majeures des responsables du Centre Pompidou — pluridisciplinarité des activités et transparence de l'architecture obligent —.
- 47 De ce point de vue, la bibliothèque les désole : il semble qu'elle attire un public spécifique, — et quel public : la moitié des entrées du Centre ! — qui ne viendrait que là, et ne profiterait pas des autres activités de Beaubourg. Les enquêtes ont largement contribué à étayer cette idée que la BPI constitue une sorte d'enclave : à prendre les chiffres au pied de la lettre — si l'on ose dire —, une minorité seulement de nos usagers met à profit sa présence au Centre pour fréquenter le musée ou une exposition, alors que la grande majorité repart sans avoir rien visité d'autre : sur 100 personnes qui pénètrent chaque jour à la bibliothèque 15 seulement iront voir autre chose par la même occasion, 85 se limiteront à la BPI.
- 48 L'erreur de perspective est flagrante. La dimension spatiale est à ce point prégnante au Centre Pompidou qu'on en oublie que les visites ne s'inscrivent pas seulement dans l'espace mais dans le temps ; que le *Centre rapproche des activités qui ne diffèrent pas seulement par la nature des objets qu'elles proposent mais par les rythmes d'utilisation qu'elles supposent* : du bâtiment qu'on ne découvre qu'une fois, aux nouvelles expositions qui relancent l'intérêt à chaque fois, et à la bibliothèque qu'on peut consulter quotidiennement. Cycles d'usage qui se croisent sans se confondre : on « épuise » une exposition thématique en une seule visite, parfois deux, rarement plus, alors que la norme de fréquentation d'une bibliothèque encyclopédique est au contraire la répétition.
- 49 Ce décalage des fréquences fait qu'un usager de la BPI qui vient un jour donné a très probablement regardé l'exposition lors d'une de ses visites antérieures. Mesuré sur moyenne période, on s'aperçoit qu'en réalité la plupart de nos visiteurs profitent aussi des autres activités du Centre. Il faut finalement distinguer entre :

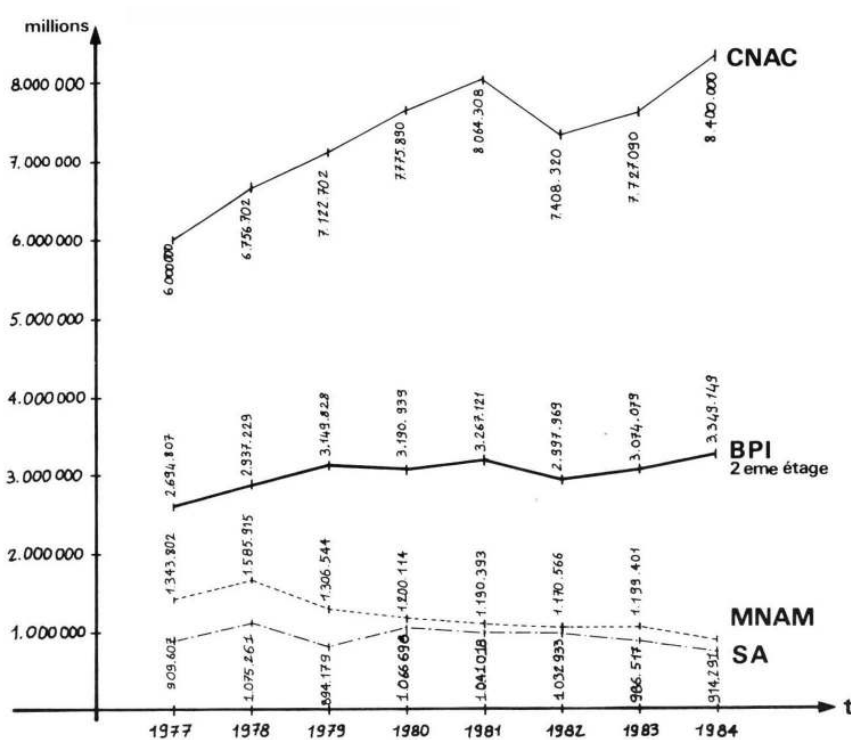
— une pratique simultanée (effectuée le jour même)	15 %	} 83 %
— une pratique différée (effectuée lors d'une visite antérieure) ..	68 %	
— une pratique exclusive (fréquentation limitée à la BPI)	17 %	

- 50 L'usage réellement exclusif de la Bibliothèque publique d'information est l'exception et non la règle ; les visiteurs de la BPI sont peut-être en réalité les plus « pluridisciplinaires » de tous¹³
- 51 — Brassage dans le temps : la fréquentation de la Bibliothèque publique d'information, comme celle du Centre Pompidou, connaît des évolutions, suit des variations. Evolution au fil des années, variations selon les saisons, les jours, les heures, qui rythment la vie du plus grand établissement culturel de France :

Evolution

- 52 Tous les observateurs sont frappés par le même phénomène : Beaubourg approche de son dixième anniversaire et ne désemplit toujours pas, la bibliothèque pas plus que les autres départements. On attendait une retombée de la fréquentation après l'effet-découverte de la première année. Il n'est pas venu. On attend régulièrement une chute du nombre des entrées aux périodes « creuses », quand il n'y a pas de grandes expositions thématiques à contempler ; on n'enregistre que des fléchissements.
- 53 La fréquentation générale du Centre n'a cessé de croître entre 1977 et 1981 et après s'être quelque peu stabilisée, semble avoir repris son ascension, avec 8 400 000 entrées en 1984 (soit en moyenne 25 000 entrées par jour).
- 54 La fréquentation de la BPI a suivi un cours quelque peu différent, tout en restant inscrite dans la tendance générale : elle a atteint son point de stabilisation dès la troisième année en 1979, pour se maintenir depuis à des chiffres dont la constance d'une année sur l'autre est remarquable : autour de 3 200 000 entrées par an (soit en moyenne plus de 10 000 entrées par jour). A quoi il faut ajouter la fréquentation de la salle d'actualité, qui approche dans la même période 1 000 000 d'entrées par an (3 400 par jour)¹⁴.
- 55 Les fluctuations générales de la fréquentation du Centre ne tiennent donc pas tant à celles particulières de la BPI, encore moins à celles du Musée national d'art moderne (qui connaît un tassement sensible depuis 1979) qu'à celles des grandes expositions présentées au dernier étage. Les plus visitées ont été Salvador Dali (qui a battu tous les records avec 840 000 entrées), Magritte et de Chirico pour les expositions monographiques, et la série des Paris-Berlin, Paris-Moscou, Paris-Paris et Vienne pour les expositions thématiques¹⁵.

Graphique 6 : Evolution de la fréquentation annuelle du Centre Pompidou. (Unité : nombre d'entrées).



- 56 L'importance de ces chiffres donne le vertige : plus de 3 millions d'entrées par an pour la seule bibliothèque, cela signifie que la BPI a accueilli son vingt-cinq millionième visiteur début 1985 (et le Centre Pompidou son soixante millionième...).
- 57 Maniées sans précaution — et Dieu sait si elles le sont — ces statistiques laisseraient à penser que Beaubourg a reçu en huit ans plus que la population de la France toute entière. On a beau savoir que dans ce flot de visiteurs il faut compter une proportion non négligeable d'étrangers de passage, la mariée paraît un peu trop belle.
- 58 *C'est qu'on confond volontiers nombres d'entrées et nombre d'entrants* ; la même personne revenant à plusieurs reprises au cours de l'année sera recomptée à chaque fois comme visiteur supplémentaire. Le phénomène est d'autant plus sensible à la BPI que la fréquentation réitérée y est la norme de comportement la plus répandue.
- 59 Nous disposons désormais, à partir de l'enquête, d'un moyen d'évaluer la quantité de visiteurs différents effectivement touchés au cours d'une année¹⁶ : le nombre moyen de visites par an est de 14,5 (avec une dispersion considérable autour de la moyenne puisqu'elle va des visiteurs qui entrent pour la première fois aux « piliers de la bibliothèque » qui viennent plusieurs fois par semaine, pendant plusieurs mois de l'année). Rapporté à l'ensemble de la fréquentation, ce coefficient permet d'évaluer à environ 230 000 à 250 000 le nombre de personnes distinctes touchées par an par la Bibliothèque publique d'information. Le même calcul donne environ 1 150 000 pour l'ensemble du Centre Pompidou.
- 60 On voit à quel point l'évaluation du public réel, au lieu des entrées comptables, modifie les rapports de proportion entre les usagers de la BPI et les usagers du reste du Centre. La Bibliothèque publique d'information du deuxième étage représente à elle seule (non

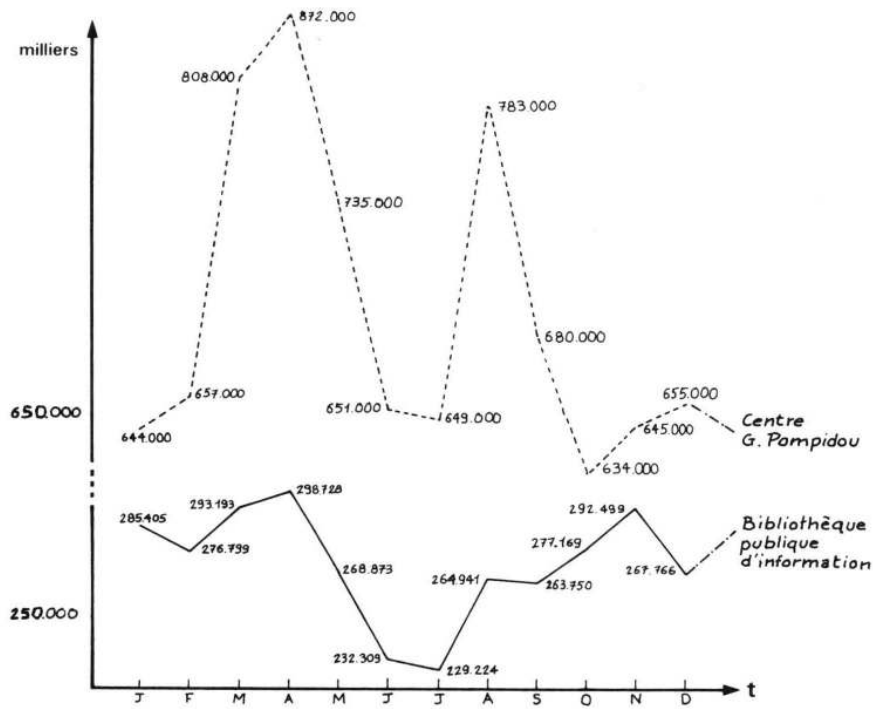
compris la salle d'actualité) 40 % des entrées du Centre ; mais comme la propension à revenir est beaucoup plus élevée chez les premiers que chez les seconds, sur une année les usagers de la bibliothèque ne représentent en réalité que 20 % des entrants¹⁷.

Variations

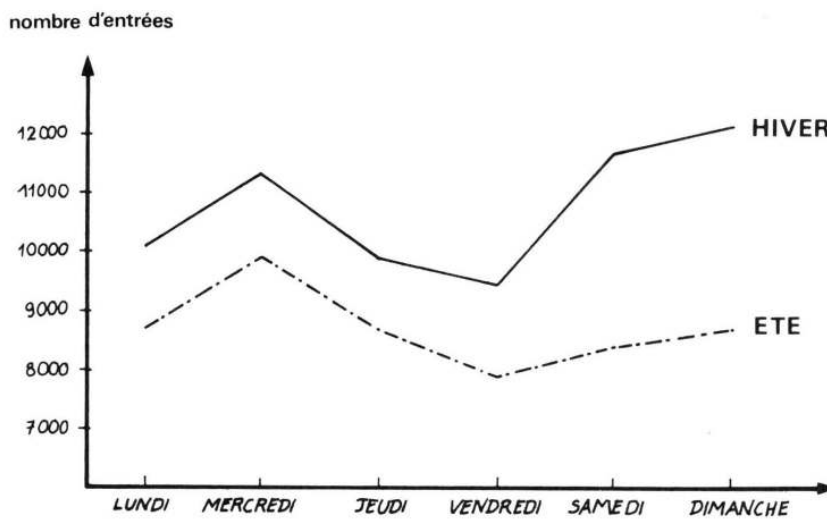
- 61 Le thème est désormais connu : une relative stabilité de la fréquentation. Restent les variations...
- 62 Les phénomènes culturels obéissent au rythme des saisons, comme les phénomènes naturels. Il n'est pour s'en convaincre que de suivre la courbe des entrées tout au long d'une année (cf. graphique 7a). Elle affecte la forme d'un sinusoïde, avec un creux et deux crêtes. La BPI connaît son étiage en été (juin/juillet), et ses hautes eaux en automne (novembre) et au printemps (mars/avril).
- 63 La fréquentation de l'ensemble du Centre Pompidou suit un cycle relativement différent de celui de la BPI¹⁸. On retrouve là aussi un creux et deux crêtes, mais répartis de manière décalée : le creux se situe en automne-hiver (d'octobre à février), période au contraire relativement chargée en bibliothèque ; les crêtes se situent l'une au même moment que la BPI, en mars-avril, l'autre à l'opposé, en été (août). L'autonomie relative de la bibliothèque est donc assez nette. Outre l'effet de la fréquentation estudiantine (rentrée universitaire, examens), la BPI semble plus sensible aux petites vacances — période de disponibilité et de déplacements limités —, et le Centre Pompidou aux grandes — période de tourisme et de voyages —.

Graphique 7 : Evolution de la fréquentation de la BPI.

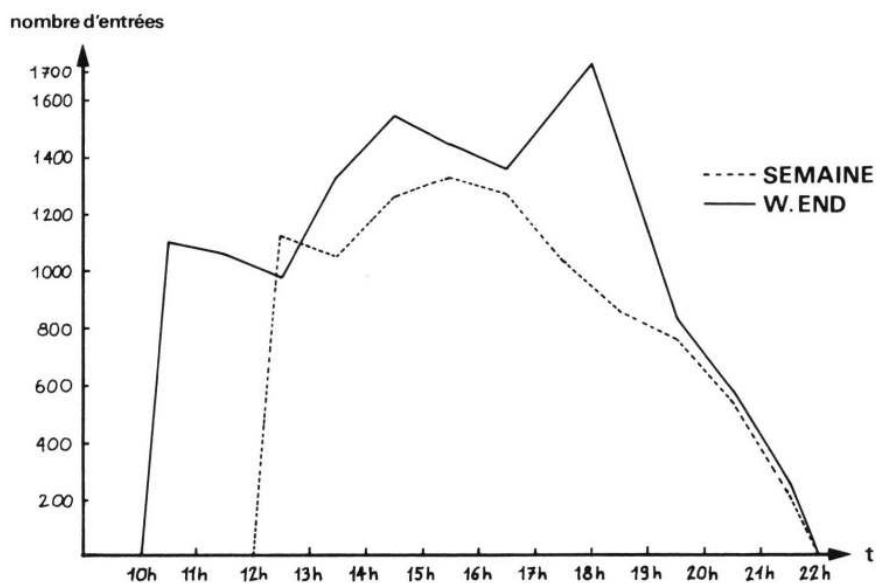
a) Variations saisonnières.



b) Variation hebdomadaires.



c) Variations horaires.



- 64 La répartition des entrées selon les *jours* de la semaine est fortement tributaire des rythmes de la vie sociale, et de la distribution du temps hebdomadaire entre travail (professionnel ou scolaire) et hors-travail. Le week-end s'oppose au reste de la semaine par une fréquentation plus élevée.
- 65 Cette opposition principale se double de deux oppositions secondaires. A l'intérieur du week-end le dimanche connaît une affluence plus importante que le samedi. A l'intérieur de la semaine, le mercredi (congé des écoles, et lendemain de la fermeture du Centre) une affluence plus importante que les autres jours. La prégnance du rythme hebdomadaire ne s'atténue que pendant l'été, au moment des vacances. La distinction s'estompe alors entre temps forts et temps faibles. Seul reste, principe de repérage intangible au sein d'un temps indifférencié, le mercredi. La fréquentation y connaît toujours son maximum, compensation du « manque à fréquenter » de la veille (cf. graphique 7b).

Dernier principe de variation du flux des visiteurs : le cycle diurne

- 66 Dès l'ouverture, la bibliothèque est investie par ses lecteurs, parfois même au pas de course pour être sûrs d'arriver les premiers. La cavalcade à travers les escalators dans les secondes qui suivent l'ouverture des portes est spectaculaire. Jusqu'à la fermeture, elle est occupée par ceux qui ne peuvent se résoudre à la quitter avant d'y être contraints. Entre les deux, la courbe des entrées se distribue en affectant grosso modo la forme prévisible d'une cloche : cloche légèrement irrégulière, déportée vers le début de l'après midi en semaine ; cloche flanquée de clochetons — si on peut dire — le week-end, avec trois sommets : un petit avant le repas, deux plus importants en début (14/15 heures) et en fin (17/18 heures) d'après-midi.
- 67 Le mascaret, point d'inversion entre le flux montant et le flux descendant, en deçà duquel on compte plus d'entrées que de sorties, au-delà plus de sorties que d'entrées, se situe entre 16 heures et 17 heures.

- 68 La constance de ces variations, d'un jour sur l'autre, d'une semaine sur l'autre, d'une saison sur l'autre, permet de parler de véritables cycles de fréquentation. La somme des micro-décisions individuelles de visite aboutit à des lois collectives stables de périodisation des pratiques.

NOTES

1. Enquête sur la fréquentation de la Bibliothèque publique d'information. Novembre 1977/mai 1978. Résultats non publiés. Une synthèse en a été présentée par A.M. Bassy : *La BPI : bilan d'une expérience culturelle*. op. cit.
2. Cf. comparaison détaillée en annexe, tableau 12.
3. L. Boltanski : L'encombrement, ou la maîtrise des biens sans maître, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, février 1976. n° 1.
4. Le cas est un peu différent dans les équipements qui servent essentiellement à l'approvisionnement en biens culturels dont l'usage sera différé dans le temps et dans l'espace (par exemple les bibliothèques publiques, dont les livres sont emportés pour être lus plus tard, chez soi).
5. Cf. en annexe tableau 16.
6. Cf. en annexe tableau 16.
7. Pour une analyse plus approfondie du rapport au temps, en particulier dans une situation d'apprentissage ; cf. J.F. Barbier-Bouvet : *Babel à Beaubourg : l'autodidaxie linguistique à la BPI*. — Paris : BPI, 1981. — 245 p.
8. Afin d'éviter ce biais lors de l'enquête, on n'a pas demandé aux gens combien de temps ils étaient restés mais à quelle heure ils étaient arrivés. L'enquêteur notait parallèlement l'heure de sortie, c'est à dire l'heure de l'interview puisque le questionnaire était passé aux portes de la BPI, et la différence nous donnait directement le temps passé. La mémorisation par les visiteurs de leur heure d'entrée ne leur a généralement pas posé de problème, car elle renvoie à un mini-événement précisément situé dans la journée.
9. Cf. en annexe tableau 17.
10. *Enquête générale de fréquentation 1983*. op. cit.
11. Cf. en annexe tableau 17.
12. Cf. en annexe tableaux 14 et 15.
13. Cf. en annexe tableau 4 l'analyse détaillée de la complémentarité des visites. La duplication la plus forte se fait avec les expositions temporaires ; elle est moindre avec le Musée national d'art moderne.
14. Sur ces entrées quotidiennes 1 400 sont communes aux deux espaces de la BPI, les mêmes personnes fréquentant successivement dans la même journée la bibliothèque et la salle d'actualité.
15. Cf. statistiques détaillées en annexe, tableau 2. Cf. aussi l'analyse de C. Ballé : *la fréquentation du Centre Pompidou de 1977 à 1981, éléments de réflexion sur les méthodes d'analyse*. — Paris : centre de sociologie des organisations, 1982. — 23 p.
16. On trouvera le mode de calcul dans l'annexe méthodologique.
17. Si on y ajoute les usagers de la salle d'actualité, l'ensemble de l'entité BPI représente au total 30 % des entrants pour 55 % des entrées du Centre Pompidou.
18. Cf. en annexe tableau 5.

Livre un. La bibliothèque, ou le savoir-faire et la ruse

**Deuxième partie. Les pratiques : la
guerre des médias n'aura pas lieu**

Chapitre I : l'intention, l'occasion et la dérive

- 1 « À la Bibliothèque publique d'information, il y a les gens qui viennent pour travailler et ceux qui viennent pour se distraire ». Le diagnostic est péremptoire. Et généralisé : on l'entend aussi bien dans les discussions des professionnels que dans les conversations des visiteurs.
- 2 Une telle distinction est trop belle pour être vraie, trop fonctionnaliste pour être innocente, en un mot trop réductrice. Qu'on nous comprenne bien : il ne s'agit pas de nier que les démarches puissent s'organiser autour de l'un ou l'autre pôle : l'étudiant qui prépare un exposé, ou le groupe d'amis qui vient écouter de la musique, n'ont manifestement pas le même objectif. Mais il faut toujours se méfier quand des évidences partielles tiennent lieu de grille d'explication générale, quand des dichotomies se donnent à fois pour universelles (l'axe travail/distraction expliquerait tout) et pour exclusives (ce qui n'est pas travail serait distraction, et réciproquement).
- 3 La distinction est donc à la fois exacte et inexacte. D'où notre embarras : on ne peut l'évacuer sous le prétexte — très réel — qu'elle est fortement imprégnée d'idéologie ; on ne peut la garder telle quelle — malgré sa pertinence relative — justement parce que sa connotation idéologique risquerait de lui faire dire autre chose que ce que nous voudrions y mettre.
- 4 L'enjeu est suffisamment important pour mériter qu'on s'y arrête : il s'agit là en effet d'un des systèmes de représentation les plus prégnants de l'analyse des comportements culturels, dans les institutions culturelles en général et dans les bibliothèques en particulier.
- 5 Le clivage travail/distraction s'alimente à plusieurs sources.
 - La principale est d'ordre normatif : l'opposition travail/distraction renvoie implicitement à une opposition entre une morale de l'effort et une (a)morale du plaisir ; surtout elle suppose une hiérarchie entre l'une et l'autre pratiques. On accorde généralement dans les bibliothèques une plus grande considération à ceux qui viennent travailler (le *summum* étant atteint pour ceux qui « font une recherche ») qu'à ceux qui viennent « seulement » se distraire. Conception janséniste de la culture et de l'accès méritoire à la connaissance ; à cette conception répond d'ailleurs depuis

quelque temps une contre-conception hédoniste qui tend en sens inverse à valoriser plaisir et « recentrage » sur soi¹. Ce qui est une représentation tout aussi normative des choses.

- La seconde est d'ordre impératif : on vient pour travailler, ou pour se distraire. Qu'importe à la limite que ce soit pour l'un ou pour l'autre, c'est toujours « pour ». Ces démarches ont en commun qu'on leur présuppose une forme explicite de volontarisme. Une telle interprétation repose sur un « modèle de l'intentionnalité ». On verra plus loin que toutes les pratiques n'ont pas leur source dans un projet, et que les projets peuvent se trouver transformés par la pratique même du lieu qui les accueille.
 - La troisième est d'ordre typologique. De ce qu'il y a manifestement des gens qui travaillent et d'autres qui se distraient, on en infère une sociologie des différences ou les premiers sont généralement considérés comme plus cultivés, plus diplômés, etc. que les seconds. Déduisant les caractéristiques des personnes des caractéristiques de leurs pratiques, on bâtit une typologie qui assigne à chacun un profil social déterminé. Or, il ne s'agit que de types de comportements et non de types d'individus : la même personne peut être un jour studieuse et le lendemain disponible, voire même au cours de la même visite être d'abord concentrée sur un travail puis sollicitée par un divertissement. Pour ne rien dire de ceux qui prennent plaisir à travailler...
 - La dernière enfin est d'ordre quasi épistémologique. La tendance est grande en bibliothèque de qualifier les usagers à partir de ce qu'ils lisent ou utilisent, et de déduire les caractéristiques de leur démarche des caractéristiques des documents qu'ils consultent : les documentaires impliqueraient que qui s'en sert se documente, les bandes dessinées serviraient à se distraire, tout comme les romans (sauf les plus classiques, qui eux s'« étudient »), etc. le mode de lecture découlant directement du type de livre lu. Les documents se trouvent alors répartis d'office en termes de niveau et de contenu, entre les faciles et les difficiles, les bons et les mauvais, etc. Cette hiérarchisation s'applique aussi aux supports : l'imprimé servirait essentiellement à travailler, et l'image (diapo, vidéo) à se distraire.
- 6 Il est clair que l'invocation de la distinction entre travail et loisir, distinction apparemment opératoire et ostensiblement « objective », contribue très directement à marquer socialement l'image et l'usage de la bibliothèque.

1. Filières d'usages

- 7 Partons des motivations déclarées des visiteurs. On peut dans un premier temps les regrouper en quatre catégories :
- les besoins scolaires ou universitaires : recherche d'informations pour un travail écrit (devoir) ou oral (exposé), préparation d'examens et de concours, rassemblement de documentation pour un mémoire ou une thèse, lectures de complément dans le cadre d'un programme d'enseignement, etc. ;
 - les besoins professionnels : de la recherche de statistiques pour illustrer une étude de marché, à la vérification d'un texte législatif ou d'une jurisprudence professionnelle, en passant par la documentation des enseignants et des chercheurs ;
 - les besoins pratiques précis : catégorie particulièrement hétérogène où l'on rencontre aussi bien ceux qui préparent un voyage à l'étranger et ceux qui vérifient leurs droits avant de se lancer dans un procès, ceux qui cherchent des plans pour aménager un grenier et ceux qui s'interrogent sur la valeur marchande de leur automobile. Ces

demandes ont toutes en commun de renvoyer à un enjeu explicite, et souvent immédiat ;

- l'intérêt ou la curiosité personnels : dernière famille de motivations, elle se définit paradoxalement à la différence des trois autres par l'absence d'enjeu direct : la visite à la BPI s'inscrit dans une démarche d'information sur un sujet, d'appréciation d'une œuvre, qui n'est assortie d'aucune contrainte, et ne prépare à aucune décision ou à aucune action particulières. « Je m'intéresse à tout ce qui touche à la guerre d'Espagne », « Je viens voir ce qu'il y a sur Léonard de Vinci », « J'aime bien les livres d'astronomie »², autant de réponses spontanées qui embarrassent le taxinomiste, mais qui renvoient chez ceux qui les expriment à des intérêts constitués parfaitement explicites. Les saisir par une enquête n'est pas simple : partagés entre le risque qu'il y a à prendre une catégorie de réponses pour une catégorie d'analyse, et la nécessité de recueillir l'information dans le langage où elle s'énonce, nous avons choisi finalement de garder en tant que telle cette notion pourtant hétérogène de centre d'intérêt personnel. Nous aborderons la complexité des contenus autrement, par l'analyse combinée des grandes catégories de motivation et des multiples pratiques concrètes qui les manifestent.
- 8 Pour insatisfaisante qu'elle soit, cette première grille d'analyse a permis d'établir une hiérarchie des projets des usagers de la BPI. Ce sont ce que l'on pourrait appeler des *filières d'usage* :

1. besoin scolaire ou universitaire	47,5 %
2. intérêt ou curiosité personnels	18,5 %
3. besoin professionnel	9,5 %
4. besoin pratique précis	3,0 % (3)

Note (3)³

- 9 La pratique studieuse l'emporte très largement sur toutes les autres. Rappelons qu'elle ne se confond pas avec la pratique étudiante : *tous les étudiants ne sont pas là pour étudier*, mais seulement un peu plus des deux tiers d'entre eux ; et *tous ceux qui étudient ne sont pas étudiants* : 5 % parmi les personnes qui ont dit venir pour un besoin scolaire ou universitaire utilisent en fait la BPI dans le cadre d'une formation permanente ou continue (soit plus de 500 personnes par jour)⁴.
- 10 En seconde position, on trouve les démarches qui ne sont liées à aucune finalité immédiate, mais révèlent seulement un intérêt ou une curiosité personnels.
- 11 Enfin, avec des scores relativement faibles, viennent les conduites qui visent à répondre à un besoin immédiat ou précis, de nature professionnelle ou, moins souvent, de type pratique.
- 12 Les motivations des utilisateurs de la BPI varient sensiblement selon leur origine sociale et leur niveau culturel. On n'attribue pas à la bibliothèque les mêmes fonctions selon les milieux⁵ :
- les visiteurs des classes populaires sont proportionnellement les plus nombreux à venir « pour eux-mêmes », sans enjeu explicite (36 % d'entre eux viennent par curiosité personnelle). Par contre, ils sont les moins nombreux à avoir un usage de la BPI lié à la résolution d'un problème immédiat, ou à l'acquisition de connaissances dont la

restitution est exigée ailleurs (11 % viennent pour une formation, 9 % pour une raison professionnelle) ;

- les visiteurs appartenant aux fractions intellectuelles des classes moyennes sont dans la situation exactement inverse : ils sont de loin les plus nombreux à venir dans une optique studieuse (17 %) et plus encore pour leur travail (34,5 % ; pour certains d'entre eux, comme les chercheurs, les deux peuvent d'ailleurs se confondre). Cela n'exclut pas les visites moins finalisées, mais dans des proportions bien moindres que les autres groupes sociaux (21 %) ;
 - les visiteurs des classes dominantes, et ceux des couches techniciennes et administratives des classes moyennes enfin ont une propension identique (environ 30 %) à fréquenter la BPI pour leur propre plaisir (même si leurs centres d'intérêt ne sont pas toujours les mêmes, nous y reviendrons). Par contre ils se distinguent nettement les uns des autres par l'usage finalisé qu'ils en font : les premiers l'utilisent moins pour la formation (11 %) que pour le travail (26 %) ; les seconds pratiquement autant pour les deux (17 % et 19 %).
- 13 Le niveau de diplôme confirme tout à fait ces tendances : l'utilisation studieuse de la BPI, comme son utilisation professionnelle, croît avec le niveau de scolarisation ; l'utilisation pour un centre d'intérêt personnel est au contraire plus forte aux niveaux de scolarisation les plus faibles.

2. Profils de visite

- 14 Revenons à la statistique générale des motivations. Elle nous donne le poids relatif des différentes filières d'usages de la BPI (dans l'ordre : les études, l'intérêt personnel, le besoin professionnel, le besoin pratique) ; mais à y regarder de plus près, elle nous révèle aussi que nombre de visites n'entrent dans aucune de ces quatre catégories. Certes, un des charmes des tableaux statistiques est de ne point toujours faire 100 %. Mais ici il manque 21,5 % de nos visiteurs ! Plus sérieusement, l'absence de réponse dans une enquête est, du point de vue sociologique, une des modalités de la réponse, et peut être analysée comme telle⁶. Surtout si, comme ici, cette absence de réponse a été explicitement sollicitée par la forme même de la question. Invités à préciser leurs motivations, 18 % ont affirmé être venus « sans idée préalable », et 3,5 % n'ont pas répondu du tout, ce qui est une autre manière, encore plus forte, de refuser d'envisager une programmation de la visite.

Le tableau complet des motivations devient donc :

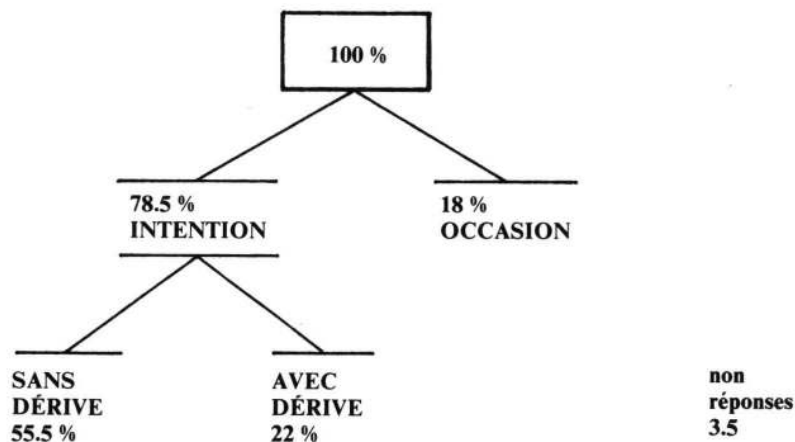
sont venus à la BPI :	
- avec un projet ou une intention plus ou moins précis	78,5 %
dont : ● besoin scolaire ou universitaire	47,5 %
dont : - étudiants	42,5 %
- formation permanente	5,0 %
● intérêt ou curiosité personnels	18,5 %
● besoin professionnel	9,5 %
● besoin pratique précis	3,0 %
- sans idée préalable particulière	18,0 %
- non réponse	3,5 %
	100,0 %

- 15 L'absence de programmation de la visite est bien autre chose qu'une forme vide. Si certains usagers de la BPI peuvent affirmer qu'ils *n'ont pas de projet précis, ce n'est pas pour autant qu'ils n'ont pas d'attentes explicites*. La distinction n'est pas entre quelque chose et rien. Elle est entre l'intention et l'occasion.
- 16 La démarche d'intention suppose deux choses :
- d'une part une représentation préalable de l'objet que l'on s'attend à trouver, c'est-à-dire une *prévision* liée à l'offre même de la BPI, à ce qu'elle contient. Cette prévision peut porter sur des supports (venir lire la presse du jour, consulter tel ouvrage) comme sur des sujets (voir « ce qu'ils ont sur... ») ; elle n'est pas nécessairement d'une grande précision ou d'une grande rigueur : on peut venir pour une catégorie de documents (par exemple « les films ») comme pour un titre précis ; on peut venir pour un sujet pointu comme pour un domaine entier ;
 - d'autre part une conscience préalable de son usage possible, c'est-à-dire d'une *destination* propre. La destination peut être selon les cas plus ou moins finalisée, plus ou moins utilitaire (depuis le visiteur qui vient pour préparer un voyage jusqu'à celui qui souhaite compléter « son information générale »).
- 17 Cette double anticipation, anticipation de l'objet et anticipation de son usage, est fondamentale. Elle préexiste au contact avec le document.
- 18 La démarche d'occasion se définit à l'inverse : le contact, physique ou visuel, avec le document est prépondérant, et surtout il est chronologiquement premier. Le livre trouvé en rayon ou sur une table, la pochette de disque, la revue, l'image projetée sur les écrans vidéo ou sur les carrousels de diapositives constituent autant de *stimuli* qui éveillent l'attention et entraînent la pratique. Passant devant, on « saisit l'occasion ».
- 19 De là à dire qu'on tombe dessus par hasard, il y a un pas que franchissent allègrement tous ceux qui s'en tiennent à une observation superficielle des pratiques. Or *l'occasion fait le lecteur comme ailleurs elle fait le larron : encore faut-il qu'elle rencontre un terrain favorable*. Citons simplement ce visiteur qui raconte : « Nous avons trouvé toutes sortes de choses, et par hasard nous sommes passés devant des diapos sur le Pérou, où habitent plusieurs personnes de notre famille, ce qui nous a donné envie d'en savoir plus sur leur vie »⁷. Il est clair que sa curiosité est née de la conjonction d'un intérêt latent et d'une offre manifeste. Il n'y a pas de génération spontanée ; les variations mêmes des thèmes qui ont retenu l'attention selon l'âge, le sexe, le niveau culturel ou l'origine sociale montrent que ces rencontres sont tout sauf aléatoires. Toute sélection spontanée dans un ensemble d'informations ou d'œuvres s'appuie sur des schémas de reconnaissance minimum, ou sur des précognitions, quelle que soit l'impression de découverte éprouvée par l'intéressé⁸. *L'occasion, c'est du hasard qui rencontre de la familiarité*.
- 20 La Bibliothèque publique d'information, espace ouvert qui conjugue le rapprochement des sujets et le libre accès aux supports, favorise plus que tout autre équipement culturel la pratique d'occasion. Nous avons vu plus haut que l'intention se définit par le fait qu'elle anticipe sur son objet. En réalité, l'occasion aussi est une pratique d'anticipation ; mais c'est une anticipation qui, au lieu de porter sur l'offre même de la BPI (je viens pour trouver tel livre ou des documents sur tel sujet), porte sur les conditions mêmes de l'offre : je suis assuré en entrant dans la bibliothèque d'y trouver de quoi m'informer, d'y visionner des images ou d'y feuilleter des livres et des revues sur des sujets « intéressants », d'y découvrir des œuvres littéraires ou des disques... même si je n'ai aucune idée à l'avance de ce que j'y cherche. Paradoxalement, c'est parce qu'ils *prévoient*

cette incertitude que nombre d'usagers fréquentent la BPI. Et y consultent des documents : le visiteur qui dit venir à la bibliothèque « pour passer le temps » n'est généralement pas un visiteur désœuvré. *Il investit sur une durée comme d'autres investissent sur un objet.*

- 21 On est loin des schémas de la documentation classique. S'il est vrai, comme on le dit parfois, que la BPI est un endroit où *on ne trouve pas toujours ce que l'on cherche* — ce qui fait sa faiblesse —, c'est aussi un lieu où *on ne cherche pas toujours ce que l'on trouve* — ce qui fait son originalité —. La *documentation par inadvertance*, si on peut créer ce concept, est une démarche tout aussi légitime et tout aussi réelle que la documentation intentionnelle.
- 22 Une pratique sans projet n'est pas pour autant une pratique superficielle contrairement à ce que voudraient nous faire croire certains, pour qui hors de la définition préalable d'objectifs documentaires point de salut. Ce n'est pas parce que les gens « tombent sur » un document sans l'avoir vraiment cherché qu'ils le survolent. Ne confondons pas mode de choix et mode de lecture.
- 23 La saisie de l'occasion est une démarche typique de la visite effectuée « sans idée préalable ». Pourtant les glissements de sujet (passage d'un domaine à un autre, d'un thème à un autre) et les glissements de support (passage du texte à l'image, de l'image au texte) qui l'accompagnent généralement peuvent aussi être le fait de ceux qui sont arrivés à la BPI avec une intention bien précise. Venu pour préparer un examen, pour compléter un dossier professionnel, pour relire une œuvre aimée, les voilà confrontés à une multitude de messages qui sont autant de sollicitations à élargir l'objet de leur visite.
- 24 L'enquête a permis de vérifier que le mélange des genres entraîne bien la diversification des pratiques : le tiers des visiteurs venus explicitement pour quelque chose en a profité pour faire autre chose. Non pas à la place, mais en plus. Nous avons appelé cette pratique *la dérive*, pour la distinguer de l'occasion.
- 25 Au total, on peut représenter schématiquement l'utilisation de la Bibliothèque publique d'information à partir d'une distinction qui ne soit ni instrumentale (études, profession, besoin pratique, centre d'intérêt), ni normative (cf. l'opposition traditionnellement invoquée entre « les gens qui viennent pour travailler » et « les gens qui viennent pour se distraire »), mais qui se fonde sur l'anticipation que les visiteurs font de l'objet de leur visite :

Graphique 8 : mode de fréquentation de la bibliothèque.

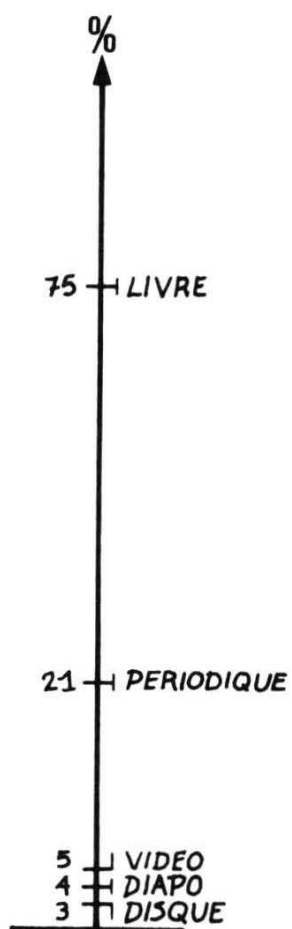


- 26 On pourrait faire l'hypothèse que la dérive est plus fréquente chez ceux qui viennent pour satisfaire une curiosité personnelle que chez ceux qui ont à résoudre précisément un problème, ou à préparer un examen ou un exposé : en d'autres termes, que la sensibilité aux sollicitations extérieures est d'autant plus forte que la finalité de la visite est moins contraignante. En fait, et paradoxalement, il n'y a pas ou peu de corrélation. Dans les quatre grandes filières d'usage on retrouve toujours approximativement la même proportion de dérive : entre 25 et 30 %. La dérive n'est donc pas propre à tel ou tel type de visite ou d'utilisation de la BPI ; elle est *induite par le lieu*.
- 27 Le terme de lieu est ici employé à dessein : l'espace est la dimension centrale tant de la démarche d'occasion que de la démarche de dérive ; la circulation physique dans la connaissance objectivée (passer entre les rayons chargés de documents) est tout autre chose que la circulation intellectuelle dans la connaissance nommée (feuilleter les catalogues, les fichiers, les bibliographies). Ce type de rencontre est produit par les conditions de mise à disposition, autant que par le contenu de ce qui est mis à disposition.

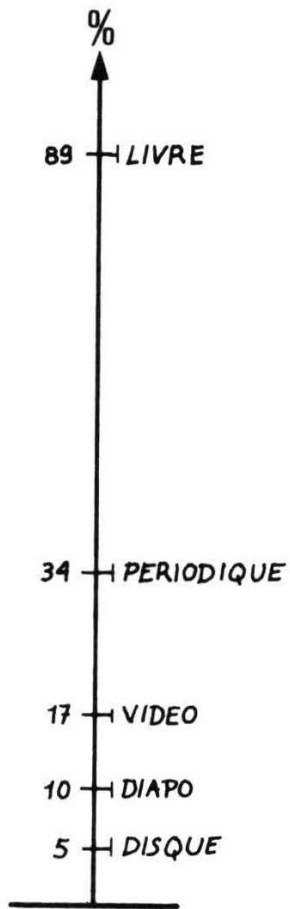
3. Constantes et variantes

- 28 Il est bien évident que les différents types de documents — texte, image et son — n'«accrochent» pas de la même manière la démarche d'intention, la démarche de dérive et la démarche d'occasion.

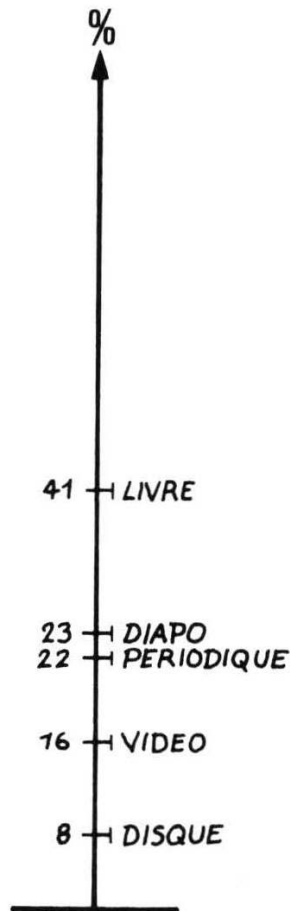
Graphique 9 : Classement des supports documentaires les plus utilisés selon le mode de fréquentation de la bibliothèque.



INTENTION Sans dérive (sur 100 personnes)



INTENTION avec DERIVE (sur 100 personnes)



OCCASION (sur 100 personnes)

- 29 Le livre est consulté par la grande majorité des personnes qui sont venues avec un projet en tête, qu'elles s'y soient limité ou qu'elles aient ensuite dérivé vers autre chose — auquel cas c'est la presse qui constitue le plus souvent leur pôle secondaire d'attraction.
- 30 Il n'occupe pas la même place, on s'en doute, parmi les visiteurs qui disent venir sans idée préalable particulière : moins de la moitié d'entre eux ont lu ou feuilleté des livres. Par contre, c'est chez eux que les supports audio-visuels font les scores les plus élevés : les disques comme les films et les photographies.
- 31 Il faut d'ailleurs introduire une distinction entre les deux types d'images, l'image fixe (diapositive) et l'image animée (vidéo) : le carrousel de diapositives, construit autour d'un discours de juxtaposition (regroupement de photos sur un thème) se prête plus que le film vidéo, construit autour d'un discours de démonstration (déroulement linéaire de séquences), à une utilisation fragmentaire, à un visionnement « en passant » qui ne soit pas ressenti comme partiel ou tronqué et qui ne génère pas nécessairement la frustration qui naît de l'impossibilité de poursuivre.
- 32 Le type de consultation adopté par nos visiteurs est manifestement lié à la familiarité qu'ils ont avec la Bibliothèque publique d'information.
- 33 La pratique d'occasion, celle qui n'est pas fondée sur un projet précis, est typiquement une démarche de découverte : près de 60 % de ceux qui entrent pour la première fois à la BPI viennent sans préjuger de ce qu'ils y feront. A l'inverse, la pratique d'intention est

typiquement une démarche d'habitueés ou d'assidus : la majorité d'entre eux viennent pour une raison particulière et s'y tiennent⁹.

34 L'enquête ne fait pas que confirmer cette relation prévisible. Elle laisse apparaître aussi trois phénomènes moins attendus qui certes pèsent statistiquement moins lourd dans la fréquentation globale de la BPI mais n'en sont pas moins significatifs ; l'arbre des causes premières ne doit pas nous cacher la forêt des pratiques contradictoires qui lui coexistent :

- La pratique sans programme, visite en toute disponibilité d'esprit, persiste même chez les utilisateurs les plus familiers de la BPI. Leur expérience du lieu leur a appris que point n'est besoin de savoir ce qu'on y cherche pour trouver (10 % des habitués et des assidus continuent à pratiquer la démarche d'occasion).
- A l'opposé, on rencontre un nombre important de personnes dont la première visite à la BPI repose déjà sur un projet ou un besoin précis. Avant même d'y avoir pénétré, elles prévoient explicitement le service que peut leur rendre cette bibliothèque (plus du tiers des nouveaux venus ont une pratique d'intention).
- Enfin, la dérive augmente avec l'habitude : plus on fréquente la BPI plus on tend volontiers à sortir de ce qui vous y a fait venir, pour passer à d'autres sujets ou consulter d'autres types de documents. Contrairement à ce qu'on pouvait croire, il n'y a pas saturation, pas de seuil au-delà duquel les usagers estimeraient « avoir fait le tour » de ce que la bibliothèque pouvait leur offrir d'imprévu. Mais bien plutôt, *au fil des visites, apprentissage de la disponibilité*.

35 Au total, s'il existe de nombreuses motivations à la fréquentation de la BPI (les études, le travail, un besoin précis un centre d'intérêt personnel), toutes ces motivations sont elles-mêmes des variantes — certes très différentes — d'une même logique de comportement : la démarche intentionnelle. Or il en est deux autres, qui occupent une place importante dans la visite des établissements culturels, bien que les analyses traditionnelles des publics tendent soit à en ignorer l'existence, soit à en dévaluer la portée : l'occasion et la dérive. Elles sont socialement situées : la démarche d'occasion — fréquentation de la BPI sans autre projet explicite que de construire sa visite au gré des sollicitations — et d'autant plus courante que l'on va vers les niveaux de scolarisation les moins élevés, et que l'on descend dans l'échelle sociale¹⁰ ; la démarche de dérive — pratique qui a débordé de son projet initial — se rencontre au contraire plus souvent quand le niveau d'étude s'élève, et dans les couches favorisées de la population. Il semble bien que *l'occasion soit une modalité plus spécifiquement populaire, et la dérive une modalité plus spécifiquement cultivée, d'appropriation de la bibliothèque de Beaubourg*.

NOTES

1. Pour reprendre la terminologie à la mode du Centre de communication avancée (B. Cathelat).
2. Ces réponses sont extraites des interviews réalisées par J. Cot et M. Gaugain, op. cit.
3. Rassurons nos lecteurs : nous verrons plus loin pourquoi le total ne fait pas 100 %.
4. Cf. en annexe tableau 21.
5. Cf. en annexe tableau 21.

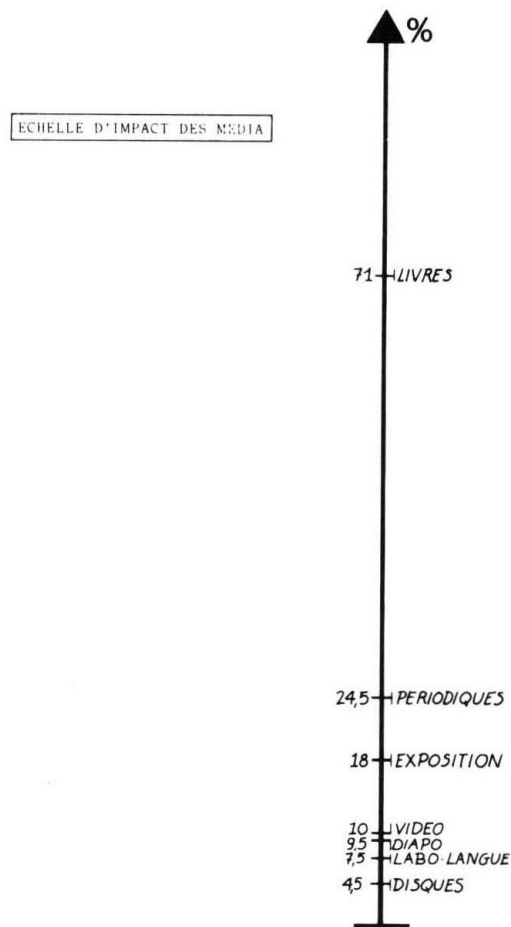
6. J.C. Passeron, F. Porto-Vasquez F. de Singly : *Le questionnement et le silence*, contribution à l'interprétation des non-réponses. — Paris : documents du GIDES, 1981. — 85 p.
7. Extrait des interviews réalisées par J. Cot et M. Gaugain, op. cit.
8. Cf. l'analyse de E. Panovski reprise et développée par P. Bourdieu dans : *L'amour de l'art*. Paris : Editions de Minuit, 1969. — 248 p.
9. Cf. en annexe tableau 20.
10. Cf. en annexe tableaux 18 et 19.

Chapitre II : le texte, l'image et le son

- 1 Lorsque s'est ouverte la Bibliothèque publique d'information, les augures nous ont promis une belle bataille entre le texte et l'image, entre le livre et les supports audiovisuels. Une bataille « à la loyale », puisque livres, revues, photos, films, disques étaient enfin offerts à la consultation sans restrictions ni hiérarchies apparentes.
- 2 Tout est prêt pour la rencontre : comme dans la tragédie classique, on a à la fois l'unité de lieu — tous ces médias sont regroupés dans le même espace —, l'unité de temps — ils sont proposés simultanément à la manipulation —, et à défaut de l'unité d'action, l'unité d'acteurs — ce sont les mêmes personnes qui sont confrontées à l'ensemble des médias —.
- 3 Et c'est au sociologue qu'on va demander de compter les points. Avec ses sondages. Les sondages sont souvent le dernier avatar — et le dernier recours — de l'aspiration à l'objectivité dans les situations d'arbitrage.
- 4 Le problème ainsi énoncé en termes conflictuels peut paraître bien mal posé. Il l'est effectivement. Mais puisque les prophètes de la modernité comme les Cassandre de la culture écrite, en désaccord sur tout sauf sur la certitude qu'ils s'opposent, l'évoquent généralement sous cette forme, il n'est pas inutile de partir de là.

1. La hiérarchie des outils de communication

- 5 De tous les médias mis à la disposition du public de la bibliothèque du Centre Pompidou, le livre continue à être le plus consulté, de très loin (cf. graphique 10) :
 - 71 % des visiteurs de la bibliothèque, soit plus de deux sur trois, consultent un ou des livres à un moment ou à un autre de leur visite¹ ;
 - derrière viennent les périodiques, avec 24,5 %, soit un visiteur sur quatre² ;
 - puis les images : l'image fixe (diapositives) et l'image animée (vidéo) obtiennent d'ailleurs à peu près le même score : respectivement 9,5 % et 10 %, soit chacune un visiteur sur dix ;
 - enfin les disques touchent 4,5 % du public, soit un peu plus d'un visiteur sur vingt.
- 6 A cette hiérarchie générale des supports, il faut ajouter les micro-documents. Ce ne sont pas à proprement parler des supports, mais plutôt des reports : report sur microfiches ou sur microfilms de textes imprimés, le plus souvent de périodiques, afin d'en faciliter la conservation et d'en réduire l'encombrement : ils sont consultés par 2 % du public ...³.

Graphique 10 : échelle d'impact des supports⁴.

- 7 Mentionnons enfin deux activités tout à fait spécifiques de la Bibliothèque publique d'information :
- Le laboratoire de langues (médiathèque), qui propose en libre accès plus de 90 langues, sous forme de méthodes et de documents audiovisuels. Il touche 7,5 % du public⁵
 - les expositions : situées à l'entrée de la BPI, elles touchent un public considérable : en moyenne 18 % des visiteurs par jour. Ce chiffre varie bien évidemment selon le moment : il est plus important dans les jours qui suivent l'ouverture de l'exposition, et plus faible à la fin. Il varie également selon le thème ; mais même les plus austères ne descendent pas en dessous de 14 %.⁶
- 8 Revenons à l'usage des supports documentaires, texte, image et son. Et constatons d'abord que le total des utilisateurs de livres, de revues, de films, de photos et de disques est supérieur à 100 %. En d'autres termes, un certain nombre de gens consultent à la fois du texte et de l'image, de l'image et du son, bref pratiquent le multimédia⁷.
- 9 Une question se pose devant la hiérarchie des supports, établie par la pratique des visiteurs eux-mêmes. S'agit-il d'un phénomène purement conjoncturel, ou d'une structure de consultation stable ? Une comparaison avec l'enquête effectuée quatre ans plus tôt, soit peu de temps après l'ouverture de Beaubourg, montre que la position relative des supports les uns par rapport aux autres est restée pratiquement identique :

on constate entre l'ouverture de la BPI et aujourd'hui une légère augmentation de la consultation de tous les médias, à effectifs de visiteurs constants. Cette augmentation se fait pratiquement dans les mêmes proportions pour tous les supports ce qui ne modifie en rien la hiérarchie initiale. Seule évolution notable : l'impact plus important rencontré par les films vidéo (qui passe de 6 % en 1977 à 10 % en 1982).

- 10 Cette permanence de la hiérarchie des usages amène une autre question, infiniment plus complexe : quelle en est l'origine ? d'où vient le maintien de la prééminence du livre, la place relative des différents médias audiovisuels ?
- La première explication à laquelle on pense est une explication par la motivation : puisque la majorité des utilisateurs de la BPI sont des étudiants ou des élèves, et que le livre est encore le support le plus adapté pour préparer un exposé ou faire un devoir, il est normal de constater la prééminence de l'écrit. Certes l'enquête montre effectivement que les « studieux »⁸ sont les plus gros utilisateurs de livres (84 % d'entre eux en consultent). Mais elle révèle aussi que l'audience du livre est très forte également dans le reste du public (61 % des autres visiteurs en consultent). Au total, l'ordre des consultations par support est identique dans les deux types de publics (en tête le livre suivi des périodiques, puis des diapositives, des films, et enfin des disques) : seule change l'amplitude des écarts de l'un à l'autre, dûe en particulier à l'impact plus important des médias audiovisuels sur le public non-étudiant.
 - On se tourne alors vers un autre type d'explication : l'explication par les conditions de l'offre. La Bibliothèque publique d'information possède un nombre de documents très différent selon les médias : 380 000 livres, 15 000 disques et cassettes, 2 100 titres de périodiques, 1 800 films, 1 600 carrousels de photographies. Il serait normal que la répartition des consultations reflète grosso modo la répartition du fonds.
- 11 L'une n'est bien évidemment pas sans effet sur l'autre. Mais il suffit de rapprocher les deux séries de chiffres pour voir immédiatement que le poids des usages ne reproduit pas directement et proportionnellement le poids des stockages. Il s'agit d'une *hiérarchie construite* (par la pratique) et non d'une *hiérarchie induite* (par le volume des documents).
- 12 L'effet de l'offre joue ailleurs, en termes de disponibilité et non en termes de quantité ; les conditions de consultation des documents à la BPI sont ici déterminantes : le libre accès théorique à tous les documents quelle qu'en soit la nature se heurte à la fois à des contraintes d'encombrement, liées à la surfréquentation de la BPI, et à des contraintes techniques, liées à la manipulation même des supports.
- 13 Pour le livre, comme pour le périodique, il suffit de se servir directement sur les rayons et de s'installer où on veut (où on peut) pour les consulter. Pour le film, la vidéo ou pour le disque, encore faut-il trouver une place libre.
- 14 L'encombrement n'est pas un problème nouveau dans les bibliothèques. Mais il revêt ici une signification radicalement nouvelle.
- 15 Il ne s'agit plus de l'encombrement des supports documentaires eux-mêmes (les messages audiovisuels occupent infiniment moins d'espace que les messages écrits et l'introduction du vidéodisque, après celle des bases de données, va rompre définitivement le lien qui existait encore entre l'abondance du savoir accumulé et son volume physique), mais de l'encombrement des utilisateurs : tout visionnement de photos ou de films, toute écoute de disque nécessite, à la différence de la lecture de livres ou de presse, le recours à un appareil. On ne peut donc satisfaire simultanément plus de demandes qu'il n'y a de postes d'écoute ou de visionnement : en d'autres termes, si on dispose par exemple de 20

magnétoscopes, 20 utilisateurs vont à eux seuls bloquer les 1 800 films de la BPI (puisque le 21^e ne pourra être servi). Alors que 20 lecteurs de livres n'immobilisent jamais que 20 ouvrages, il en restera encore 379 980 à disposition ; ne seront pénalisées que les personnes qui auraient éventuellement voulu lire le même livre. *Dans un espace public d'accumulation et de diffusion des messages qui propose des documents audiovisuels ou des systèmes télématiques d'accès aux données, la disponibilité — ou la rareté comme on voudra — n'est plus proportionnelle au fonds, mais proportionnelle aux dispositifs de consultation.*

- 16 Le problème s'est posé de manière aiguë à la discothèque, où on s'est vite aperçu que les amateurs de musique de jazz, de rock ou de variété, plus nombreux ou en tout cas plus disponibles pour faire la queue que les amateurs de musique classique, tendaient à occuper progressivement toutes les places de la discothèque, interdisant du même coup l'accès aux autres. D'où la nécessité de créer deux espaces d'écoute distincts, le premier réservé au classique, le second à tous les autres genres musicaux. Le laboratoire de langues avait déjà rencontré cette contradiction : les utilisateurs des méthodes d'anglais, de français, d'allemand et d'espagnol ne laissaient guère de place à ceux qui souhaitaient étudier l'une des 90 autres langues disponibles à la médiathèque ; il a fallu ouvrir un deuxième laboratoire de langues réservé exclusivement aux langues plus rares, pour sauvegarder leur consultation⁹.
- 17 L'abandon du principe du « premier arrivé, premier servi » avec la création de deux filières étanches de consultation ne supprime pas ce phénomène d'exclusion des uns par les autres, mais a pour effet de préserver la diversité des demandes. Plus exactement, il permet de déplacer cette exclusion de manière volontariste en la faisant porter sur tel ou tel groupe d'utilisateurs, même si on peut à l'évidence contester ce renversement de perspective qui consiste, en situation de rareté, à ajuster la demande à l'offre et non l'offre à la demande.
- 18 La consultation de l'image suit un régime un peu particulier. Un régime à deux vitesses. Les visiteurs peuvent sélectionner sur catalogue ou en rayon un film ou une série de diapositives, et demander au bibliothécaire de les diffuser sur le projecteur ad hoc (récepteur vidéo, visionneuse diapo). Mais la BPI propose aussi un certain nombre de « programmes fixes » : une présélection de films est diffusée en permanence dans trois petites salles de projection dont le programme change toutes les semaines ; ce sont soit des *best-sellers* très demandés, soit les dernières acquisitions de la bibliothèque. Et les diapositives sont regroupées par sujet sur des visionneuses réparties dans tout l'espace de la bibliothèque¹⁰.
- 19 Ces divers aménagements n'empêchent pas que la demande d'image, en particulier vidéo, reste actuellement très nettement supérieure à l'offre. Même si, devant chaque écran, on trouve presque toujours plusieurs spectateurs.
- 20 Ce caractère collectif de la pratique contrevient à la conception de la documentation qui est encore bien souvent dominante dans les bibliothèques, où l'on privilégie la démarche individuelle de l'utilisateur. Or à Beaubourg on a vu apparaître très vite des comportements qui s'éloignaient de ce modèle traditionnel, et qui s'en éloignaient différemment selon les types de supports :
- la lecture de l'imprimé, livre ou revue, reste sauf exception une lecture privative : on lit rarement à deux, chez soi comme ailleurs ;
 - par contre, bien que cela n'ait pas été prévu à l'origine, la demande d'écoute à deux ou à plusieurs d'un disque (ou d'une cassette) n'est pas rare, et il a fallu y réserver des places ;

- avec les diapositives, le phénomène est encore plus net. Il n'est qu'à se promener dans les espaces de la BPI pour constater que la configuration la plus courante est la présence de deux personnes devant chaque projecteur, et cela malgré l'installation dissuasive d'un seul siège fixé au sol face à l'écran¹¹ ;
- quant aux films vidéo, ils provoquent la concentration maximum de public. A la place ou aux trois ou quatre places généralement prévues par récepteurs s'ajoutent souvent des spectateurs debout derrière qui suivent, sans casque donc sans le son, le fil des images. La BPI serait-elle le dernier centre de projection d'un cinéma « muet » ?

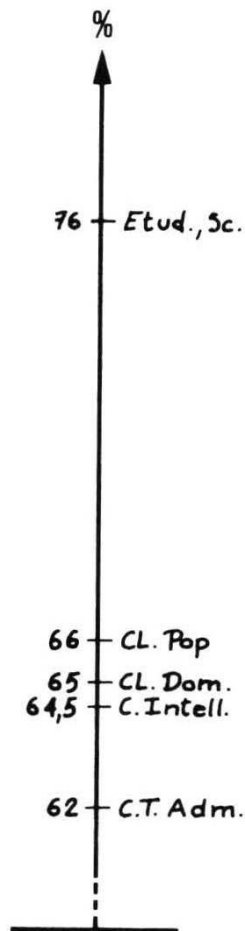
21 Dans une situation de confrontation, au sein d'un espace public, de tous les médias sur tous les sujets, on constate donc *une tendance générale qui va de la privatisation à la socialisation des usages, quand on passe des supports imprimés aux supports audio, des supports audio aux supports visuels, et des supports visuels aux supports audiovisuels.*

2. Variations sociales de l'usage des médias

- 22 Le panorama des utilisations des documents de la bibliothèque que nous venons de brosser est encore relativement grossier. A mettre sur le même plan tous les types de livres, ou tous les types de périodiques, ou tous les films, on confond des documents qui pour être de matérialité identique peuvent avoir un statut culturel très différent. A constituer en groupe les « lecteurs de livres », les « lecteurs de périodiques », les « spectateurs de films », on rassemble sous un vocable commun des utilisateurs aux démarches hétérogènes. L'emploi de termes univoques comme « livre » ou « lecteur » simplifie certes le diagnostic, mais brouille la compréhension des comportements réels profondément diversifiés des usagers de la Bibliothèque publique d'information.
- 23 Ce n'est pas parce que des pratiques sont identiques qu'elles traduisent des démarches communes. Comme le dit M. de Certeau, l'utilisateur « ne saurait être identifié ou qualifié d'après les produits qu'il assimile. Entre lui (qui s'en sert) et ces produits (indices de l'ordre » qui lui est imposé) il y a l'écart plus ou moins grand de l'usage qu'il en fait »¹².
- 24 En sens inverse, la diversité manifeste des usages ne doit pas nous faire prendre de la variété pour de la différence : certains comportements apparemment éloignés, ou se rapportant à des objets de nature hétérogène, peuvent n'être que des manifestations contrastées d'une même démarche.
- 25 Le poids des habitudes sociales et des niveaux culturels, particulièrement évident dans l'inégale fréquentation de la BPI par les différents groupes sociaux, ne cesse pas de jouer une fois le seuil franchi ; une fois surmontée la réticence à entrer des uns, ou une fois satisfaite l'inclination à venir des autres¹³. En même temps vont s'ajouter à ces facteurs sociaux « classiques » d'autres types de déterminations, liées à l'habitude antérieure du lieu, à la motivation, etc. qui vont introduire des variations de comportement et d'attitude très sensibles.
- 26 Nous allons passer en revue un à un les divers supports documentaires, en présentant pour chacun d'entre eux une *échelle d'utilisation différentielle*.
- 27 Il nous faut expliquer ici rapidement ce choix. Pour comparer l'impact de chaque média dans les différentes couches sociales, nous avons le choix entre deux méthodes :
- 28 la première consiste à comparer des tableaux de structure du public : sur 100 spectateurs de films vidéo, quelle est la proportion de visiteurs des classes supérieures, des classes moyennes, des classes populaires, des étudiants, etc. ; la seconde consiste à comparer des

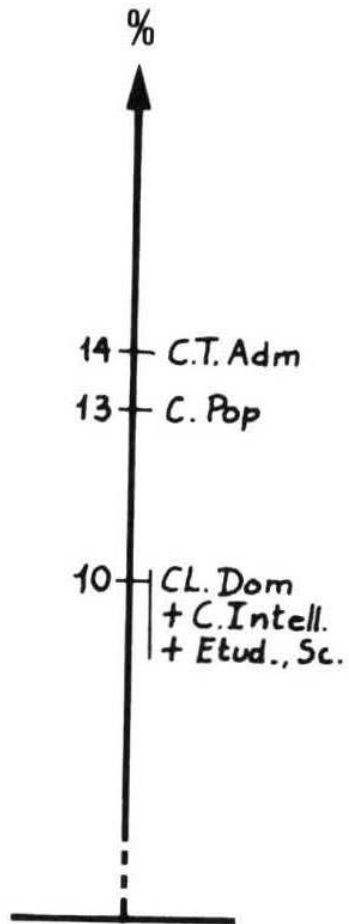
taux de pénétration : sur 100 visiteurs des classes supérieures, combien regardent des films ; et sur 100 visiteurs des classes moyennes, sur 100 étudiants, etc.

- 29 Nous n'avons pas retenu la première, qui paraît pourtant à première vue plus conforme à la manière classique de poser la question : « qui sont les utilisateurs de tel média ? ». En effet, la disproportion considérable des effectifs de chaque groupe social dans la composition du public d'ensemble de la BPI se répercute sur le public particulier de chaque support documentaire, et masque les différences relatives qui existent d'un support à l'autre. Pour prendre l'exemple le plus évident : quel que soit le support considéré, les étudiants sont toujours les plus nombreux au sein de son public¹⁴.
- 30 La présentation des taux de pénétration fait ressortir au contraire sur chaque support documentaire l'inégal intérêt qu'il suscite d'une catégorie de visiteurs à l'autre (indépendamment des effectifs de ces catégories de visiteurs). On verra donc apparaître en haut de notre échelle d'utilisation *non pas le groupe social le plus nombreux, mais le groupe social le plus concerné*¹⁵.
- 31 A tout seigneur tout honneur. Commençons par *le livre*. Contrairement à ce qu'on pouvait attendre, les écarts ne sont pas très sensibles entre des taux de consultation des visiteurs appartenant aux différentes catégories sociales. Seuls les étudiants et les élèves se distinguent radicalement des autres par leur usage plus intensif du livre. Première information donc : la propension à utiliser le livre, ou plutôt *la propension à s'en passer*, est à peu près identique chez les visiteurs d'origine populaire et chez les visiteurs des classes favorisées. Si nous préférons parler de propension à s'en passer, c'est que compte tenu de la diversité des niveaux, des genres et des sujets des livres, le non-usage est ici une dimension plus univoque que l'usage. Il s'agit là bien sûr d'un rapport global à l'outil de communication : la différenciation existe bien, mais elle apparaîtra au niveau du choix des sujets ou des domaines¹⁶.

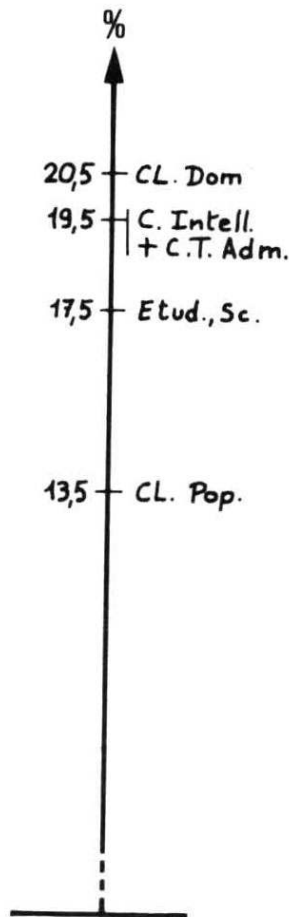


LIVRE (taux de lecture moyen = 71 %)

- 32 Par contre, le niveau d'étude introduit des différences plus sensibles : la consultation du livre croît en raison directe du capital scolaire. Rappelons que le niveau d'étude ne se confond pas avec le niveau social : à statut équivalent, deux personnes peuvent avoir suivi des cursus très différents, et on sait que dans notre public nombre de visiteurs sont surdiplômés par rapport à la fonction qu'ils occupent¹⁷.
- 33 Pour les *périodiques*, nous avons distingué entre la presse d'information générale (quotidiens, hebdomadaires d'information, magazines), et les revues spécialisées (scientifiques, techniques, de loisir, culturelles, etc. précisons qu'il ne s'agit pas nécessairement de revues « de spécialistes »).
- 34 Les deux types de *périodiques* ne rencontrent pas les mêmes publics : les couches intellectuelles des classes moyennes et des classes dominantes arrivent en tête pour la lecture de revues spécialisées, et en dernier pour la presse d'information générale. Au contraire, les classes populaires arrivent en tête pour la première et en dernier pour la seconde. Quand aux visiteurs des couches techniciennes et administratives des classes moyennes, ils sont bien placés dans les deux cas.

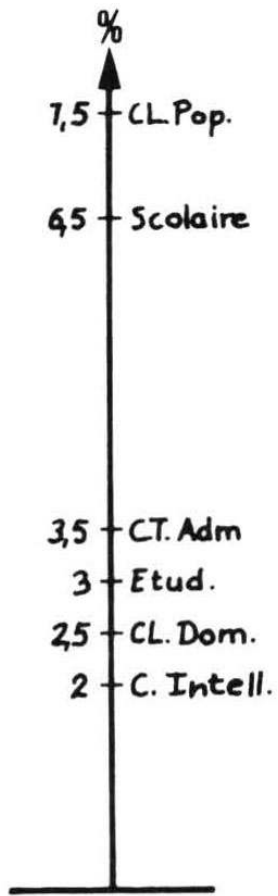


PRESSE d'inf générale (taux de lecture moyen = 11 %)

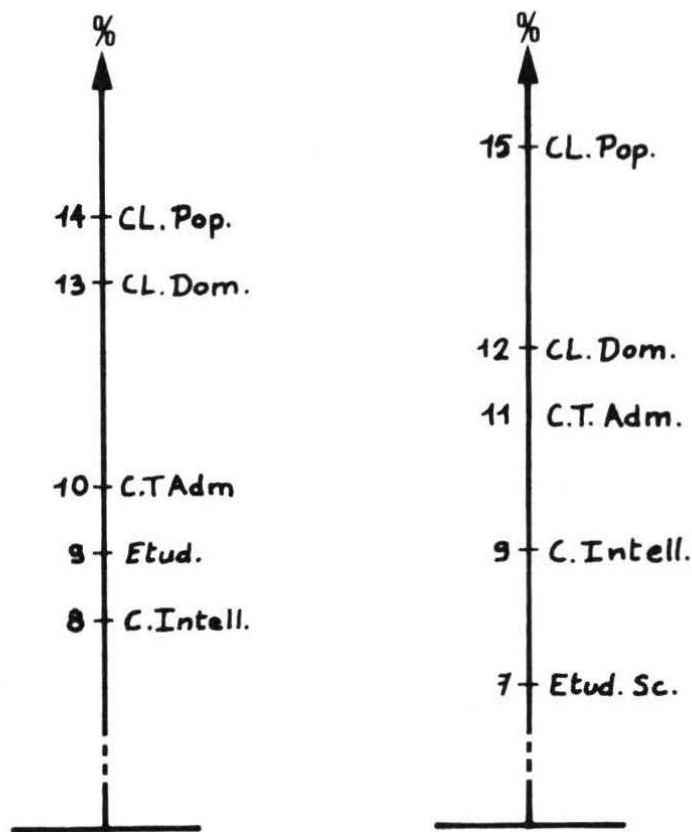


REVUES spécialisées (taux de lecture moyen = 17 %)

- 35 La comparaison des deux échelles d'utilisation donne aussi un autre renseignement : les écarts entre les taux de lecture sont moins importants du côté de la presse (quotidiens, magazines) que du côté des revues. En d'autres termes, *la lecture de la presse d'information générale est socialement moins discriminante, ou mieux partagée, que la lecture des revues spécialisée*. L'entrée par l'«événement» est une des manières essentielles d'aborder un sujet. C'est peut-être le centre d'intérêt de la BPI socialement le mieux partagé....
- 36 Les variations de la consultation des périodiques selon le capital scolaire des visiteurs confirment ici la tendance : faibles différences de la lecture des revues d'information selon le niveau d'étude, forte progression de la lecture des revues spécialisées au fur et à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des diplômes¹⁸. Les deux types de presse ont un statut culturel radicalement différent.
- 37 L'analyse du public *des disques et des cassettes* nous montre un regroupement des utilisateurs en deux ensembles nettement séparés : les auditeurs des classes populaires et les scolaires (que nous avons distingués ici des étudiants car leur comportement s'en écarte beaucoup) d'une part, les auditeurs de toutes les autres catégories de public d'autre part. Chez les premiers le taux d'écoute avoisine les 7 % ; chez les seconds il varie entre 2 et 3,5 % soit deux fois moins.



DISQUES (taux d'écoute moyen = 4,5 %)



VIDEO DIAPO (taux de visionnement moyen 9,5 % = 10 %)

- 38 De toutes les pratiques des médias à la BPI, c'est l'écoute des disques qui attire en moyenne le public le plus jeune.
- 39 Le rapprochement des taux d'utilisation *des diapositives et des films vidéo*¹⁹ fait apparaître clairement à la fois la relative similitude de composition de leur audience, et certaines particularités propres à chaque support. Que ce soit pour l'image fixe ou pour l'image animée, la propension à utiliser les supports visuels atteint son maximum chez les employés et chez les ouvriers qui visitent la BPI. Plus inattendue est la place relative des visiteurs des classes dominantes, qui font eux aussi partie des principaux utilisateurs de l'image ; à l'autre extrême, on trouve les visiteurs appartenant aux couches intellectuelles des classes moyennes et les étudiants, les uns occupant la dernière place pour la vidéo, et les autres pour la diapo.
- 40 Même variation marquée de l'usage de l'image selon le niveau d'étude²⁰ : le public regarde et écoute d'autant moins les médias audiovisuels qu'il a un niveau d'étude élevé (ou d'autant plus qu'il a un niveau d'étude faible, comme on voudra). Cette relation n'est cependant pas linéaire : il y a un *effet de seuil* autour du baccalauréat : avant, la pratique est très forte, au-delà, elle chute pour rester ensuite constante — dans sa faiblesse — quel que soit le niveau d'étude des visiteurs.

- 41 Dans ses grandes lignes, l'enquête sociologique semble donc conforter l'idée d'une plus grande accessibilité de l'image dans les milieux populaires ou les moins diplômés. Pourtant, encore une fois, la réalité est plus complexe.
- 42 Il y a, on le sait, deux manières de regarder des images à la Bibliothèque publique d'information. Soit choisir soi-même un film ou une série de diapositives à partir du catalogue ou en rayon et demander leur visionnement au bibliothécaire, soit tout simplement prendre au vol des vidéo ou des diapositives en cours de projection, films ou photos choisis par d'autres ou programmes fixes proposés en continu. La spécificité de la pratique audiovisuelle est que cette sélection « de seconde main » est de loin la pratique dominante de la BPI : sur les 10 % de spectateurs de films, 7 % l'ont trouvé en cours de projection ; sur les 9,5 % de spectateurs de diapositives, 6,5 % les ont trouvées déjà installées sur l'appareil. On notera la similitude des proportions.
- 43 Considérons donc, parmi nos visiteurs, ceux qui ont effectivement demandé à voir le film qu'ils regardent. Les choses changent sensiblement. Parmi les spectateurs appartenant aux couches intellectuelles des classes moyennes, un sur trois avaient choisi le film eux-mêmes. Parmi les spectateurs appartenant aux classes populaires, un sur dix seulement²¹. On retrouve là un profil de pratique qui rappelle celui observé par J.C. Passeron dans l'usage de l'image en bibliothèque municipale²². La familiarité que suppose le choix de films vidéo n'est pas tant une familiarité avec le support image lui-même, qu'avec l'institution qui le propose. Elle est liée à la maîtrise sociale différente qu'entretiennent les visiteurs avec les formes codifiées (consultation du catalogue) ou relationnelles (recours aux bibliothécaires) de recherche des documents.
- 44 Résumons le paradoxe : la pratique de l'image est d'autant plus forte que l'on va vers les milieux les plus populaires et les moins diplômés ; mais l'initiative de l'accès à l'image croît exactement en sens inverse.
- 45 Chaque type de document — livre, périodique, photographie, film, disque — a donc un public spécifique. Qu'on nous entende bien : nous ne voulons pas dire que chaque type de document a un public différent, les lecteurs de l'un peuvent être les spectateurs de l'autre, ou se recruter dans les mêmes groupes socioculturels. Les tendances observées sont toujours des tendances relatives. Mais pour être en partie commun, le public de chaque support a un centre de gravité qui le porte, ou le déporte, tantôt vers les catégories plus populaires, tantôt vers les catégories plus cultivées. Il n'y a pas à s'en étonner. La BPI ne crée pas de différenciation sociale, elle sanctionne les écarts qui trouvent leur racine ailleurs.

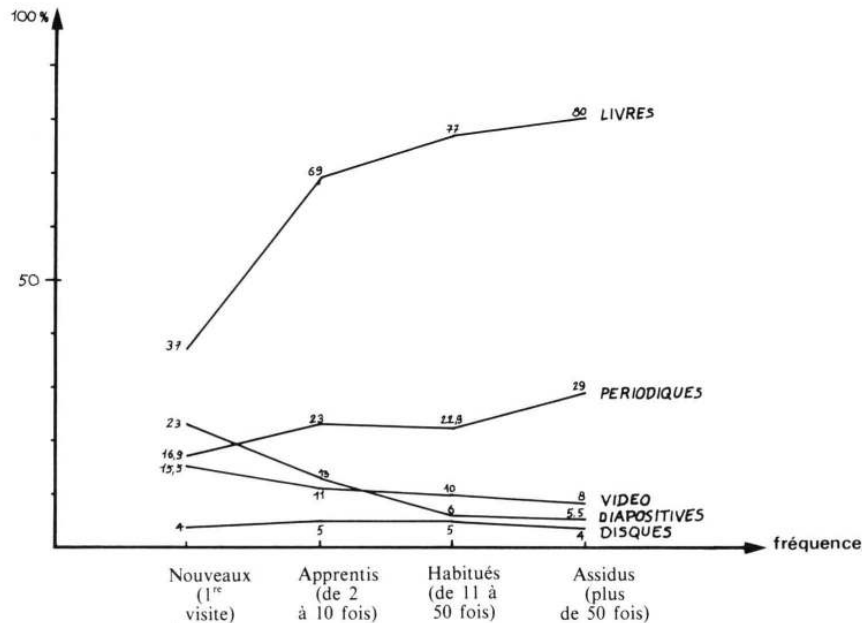
3. La familiarité culturelle

- 46 Dernière dimension fondamentale de l'usage des médias : la familiarité culturelle. C'est une notion relativement complexe. La prédisposition à la pratique culturelle que donne l'appartenance à un milieu socialement ou scolairement favorisé n'implique pas nécessairement une expérience antérieure de la BPI : un visiteur pénétrant à Beaubourg pour la première fois, mais ayant de par son *habitus*²³ un long exercice des biens et services culturels, n'éprouvera aucune difficulté à *aller de reconnaissance en reconnaissance*, et non de découverte en découverte, dans son premier contact avec la bibliothèque.
- 47 En quoi l'habitude de fréquentation de la BPI modifie-t-elle le plus ou moins grand usage que l'on y fait de chaque média documentaire ? A première vue le diagnostic paraît

relativement simple : quiconque a travaillé quelque temps à la BPI vous dira que les habitués sont les plus gros utilisateurs de l'imprimé, en particulier du livre, tandis que les nouveaux venus (souvent qualifiés de « badauds ») se dirigent en priorité vers l'image.

- 48 L'enquête confirme dans ses grandes lignes cette perception des choses. Mais elle la complète aussi : tout ne se résume pas à cette relation univoque. L'utilisation des supports documentaires à la BPI suit une *triple loi de variation* (graphique 11) :

Graphique 11 : consultation des supports documentaires selon l'habitude de la bibliothèque.



Note (34)²⁴

- Le recours aux supports imprimés croît avec l'habitude de fréquentation de la BPI : plus on y vient, plus on consulte des livres et des périodiques (le phénomène est plus net encore pour les premiers que pour les seconds) :
- Le recours aux supports sonores est indépendant de l'habitude de fréquentation. On rencontre à peu près la même proportion d'utilisateurs à tous les stades de fidélité à la bibliothèque.
- Le recours aux supports « visuels » diminue avec l'habitude de fréquentation : maximum chez les nouveaux venus, le visionnement de diapositives et de vidéo est moins fréquent chez les plus assidus. On peut faire l'hypothèse que ces nouveaux visiteurs transposent dans leur premier contact avec la BPI la même attitude que celle qui les guide dans leur découverte du reste du Centre : un premier tour « pour voir », un crochet par l'exposition, et quelques arrêts sur l'image à l'occasion de la rencontre d'une vidéo en cours de diffusion ou un programme fixe de diapositives. Les photos retiennent plus ici l'attention que les films, car elles n'imposent pas la continuité de la vision autant que la vidéo ; on peut les prendre et les laisser à tout moment sans avoir le sentiment de perdre du sens. Et elles ne suggèrent pas la posture sédentaire autant que la vidéo : on peut passer entre les images fixes, d'une visionneuse à l'autre, de la même manière que l'on circule entre les cimaises d'une exposition.

- 49 La bibliothèque est perçue comme une immense sollicitation visuelle autant que comme un ensemble d'informations disponibles. *La découverte culturelle passe par le primat du regard.*
- 50 La pratique de l'image ne se réduit cependant pas à la démarche touristique ou de découverte. Son attrait immédiat ne suffit pas à expliquer l'usage persistant dans les autres catégories de public. Il subsiste un courant de consultation continu au-delà de la phase de découverte, triplement alimenté par un noyau de fidèles qui ne viennent à la BPI que pour voir des films et des photos, par un petit nombre d'usagers qui ont une pratique documentaire de l'image, et par les lecteurs pour qui l'image est une pratique de transition ou de pause au sein d'une consultation dont l'objet est ailleurs, un moyen — en changeant provisoirement à la fois de support et de sujet — de ménager des coupures dans son travail sans occasionner pour autant des ruptures dans sa démarche.

NOTES

1. dont 66 % consultent des ouvrages, et 20 % des usuels, dictionnaires, encyclopédies ou annuaires, une partie d'entre eux (15 %) consultant à la fois les uns et les autres ;
2. dont 11 % consultent des quotidiens ou des magazines d'information générale ou d'actualité, et 17 % des revues spécialisées, une partie d'entre eux (3,5 %) consultant à la fois les uns et les autres.
3. Déjà comptabilisés dans les 24,5 % d'utilisateurs de périodiques.
4. Tous ces pourcentages sont les pourcentages d'individus utilisateurs, c'est-à-dire des proportions calculées sur des personnes (exemple : sur 100 visiteurs, 71 % consultent des livres), et non des pourcentages de documents utilisés, c'est à dire des proportions calculées sur des objets (exemple : sur 100 documents consultés, il y aurait X % de livres).
5. Le laboratoire de langues a déjà fait l'objet d'une étude approfondie à laquelle nous renvoyons le lecteur : *Babel à Beaubourg*, op. cit. Cf. aussi en annexe le tableau 23.
6. Les expositions ont également fait l'objet de recherches particulières, quantitatives, qualitatives et thématiques auxquelles on pourra se reporter : P. Coulaud : *Fera-t-il beau demain ? Evaluation d'une exposition de vulgarisation scientifique*. — Paris : BPI, 1984. — 126 p. E. Veron, M. Levasseur : *Ethnographie de l'exposition : l'espace, le corps et le sens*. — Paris : BPI, 1983. — 220 p. J.F. Barbier-Bouvet : Le système de l'exposition, in « *Histoires d'expo* » (Paris : Peuple et Culture, CCI, Centre Georges Pompidou, 1983. — 54 p.). Cf. aussi en annexe le tableau 23.
7. Nous y consacrerons le chapitre IV.
8. C'est à dire, selon notre définition, ceux parmi les étudiants et les élèves qui sont venus pour un motif scolaire ou universitaire.
9. *Babel à Beaubourg*, op. cit.
10. On peut également en demander la consultation à la « banque d'images » qui centralise actuellement les collections au 2^e étage.
11. R. Resendiz : *L'image, l'imagé, l'imaginaire : l'usage de la diapositive à la BPI*. — Mémoire de maîtrise, université de Bordeaux III. — Paris BPI, service des études et de la recherche, 1980. — 80 p.
12. M. de Certeau : *L'invention du quotidien*. — Paris UGE 10/18, 1980. — 375 p.

13. On aurait scrupule à tant insister sur les fondements sociaux des variations observées si certaines analyses ne tendaient à les nier. (Cf. A.M. Bassy : *La BPI : bilan d'une expérience culturelle*, op. cit.)
14. On trouvera cependant les tableaux de structure du public, support par support en annexe tableau 23.
15. Abréviations utilisées. Etud, sc. : étudiants et scolaires ; Cl. dom. : classes dominantes ; C.intell. : couches intellectuelles des classes moyennes ; C.t.adm. : couches techniciennes et administratives des classes moyennes ; Cl. pop. : classes populaires. Sur le contenu de ces catégories, cf. tableau 6 en annexe.
16. Nous y consacrerons le chapitre suivant.
17. Cf. en annexe tableau 27.
18. Cf. en annexe tableau 27.
19. pour un développement de l'analyse sur la vidéo, voir M. Poulain : *Ni tout à fait mêmes, ni tout à fait autres, profils et pratiques des usagers des films vidéo*. — Paris : BPI, 1982. — 60 p.
20. Cf. en annexe tableau 27.
21. Cf. en annexe tableau 24.
22. *L'œil à la page*. op. cit.
23. Au sens que donne P. Bourdieu à ce terme : « capacité de produire des pratiques et des œuvres classables, et capacité de différencier et d'apprécier ces pratiques et ces produits » in : *La distinction* pp. 189 sq. op. cit.
24. Sens de lecture du graphique : sur 100 nouveaux venus, 37 % lisent des livres, 23 % consultent des périodiques, etc...

Chapitre III : domaines, disciplines et sujets

- 1 En même temps qu'elle propose à ses visiteurs une multiplicité de supports documentaires, la Bibliothèque publique d'information leur offre une multiplicité de centres d'intérêt. On n'y trouve certes pas tous les documents qui existent sur chaque sujet — ce n'est pas la bibliothèque de Babel dont parle Borges —, mais on y trouve des documents sur tous les sujets : c'est une bibliothèque encyclopédique.
- 2 La mise en libre accès direct de la totalité de ce savoir encyclopédique et de ces œuvres a pour effet non seulement de *permettre* la consultation, mais de *l'autoriser* : la consultation ne laisse pas de traces, puisqu'elle n'implique pas de bulletin¹. Symboliquement et socialement prendre un livre n'engage pas celui qui l'a choisi ; ce geste ne le signale pas au regard de l'institution et de son personnel comme le ferait l'emprunt ou la demande de communication d'un ouvrage en réserve (il faut alors remplir une fiche, la faire viser par un bibliothécaire, etc.). Tous les sujets, tous les domaines s'en trouvent ramenés à égalité de statut d'usage. Cela vaut bien sûr pour les documents dont la connotation morale est forte. On peut par exemple choisir un ouvrage de sexologie sans être obligé de le faire savoir. Mais cela vaut aussi pour tous les choix qui font rupture avec les normes du groupe social ou culturel auquel on appartient. Le visiteur peu assuré de son bagage scolaire n'a pas à redouter d'être sommé de donner son avis sur le livre apparemment trop savant qu'il a envie de regarder ; l'intellectuel patenté peut se plonger dans la lecture d'ouvrages réputés faciles ou indignes dans son milieu sans crainte de déroger publiquement. Il ne faut pas sous-estimer en effet la contrainte intériorisée de conformité sociale que représente pour un individu l'obligation d'exhiber ses choix.
- 3 De la même manière que le visiteur de la BPI peut passer d'un livre à un film, d'une revue à un disque, il peut passer d'une discipline à l'autre, d'un sujet à un autre. Il circule librement à travers des savoirs accumulés, organisés par grands domaines de la connaissance : le premier étage de la bibliothèque est réservé à la philosophie et la religion, aux arts, sports et loisirs, et à la littérature. Le second propose les périodiques généraux et les ouvrages d'information sur l'information (bibliographies, encyclopédies, annuaires et répertoires, bibliothéconomie...). Quant au troisième étage, il offre les sciences et techniques, les sciences sociales (sociologie, économie, droit, etc.) et l'histoire-géographie.

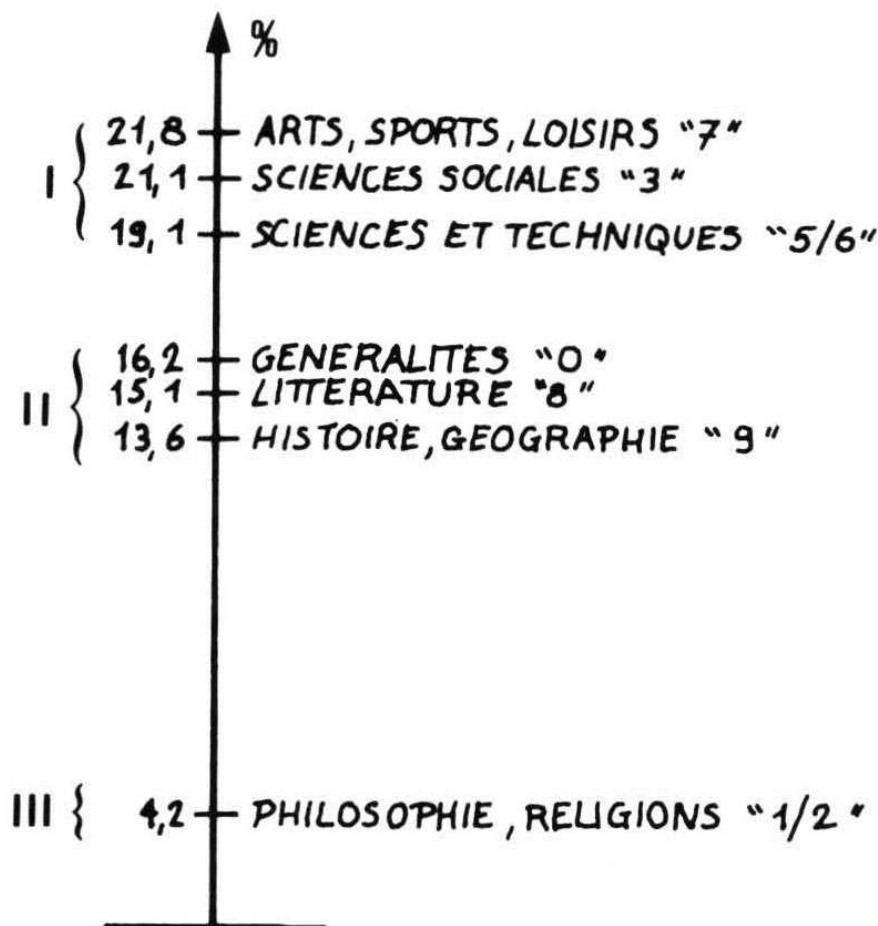
- 4 Il faudrait suivre nos visiteurs tout au long de leur parcours pour reconstituer sans erreur l'ensemble de leurs consultations. A défaut de pouvoir accompagner ainsi les 3 350 personnes de notre échantillon... nous avons dû nous contenter pour cette recherche de poser directement la question aux intéressés lors de leur sortie : sur quoi portaient les documents qu'ils avaient lus ou parcourus, regardés, écoutés ? Ce que le questionnaire permet de gagner en exactitude sur les caractéristiques des personnes, il le fait perdre en exhaustivité et en précision sur les caractéristiques des documents. Il n'est pas possible de demander à chacun les titres de tous les documents consultés. Il a fallu se contenter des thèmes, avec les risques d'approximation qui en découlent.
- 5 Notre analyse ne peut donc rester ici que globale, compte tenu de la nature du corpus recueilli : nous étudierons les pratiques de la bibliothèque par grands *domaines* de la connaissance (correspondant aux principales divisions de la classification décimale universelle), et nous irons pour certains d'entre eux jusqu'à une décomposition par *disciplines* (soit au total dix-huit rubriques). Mais il n'est pas possible de travailler plus finement au niveau des sujets. La conséquence en est qu'on regroupera par exemple dans la même catégorie (littérature) le lecteur d'un roman et l'utilisateur d'un livre de linguistique, ou qu'on rapprochera sous un même intitulé (sciences exactes) celui qui s'intéresse à l'astronomie et celui qui s'intéresse à la chimie, le lecteur d'un ouvrage général de vulgarisation et le lecteur d'un ouvrage spécialisé sur un sujet « pointu ».
- 6 Cette limite, imposée par la technique d'enquête adoptée, n'est pas contour- nable par d'autres méthodes statistiques. Nous avons bien pensé au comptage « objectif » des documents qui sont utilisés. N'importe quelle bibliothèque de prêt peut se livrer à un tel dénombrement sur la base de ses fiches d'emprunt. Pas la Bibliothèque publique d'information. Paradoxalement la BPI, qui est la bibliothèque la plus fréquentée de France, est certainement celle qui connaît le moins bien la circulation de son fonds. Toutes les bibliothèques de libre accès en sont là certes, mais à des degrés moindres. L'hyperfréquentation de la BPI et l'ampleur du dérangement qui en résulte chaque jour interdisent que soient enregistrés systématiquement au moment du rangement quotidien ou du reclassement mensuel, les titres de chaque ouvrage déplacé. Quant au récolement général, qui à défaut de permettre le pointage des utilisations quotidiennes permettraient l'enregistrement des disparitions définitives, on l'attend toujours.
- 7 Faute de mieux, nous avons même songé à prendre l'usure comme indicateur d'usage ; mais c'est un indicateur bien imparfait, autant lié à la solidité variable de la reliure qu'au nombre de prises en main. Sans compter que cela ne nous donnerait des indications que sur les *best-sellers* (ou plutôt les *best-readers*) non sur l'ensemble du fonds.
- 8 Même sous une forme générale, à partir de découpages relativement grossiers du champ intellectuel, l'analyse des domaines les plus consultés par le public de la BPI nous apporte des informations intéressantes :

1. Le hit-parade des choix

- 9 Tous les domaines de la connaissance ne rencontrent pas, on s'en doute, la même audience. En regroupant l'ensemble des consultations, prises en main, lectures, écoutes, visionnements de tous les documents de la bibliothèque, quel qu'en soit le support (écrit, audio, visuel), on voit se dégager une hiérarchie très nette des préférences, un hit-parade des domaines en quelle sorte :

- 10 Première information : un domaine se distingue nettement de tous les autres par la faiblesse de son audience : la philosophie/religion. 4,2 % seulement des usagers de la BPI y font porter leur choix. On ne saurait attribuer cet impact à des causes « mécaniques » simples : il y aurait moins d'utilisateurs parce qu'il y aurait moins de documents que dans d'autres secteurs. Le « 1/2 », pour parler le jargon de la classification décimale universelle, est peut-être moins fourni que le « 3 » (sciences sociales), mais pas dans des proportions telles qu'elles expliqueraient les écarts de consultation. On retrouve en fait là tout simplement le reflet de la faible diffusion de ces disciplines dans la société, dont témoignent tant les chiffres de l'édition que ceux des emprunts en bibliothèque universitaire (liés au petit nombre d'étudiants dans ces disciplines) et en bibliothèque de lecture publique. A quoi s'ajoute un phénomène spécifique : la quasi totalité des documents proposés en philosophie et religion sont des documents écrits. La matière ne se prête guère à photos, à films ou à disques... Par la force des choses, le « 1/2 » est pratiquement le seul domaine de la BPI où il n'y ait quasiment pas de sollicitation multimédia, le seul domaine où finalement la BPI ressemble à une bibliothèque traditionnelle.

Graphique 12 : répartition des consultations par domaines, tous supports cumulés².



- 11 Seconde information : sur le plan strictement quantitatif, on voit apparaître parmi les autres domaines un regroupement autour de deux structures d'audience :
- trois secteurs rencontrent un succès particulièrement marqué. Ils sont consultés chacun par environ 20 % du public (ce qui, rappelons le, signifie plus de 2 000 personnes par jour...). Parmi ces secteurs les plus prisés et les plus encombrés on trouve le « 7 » (arts, sports, loisirs) et le « 3 » (sciences sociales) qui sont les véritables « locomotives » de la BPI. Les sciences et techniques (« 5/6 ») les suivent de près ;
 - trois secteurs touchent un public important quoique moins fourni (environ 15 % chacun). Ce sont le « 0 » (généralités, presse d'information), le « 8 » (littérature), et un peu en retrait le « 9 » (histoire-géographie).
- 12 Troisième information enfin, moins apparente mais non moins importante : la perméabilité des pratiques d'un domaine à l'autre. Faisons les comptes : si l'on additionne le public de chaque domaine, on trouve non pas 100 % mais...111 %. A vrai dire ce n'est même pas 100 % que l'on devrait trouver mais seulement 87 %, qui correspond à la proportion de visiteurs de la BPI qui ont effectivement utilisé des documents, les autres s'étant contentés d'un petit tour rapide, ou s'étant limités à la visite de l'exposition. On voit que l'écart entre les deux chiffres est considérable. C'est tout simplement l'indication qu'un nombre important de nos utilisateurs ont *consulté, à l'occasion de la même visite, des documents dans plusieurs domaines*. Nous savions déjà que notre public, stimulé par le multimédia, associait parfois plusieurs supports. Il est clair maintenant que, stimulé par l'encyclopédisme, il associe aussi plusieurs sujets.
- 13 Ce « glissement de sujet » peut correspondre au comportement de personnes qui sont venues avec plusieurs projets distincts. Mais il correspond surtout à deux démarches que nous connaissons bien : une démarche de saisie de l'« occasion », apprentissage dans l'errance ou déambulation en état d'attention flottante, sans définition préalable d'une intention documentaire ; et une démarche de « dérive », fréquentation pour un projet bien précis qui se déporte ensuite, au gré des sollicitations du lieu, vers d'autres disciplines.

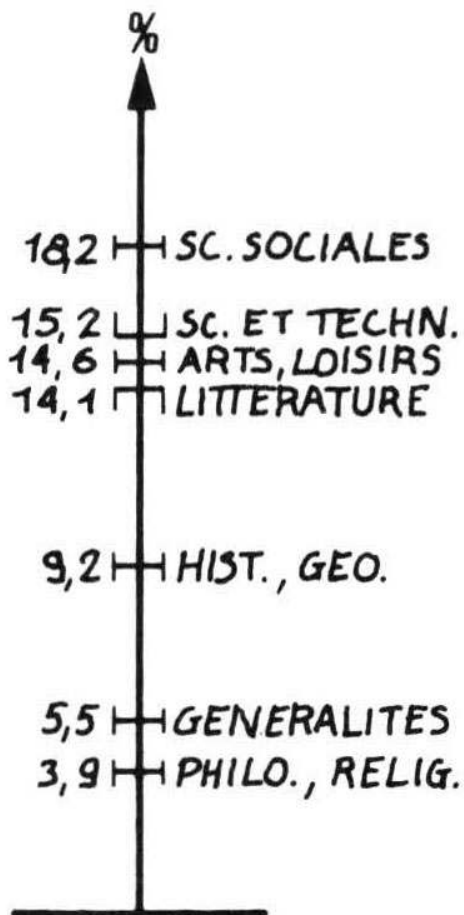
2. Le médium et le message

- 14 La répartition des choix des usagers de la bibliothèque permet de se représenter globalement la dispersion et la concentration des pratiques dans l'espace culturel.
- 15 On ne saurait en rester à cette première approximation. Il est bien évident que, selon les sujets, les visiteurs de la BPI vont plus volontiers privilégier l'imprimé, l'image, ou le son. Par ailleurs, l'offre de documents écrits, visuels et audiovisuels est inégalement abondante selon les domaines.
- 16 D'où la nécessité d'examiner d'un peu plus près comment s'organisent les choix, support par support : sont-ce les mêmes domaines qui l'emporte pour le livre, pour la presse, pour le film et pour la diapositive ?

Le livre

- 17 Le livre est le premier support documentaire de la Bibliothèque publique d'information. Il est consulté, parcouru, lu, feuilleté par 71 % de nos visiteurs.

- 18 La hiérarchie des consultations de livres par domaines ne contredit pas fondamentalement la hiérarchie générale de consultation par domaine tous supports confondus. Nettement en tête on trouve les sciences sociales (« 3 »), qui sont manifestement le point de concentration majeur des pratiques « livresques » à la BPI. Puis les sciences et techniques (« 5/6 ») et les arts, sports, loisirs (« 7 »), rejoints par le « 8 » : littérature oblige, le livre est ici bien placé. L'histoire-géographie (« 9 ») occupe une position plus en retrait que pour les autres supports. Quant aux généralités (le « 0 »), elles sont reléguées en bas de l'échelle. Il est vrai que la plupart des consultations dans ce domaine sont des consultations de presse et non de livres.



CONSULTATION DES LIVRES

- 19 Il y a plus intéressant encore que cette comparaison entre le livre et l'ensemble des documents de la BPI ; c'est la comparaison entre l'usage du livre dans chaque domaine de la connaissance, et l'offre de livres correspondante : y-a-t-il des domaines à la disposition du public ? Le rapprochement entre l'importance du fonds et la fréquence de son usage n'est pas réellement possible de manière univoque et totalement rigoureuse, puisqu'on dispose d'un côté du nombre d'ouvrages possédés par domaines, et de l'autre du nombre de consultants dans ces mêmes domaines, qu'ils aient utilisé un ou plusieurs ouvrages à la fois. Reste que si en valeur absolue les chiffres ne portent pas sur la même unité, en

valeur relative leur ordre d'une part, et leurs écarts d'autre part, ont une signification comme indicateurs d'usage³ :

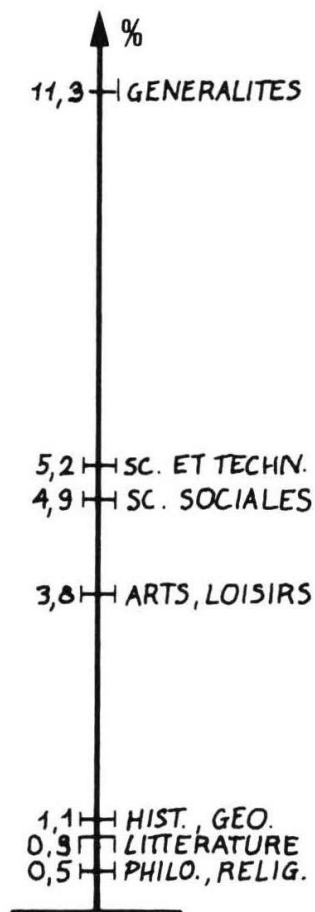
- Un domaine est manifestement sur-consulté : les sciences sociales. Le taux de circulation du fond y est considérable ;
 - deux domaines sont relativement sur-consultés, mais dans des proportions qui n'atteignent pas celles des sciences sociales et humaines : ce sont les arts, sports, loisirs et les sciences et techniques ;
 - le domaine le plus sous-consulté, eu égard au nombre d'ouvrages disponibles, n'est pas la philosophie/religion, qui se situe dans la moyenne tout comme l'histoire/géographie, mais bien la littérature. Il est clair que l'obligation de lire sur place, si elle ne nuit pas à la consultation d'ouvrages littéraires pour les étudier, ne favorise pas la lecture de plaisir qui aime à s'accompagner d'une appropriation plus complète du livre, et à s'accomplir ailleurs que dans des espaces publics contraints.
- 20 Le constat de non-correspondance de l'offre et de la pratique n'entraîne pas nécessairement qu'il faille réviser la politique d'acquisition de la BPI, et que le but à atteindre soit l'égalisation relative de l'offre et de la demande dans chaque domaine. Le débat est aussi ancien que les bibliothèques. Un fonds encyclopédique doit-il être proportionnel à la production éditoriale, c'est à dire au nombre de documents publiés sur chaque sujet, ou proportionnel à la demande, avec une concentration sur les sujets ou les titres les plus prisés ? ou, troisième voie possible, ne doit-il pas avant tout exprimer une politique de diffusion qui ne se réduit ni à refléter l'un, ni à se soumettre à l'autre, mais vise à favoriser tel ou tel domaine au nom d'une certaine conception de la complémentarité des formes et des lieux d'accès à l'information et aux œuvres.
- 21 C'est bien semble-t-il la position adoptée par la BPI : la bibliothèque est un lieu de disponibilité, où doivent figurer potentiellement des réponses à toutes les demandes, mêmes minoritaires, et des œuvres sur tous les genres. Tout en évitant les ouvrages trop spécialisés sur les sujets trop « pointus ». Rude dialectique, où les arbitrages procèdent à la fois de principes théoriques et d'ajustements empiriques. En même temps, la BPI a délibérément choisi de ne pas suivre la demande la plus forte et de ne pas multiplier les acquisitions dans les domaines qui, comme les sciences sociales, attirent essentiellement les étudiants. Il s'agit d'éviter de se transformer progressivement en bibliothèque universitaire comme y pousserait la pente naturelle de la fréquentation actuelle ; en espérant que cela puisse inciter les étudiants à se reporter sur les équipements culturels qui leur sont spécifiquement consacrés.

Les périodiques

- 22 La comparaison entre l'offre et l'usage est plus difficile à faire pour les périodiques. On connaît bien le nombre de titres que la bibliothèque possède — c'est à dire le nombre d'abonnements —, et dans quels domaines ; mais cela ne nous dit rien sur leur disponibilité réelle en volume : le nombre de documents physiquement en rayon dépend pour chaque titre de sa périodicité d'une part (de trois ou quatre numéros par an pour certaines revues à plus de 300 pour un quotidien), et de la politique de conservation de la BPI d'autre part (selon les titres, on ne garde les journaux qu'un mois, ou qu'un an, ou on en propose la collection complète rétrospective).
- 23 La hiérarchie des périodiques consultés par domaines diffère très sensiblement de la hiérarchie des livres : la caractéristique principale de l'usage des périodiques à la BPI est

le succès considérable des journaux et revues d'information à caractère général : quotidiens, hebdomadaires d'actualité, magazines. La zone qui leur est réservée au deuxième étage ne désemplit pas. C'est une consultation multiforme. On y rencontre à la fois :

- un public qui vient s'informer des dernières nouvelles du jour ou de la semaine. La grande bibliothèque remplit alors la même fonction que la salle d'actualité, qui propose le dernier numéro disponible de chaque titre et permet à chacun de se faire s'il le veut sa revue de presse en passant d'un titre à l'autre ;
- un public qui en profite pour faire une consultation rétrospective sur courte période (les derniers numéros d'un quotidien, les hebdomadaires de tous le mois, etc.) ;
- et enfin un public qui trouve là les jalons d'une plongée dans le temps. Public composite où l'on rencontre aussi bien des chercheurs qui travaillent sur une période, que des visiteurs qui prennent plaisir à raviver à travers les vieux *Paris-Match* ou autres illustrés, les souvenirs d'événements dont ils ont été les contemporains, ou à découvrir dans un quotidien publié le jour de leur naissance les « autres » événements qui ont marqué le monde...



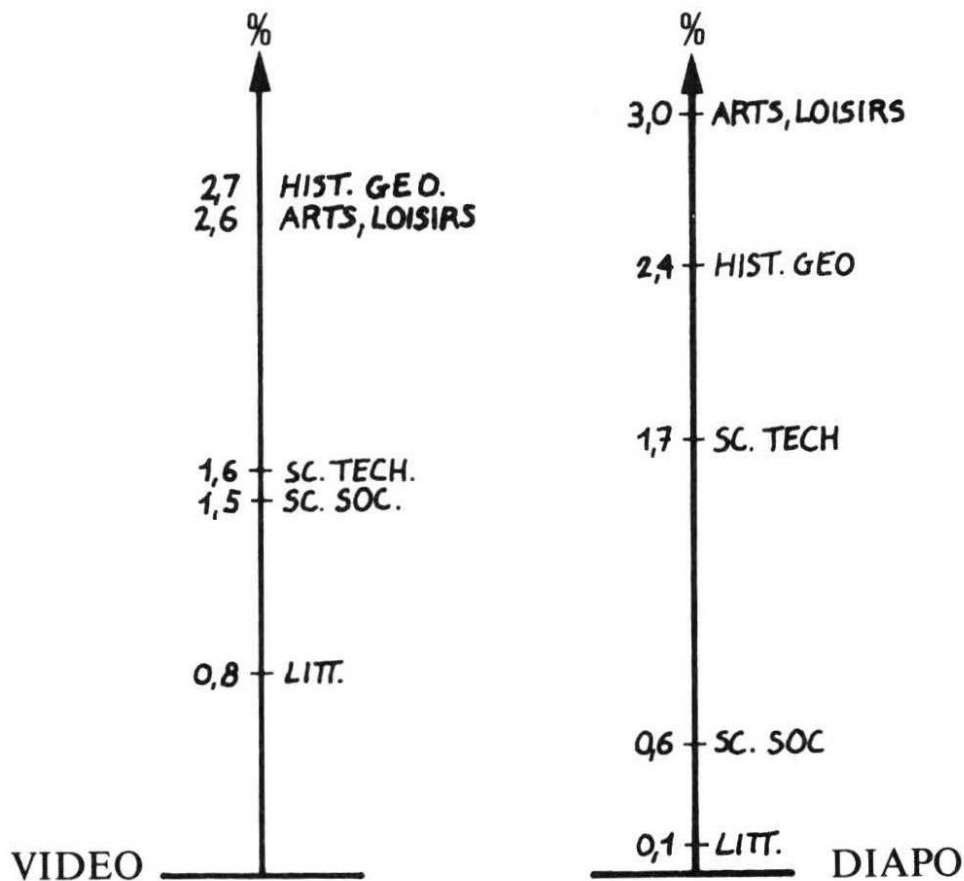
CONSULTATION DES PERIODIQUES

- 24 Les périodiques spécialisés, plus particulièrement consacrés à telle ou telle activité, telle ou telle discipline, font des scores beaucoup plus faibles. Les plus utilisés sont les périodiques scientifiques et techniques, et les revues de sociologie, économie, droit, etc.

les moins consultés sont les périodiques d'histoire/géographique, de littérature, et de philosophie/religion.

L'image

- 25 La répartition des consultations de l'image selon les domaines doit être interprétée avec circonspection. D'abord parce que les résultats portent sur des effectifs plus réduits que l'imprimé, donc sur un échantillon moins important ; ensuite parce que la pratique de l'image correspond à la fois à des choix (certains spectateurs ont demandé à voir spécialement tel film ou telle série), à des opportunités (images saisies en passant sur les appareils d'autres visiteurs) et à une programmation proposée par la BPI elle-même.
- 26 Les deux domaines qui arrivent en tête pour la pratique de l'image sont les arts, sports, loisirs et l'histoire/géographie. Les sciences et techniques et les sciences sociales n'occupent que la 3^e et 4^e position. Ecart particulièrement intéressant pour la vidéo, quand on sait que le nombre de films effectivement diffusés dans ces quatre grands domaines est à peu de choses près identique⁴. La différence provient de la proportion variable de visiteurs qui « attrapent au vol » les vidéo en cours de projection. Elle révèle le pouvoir d'attraction relatif non de l'image en soit, mais de l'image de certains thèmes.



- 27 Mais l'établissement de ces scores d'audience des supports visuels et audiovisuels reste entaché d'un autre type d'incertitude. Il est apparu évident aux enquêteurs que, quand il s'agissait de films, nombre de personnes interrogées ont spontanément classé en « histoire » des films politiques ou sociologiques sur la période récente et les mouvements

sociaux ; et que, quand il s'agissait de photographies, une erreur du même type a été fréquemment effectuée à propos des diapositives consacrées à des pays, proposées en « tourisme » mais spontanément attribuées à la « géographie ». *Les classements spontanés du public ne recouvrent pas toujours les classements savamment pesés des spécialistes.* Or le film ou le panier de diapositives, pris en cours de projection, n'exhibent pas leur cote à la différence du livre ou du périodique récupérés sur un rayon ; l'image plus encore que l'imprimé prête donc à la confusion des genres.

NOTES

1. Bulletin de prêt, bulletin de réservation, bulletin de demande de communication...
2. Cette échelle visualise une structure d'audience (sur 100 visiteurs de la BPI., on compte X % d'utilisateurs de chaque domaine) et non une structure de circulation (sur 100 documents consultés on en compte X % relevant de chaque domaine). Le nombre de documents utilisés par un individu peut être très variable. Cf. résultats détaillés en annexe, tableau 30.
3. Cf. en annexe tableau 32.
4. Les trois téléviseurs disposés dans chacun de ces domaines tournent en continu, et diffusent donc chaque jour un nombre de film pratiquement équivalent, les quelques écarts qui peuvent exister correspondant à la durée inégale des films projetés.

Chapitre IV : le multimédia

- 1 Il existe une expression d'origine américaine pour désigner les supports audio, visuels et audio-visuels : les « non-livres » (non-books). Le terme est fréquemment employé dans les revues professionnelles les plus officielles et y a acquis une forme de légitimité.
- 2 Son caractère général le dispute à son caractère hégémonique. Général, il confond dans la même catégorie trois supports documentaires (le disque, la photographie, le film) qui ont peu à voir entre eux tant par la forme que par le contenu. Hégémonique, le livre reste la référence de ce qui n'est pas le livre. On conviendra que définir un objet par ce qu'il n'est pas est une forme de conceptualisation un peu paradoxale.
- 3 Autre expression tout aussi courante, bien française celle là : les « nouveaux médias ». Nouveaux par rapport au livre, bien sûr : la référence est toujours la même ; s'y ajoute simplement une dimension temporelle. On est surpris de cette persistance à vouloir qualifier de nouveaux des supports qui ont été inventés l'un en 1878 (le phonographe), l'autre en 1816 (la photographie), le troisième en 1895 ou en 1923 (selon que l'on considère le film ou l'image électronique).
- 4 De telles dénominations en disent long sur la hiérarchie, implicite ou explicite, qu'établissent certains entre le livre et « tout le reste », et sur la crainte qu'ils éprouvent de voir de nouvelles formes d'information et de création prendre la place des anciennes. La Bibliothèque publique d'information offre à l'observateur un terrain d'analyse idéal pour rapporter les affrontements théoriques des professionnels de la diffusion culturelle aux pratiques réelles des usagers, dans une situation où ces derniers sont confrontés à toutes les formes de messages. Suffit-il de leur proposer le mélange des supports pour qu'ils pratiquent le mélange des genres ?
- 5 La présentation des documents à la BPI obéit à un principe délibéré : priorité au sujet. Concrètement le regroupement *côte à côte* sur les rayons, et *cote à cote* sur les catalogues, de documents de matérialité différente sur des sujets identiques vise explicitement, dans l'esprit des concepteurs de la BPI, à favoriser les pratiques multimédia.
- 6 Nous avons déjà examiné média par média l'utilisation qui est faite du livre, du périodique, de la photo, du film et du disque. L'enquête permet maintenant de gravir un échelon dans l'analyse de la complexité des usages sociaux, et de faire apparaître non plus seulement l'impact de tel ou tel support, mais toutes les formes d'association — et d'exclusion — des supports entre eux.

- 7 Pour cela, nous avons croisé systématiquement toutes les pratiques entre elles, au sein d'un tableau dont les intersections nous donnent la proportion de personnes ayant utilisé, au cours de la même visite, à la fois des diapo et des livres, des disques et des revues, des films et des disques, etc.

	Livre	Périodique	Diapo	Vidéo	Disque	Aucun média
Livre	71.0%					
Périodique	19.0%	24.5%				
Diapo	4.5%	2.0%	9.5%			
Vidéo	5.5%	2.0%	2.5%	10.0%		
Disque	3.0%	1.5%	0.5%	1.0%	4.5%	
Aucun média						16.5% dont ni expo, ni labo langue 10 %

Tableau B : Association des supports documentaires.

- 8 On attendait de ce tableau qu'il nous permette de mesurer les pratiques multimédia, de repérer les utilisateurs éclectiques de plusieurs sources d'information. Et voilà que la première catégorie d'utilisateurs qu'il fait apparaître est celle des non-utilisateurs. Nous guettions les « touche à tout », nous découvrons les « touche à rien ».

1. « Touche à tout » et « touche à rien »

- 9 Les « touche à rien » ne constituent pas un groupe minoritaire ou une catégorie anecdotique : 16,5 % des visiteurs de la BPI ne feuilletent ni livres, ni périodiques, ne regardent ni photos, ni films, n'écoutent pas de disques. Pour être exact, il faut décompter parmi eux ceux qui ne viennent que pour la médiathèque de langues et repartent dès leur leçon terminée, et ceux qui se limitent à la visite de l'exposition à l'entrée. Restent 10 %, un visiteur sur dix, plus de mille personnes par jour, qui pénètrent à la Bibliothèque publique d'information, y séjournent (parfois durablement) au milieu des livres, des visionneuses, des appareils vidéo, sans se fixer sur aucun.
- 10 Deux explications viennent immédiatement à l'esprit de qui connaît un peu Beaubourg : ce seraient des clochards, installés là pour la journée, et qui ne cherchent qu'un endroit tranquille et à l'abri d'où ils ne seront pas délogés ; ou alors ce seraient des touristes qui, dans le cadre de leur visite générale du Centre Pompidou, font un tour à la bibliothèque pour s'assurer qu'ils sont bien passés partout mais ne s'y arrêtent pas : *la crainte d'avoir pu manquer quelque chose — ou phantasme d'exhaustivité — est un des moteurs qui, à Beaubourg comme dans tous les grands établissements culturels, guide les stratégies de visite totale.*¹
- 11 En réalité les « clochards », pour autant qu'on puisse les identifier à la conjonction de signes extérieurs de pauvreté et de postures apparentes de sédentarité, ne dépassent jamais quelques dizaines de personnes. Nous l'avons systématiquement vérifié². Ils occupent incontestablement une place considérable dans la perception courante de la BPI. Elle se fonde d'une part sur leur extrême visibilité — tout ce qui tranche est surévalué —, d'autre part sur les désagréments réels qu'ils peuvent occasionner à leurs

voisins — un petit nombre de personnes suffit à en incommoder un grand nombre —. Mais cette place dans la perception ne correspond en aucun cas à leur poids statistique dans la fréquentation. Les clochards alimentent toute une série de récits qui se transmettent d'autant mieux que leur caractère anecdotique les rend propres à alimenter la rumeur, et que le renversement des valeurs qu'ils représentent par rapport aux normes sociales des espaces culturels réveille des appréhensions collectives. Ces multiples anecdotes sont la matière même d'un début de « tradition orale » sur le Centre Pompidou.

- 12 — Voyons alors les touristes. Ceux qui viennent pour la première fois au Centre Pompidou peuvent être tentés d'entrer à la bibliothèque regarder « à quoi cela ressemble », sans pour autant avoir l'intention de s'en servir. On les trouve en effet parmi ceux qui se contentent de parcourir l'exposition avant de repartir aussitôt vers d'autres cimaises. Mais parmi nos 10 % de « touche à rien », seuls 1,5 % venaient pour la première fois, et pouvaient être raisonnablement assimilés à des touristes. La majorité d'entre eux se recrutaient parmi les visiteurs déjà familiers de la bibliothèque, voire parmi les habitués et les assidus. L'analyse des durées de visite confirme cette information : la plupart de *ces usagers sans usages* sont restés plus d'un quart d'heure, c'est-à-dire plus de temps qu'il n'en faut pour faire le tour de la BPI sans y rien consulter (le tiers d'entre eux y sont même restés plus d'une heure).
- 13 L'explication par les clochards et les touristes n'est donc pas dénuée de fondement, mais elle tend à prendre la partie pour le tout. La fréquentation sans utilisation de la BPI correspond aussi, outre ces deux groupes spécifiques, à trois autres démarches culturelles :
- Les « déçus ». Ils sont entrés pour quelque chose de précis. C'est cette précision même qui les expose à ne pas trouver satisfaction : soit qu'ils viennent pour un document particulier ou sur un sujet pointu et qu'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent (la raison peut en être que la BPI ne possède pas le document, qu'il est déclassé, ou que quelqu'un est en train de le consulter) ; soit qu'ils viennent exprès pour l'audiovisuel (faire un heure de labo de langues, écouter des disques, voir des films) et qu'ils ne trouvent plus de place. Dans les deux cas, leur demande est à ce point exclusive qu'ils ne se reportent pas, si la recherche est infructueuse sur d'autres sujets ou d'autres documents, comme le font souvent les autres visiteurs (3 %).
 - Les « bernard-l'hermite ». Ce sont des utilisateurs d'un genre un peu particulier, qui s'installent dans l'espace de la BPI sans intention d'en utiliser les ressources. Il s'agit de personnes qui viennent pour travailler sur leurs propres documents. Elles utilisent la bibliothèque non pour son offre, mais pour son espace. Pas n'importe quel espace cependant : la BPI n'est pas choisie uniquement parce qu'elle met à disposition gratuitement des tables et des chaises, mais parce qu'elle propose en même temps un environnement documentaire. Même si on ne compte pas en avoir soi-même l'usage, cet environnement marque le lieu et les personnes que l'on y côtoie. On adopte la BPI comme espace d'accueil ou d'étude afin de soutenir sa propre pratique en l'inscrivant dans des pratiques de même famille.
- 14 A parasite, parasite et demi. Dans la réalité, sur les 9 % de visiteurs qui affirment venir avec l'intention de travailler sur leurs dossiers, la grande majorité d'entre eux ne se tiennent pas à leur résolution. Soit ils complètent leur recherche sur le même sujet avec des documents de la BPI, soit ils profitent de leur présence pour regarder autre chose sur d'autres sujets. Les « vrais » bernard-l'hermite ne sont que 3,5 %.

- 15 — Les « agoraphiles ». Ce sont les plus caractéristiques. Une fois ôtés les touristes, les déçus et les bernard-l'hermite (et les clochards), il reste encore parmi les « touche à rien » 2 % de personnes dont la présence relève d'une autre logique. Si nous disons qu'il s'agit des plus caractéristiques, ce n'est pas en raison de leur poids statistique (encore que 200 personnes par jour ne soient pas négligeables), mais parce que ces visiteurs portent à son point extrême un comportement très largement partagé par les autres utilisateurs de la bibliothèque de Beaubourg : la consommation de l'espace compte tout autant que la consultation de l'information et des œuvres dans le rapport de la BPI. A la limite, le spectacle des autres, la liberté d'aller et venir, la disponibilité du lieu peuvent devenir à eux seuls le motif principal de fréquentation. Il ne s'agit plus de consulter quelque chose, mais tout simplement d'être là. Ce n'est pas parce qu'il y a offre de médias qu'il y a nécessairement pratique de ces médias ; même si et surtout si ces médias sont extrêmement présents : ils sont consommés en tant qu'environnement, non en tant que messages.
- 16 Investir un lieu culturel hautement socialisé comme lieu de rencontre, comme zone de repos, comme salle de spectacle ou comme incitation à la promenade est tout autre chose que ne pas l'utiliser. N'y rien consulter n'est pas n'y rien faire. Le non-usage des biens et services proposés par un espace public est en réalité une des modalités de l'usage de cet espace.

2. Les formes du multimédia

- 17 L'utilisateur multimédia, celui qui associe dans une même recherche le texte et l'image, le texte et le son, l'image et le son, est un peu comme l'Arlésienne. On l'attend depuis le début de cet ouvrage, la pièce a manifestement été écrite pour lui, et il n'a toujours pas fait son apparition sur la scène. Il est temps de lui ménager son entrée.
- 18 Déjà son existence ne fait aucun doute : on a vu que, si l'on additionne les pourcentages de lecteurs de livres, de lecteurs de presse, de spectateurs d'images, etc, ce total est supérieur à 100 %. Signe évident que certains d'entre eux se livrent à plusieurs activités à l'occasion de la même visite à la bibliothèque.
- 19 Cette association de plusieurs supports documentaires ne se fait bien évidemment pas au hasard. Certains rapprochements sont plus fréquents que d'autres, et en sens inverse certaines exclusions ont un caractère quasi général. D'autre part, la pratique multimédia n'a pas la même signification culturelle, ni la même portée documentaire, selon les contenus ainsi rapprochés.
- 20 Le terme est au fond assez trompeur. Alors qu'on dispose d'un grand luxe de vocabulaire pour qualifier chaque variante de la pratique de chaque média (lire, feuilleter, consulter, parcourir, etc.), on ne dispose que d'une expression passe-partout pour qualifier toutes les formes de rapprochement de tous les types de supports. Il y a un certain paradoxe à unifier ainsi par le vocabulaire la combinatoire complexe de formes de consultations diversifiées.
- 21 On rencontre non pas une mais plusieurs pratiques multimédia. Elles s'organisent et prennent sens à partir de deux lignes de clivage très nettes :
- la première est une distinction de matérialité, entre ce qu'on pourrait appeler *le multimédia apparié* — rapprochement de deux supports de même famille : livre et

périodique, photo et film —, et *le multimédia hétérogène* — rapprochement de deux supports de famille différente : texte et image, texte et son, etc.

- la seconde est une distinction de complémentarité entre *le multimédia associatif*, qui consiste à consulter des documents de nature différente sur le même sujet, et *le multimédia consécutif*, qui porte sur des sujets n'ayant rien à voir l'un avec l'autre.

22 — Le multimédia apparié

- 23 • Première forme d'association : *le rapprochement texte à texte*. La consultation conjointe de livres et de périodiques est une pratique classique dans les bibliothèques d'étude ou les bibliothèques universitaires. Qu'en est-il à la Bibliothèque publique d'information ?

		utilisent des périodiques		TOTAL
		OUI	NON	
utilisent des livres	OUI	19,0 %	52,0 %	71 %
	NON	5,5 %	23,5 %	29 %
	TOTAL	24,5 %	75,5 %	100 %

- 24 19 % du public, soit près d'une personne sur cinq, a consulté des livres et des périodiques au cours de la même visite. De tous les rapprochements de supports possibles, c'est de loin le plus fréquent ;

- 25 Ce n'est pas pour autant une pratique symétrique : une majorité parmi les lecteurs de périodiques (les 3/4) lisent aussi des livres ; une minorité parmi les lecteurs de livres (1/4) lisent aussi des périodiques. *La lecture de livres apparaît plutôt comme une consultation autonome, tandis que la lecture de presse apparaît plutôt comme une consultation conjointe.*

- 26 • A la différence du rapprochement texte à texte *le rapprochement image à image*, c'est à dire le visionnement — complet ou partiel — au cours de la même visite de photographies et de films, est d'une part très minoritaire, d'autre part dans une relation symétrique :

		visionnement de films vidéo		TOTAL
		OUI	NON	
visionnement de de photos, diapos	OUI	2,5 %	7,0 %	9,5 %
	NON	7,5 %	83,0 %	90,5 %
	TOTAL	10 %	90 %	100 %

- 27 Minoritaire, car il n'est pratiqué que par 2,5 % du public. Peu de visiteurs passent d'un écran vidéo à un écran diapo. Les « gloutons optiques » qui avalent coup sur coup de l'image fixe et de l'image animée sont relativement rares : les deux formes de pratique de l'image tendent à s'exclure ;

- 28 Symétrique, car cette exclusion se fait dans les mêmes proportions dans les deux sens : un quart des spectateurs de vidéo regardent aussi des diapos ; un quart des spectateurs de diapos regardent aussi des vidéos.

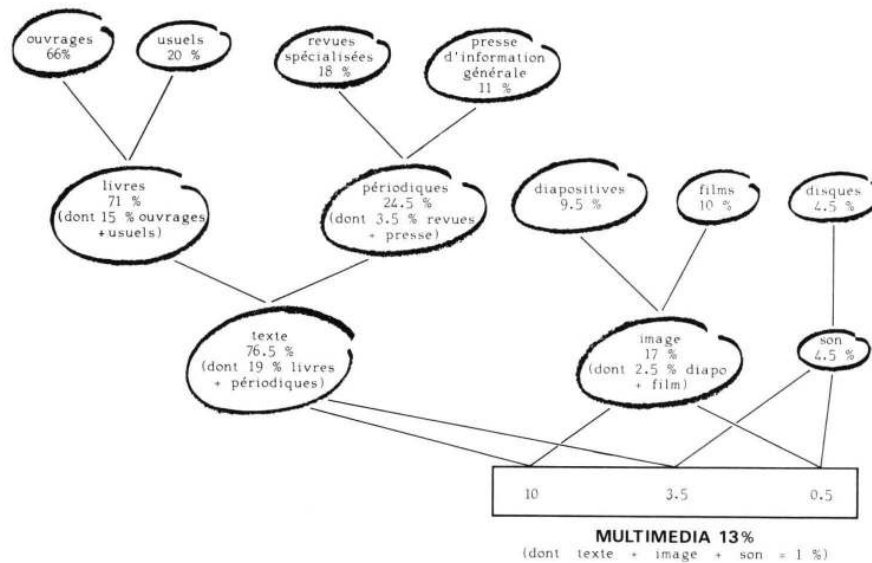
- 29 On peut déjà, à partir de ces deux séries d'analyses, dégager une première tendance de la consultation des médias dans une bibliothèque de libre accès : *le texte renvoie souvent au texte, l'image renvoie rarement à l'image.*

- 30 Mais le texte renvoie-t-il à l'image ?

31 — Le multimédia hétérogène

- 32 Vieux débat... Faux débat peut-être : à guetter avec appréhension pour les uns, avec enthousiasme pour les autres, l'émergence d'un homme nouveau, un éclectique de l'information qui passerait avec virtuosité du texte à l'image, de l'image au document sonore³ on en oublie qu'une telle démarche est depuis longtemps la chose la mieux partagée du monde : la pratique quotidienne des messages par chacun, tant dans l'espace domestique (le foyer), que dans l'espace professionnel ou dans l'espace collectif (la rue, les lieux publics...) n'est ni plus ni moins une pratique multimédia permanente. Il n'y a guère que les espaces documentaires qui y échappaient encore... Chacun associe constamment chez lui la lecture de journaux, l'écoute de la télévision et celle de la radio, et à l'extérieur la lecture des affiches et messages urbains et l'exposition aux messages sonores, commerciaux ou autres, etc. Choisis ou subis, la redondance, le télescopage, la superposition des messages font la trame de la vie de tous les jours.
- 33 La vraie question n'est pas de savoir si un comportement nouveau va émerger, mais si une pratique courante va s'investir dans un lieu — la bibliothèque — traditionnellement voué à la séparation des formes et à la classification des genres. Beaucoup de bibliothèques, publiques et privées, ne proposent encore à leurs utilisateurs que des documents imprimés, livres, et revues. Les autres, quand elles offrent une plus grande diversité de supports, attribuent à chacun un espace bien délimité : il y a le coin (ou la salle) des périodiques, des disques, de l'audiovisuel, etc. A la BPI, tout est mélangé — le mot n'est sans doute pas trop fort quand on est confronté à la réalité physique du rangement des documents — par grandes disciplines.
- 34 Venons-en aux chiffres : l'analyse croisée de toutes les pratiques de consultation de chacun des visiteurs de notre échantillon permet de conclure que 13 % d'entre eux se livrent à une activité multimédia, au sens de multimédia hétérogène : lisent un livre et regardent un film, écoutent un disque et feuilletent une revue, etc. (cf. graphique 13).
- 35 13 % seulement serait-on tenté de dire ; c'est se donner beaucoup de mal — car l'organisation matérielle de la mise à disposition côte à côte de tous les médias est complexe et contraignante — pour un bien maigre résultat.
- 36 Rappelons d'abord qu'il faut toujours à Beaubourg se méfier des petits chiffres. Il dissimulent de gros bataillons : 13 %, cela représente quand même un visiteur sur six, soit plus de 1 300 personnes par jour.
- 37 Plus profondément, on sait que les évolutions de la fréquentation des équipements culturels se font très lentement. Les bibliothèques, comme les musées, les théâtres, les maisons de la culture, etc. accroissent et renouvellent leur public essentiellement au sein des catégories où se recrutaient déjà leurs utilisateurs habituels⁴. La diversification de leur audience ne s'opère réellement qu'aux marges ; elle ne se manifeste qu'en réponse à des propositions nouvelles de l'institution : proposition de « produits » culturels nouveaux ou mieux encore comme ici association nouvelle de produits déjà familiers, dans un lieu où cette association n'est généralement pas pratiquée. Même si tous ceux qui se livrent au multimédia ne sont pas pour autant des nouveaux venus dans les établissements culturels.

Graphique 13 : les pratiques multimédia (association de supports documentaires).



- 38 Enfin, l'impact d'une offre culturelle ne se mesure pas qu'en termes de pratiques, mais aussi en termes de représentations : l'existence du multimédia est pour beaucoup dans l'image sociale de la Bibliothèque publique d'information. La possibilité virtuelle de le pratiquer joue autant que la pratique réelle qu'on en a. L'effet peut d'ailleurs aussi bien être positif, s'il favorise le premier contact de publics peu familiers avec ces « cathédrales du savoir », que négatif s'il exerce une dissuasion auprès d'autres publics plus savants que dérange la cohabitation des supports, et la cohabitation des personnes qu'elle entraîne.

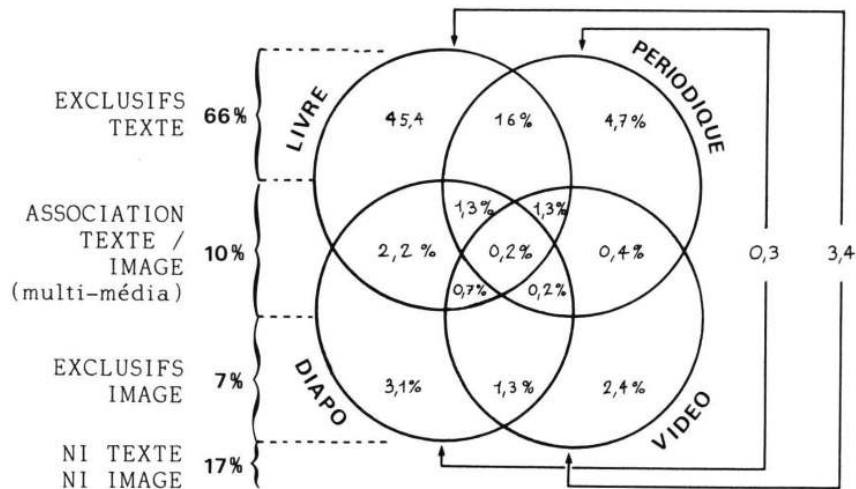
3. Loi d'association, loi d'exclusion

- 39 Qui dit association de supports documentaires chez les uns dit exclusion chez les autres. La mise en évidence de « ce qui ne va pas ensemble » est un bon moyen d'aborder, en creux, la logique des pratiques multimédia.
- 40 La propension à autonomiser l'usage de chaque média est éminemment variable :
- 14 % seulement parmi les auditeurs de musique et de documents enregistrés n'utilisent aucun autre support ;
 - 40 % des spectateurs d'image (vidéo ou diapo) restent devant leurs écrans ;
 - 80 % des lecteurs de textes (livre ou presse) se limitent aux documents imprimés.
- 41 *La tendance à se limiter à l'utilisation d'un seul support suit donc une loi de progression très nette. Elle croît du son (autonomisation minimum, association maximum) à l'image, et de l'image au texte (autonomisation maximum, association minimum).*
- 42 Passons en revue la nature de ces associations de médias :
- 43 — La lettre et la note. L'écoute de disques ou de cassettes est presque toujours associée à une autre activité, en l'occurrence la lecture : soit avant, soit après, soit le plus souvent pendant. En situation d'écoute, la vacance d'un sens (la vue) normalement accaparé par de l'information est souvent ressentie comme manque, et appelle compensation. D'où la généralisation de la lecture simultanée de livres et de presse.⁵ Il n'en va pas autrement

chez soi, où toutes les enquêtes montrent que l'écoute de la radio ou de disques accompagne presque toujours une autre activité (ménage, travail, lecture, etc.). Les statisticiens ont même créé un terme pour qualifier cette pratique : « l'écoute secondaire ».

- 44 Remarquons d'autre part que les auditeurs de disques sont plus portés que la moyenne à regarder des films ou des diapositives. L'audio et le visuel, bien qu'ils ne se complètent en rien — la plupart des documents visionnés ne portent pas sur la musique — sont volontiers associés par les mêmes visiteurs.
- 45 — Le texte et l'image. Le rapport image/texte est très souvent présenté abusivement, nous le rappelons au début de ce chapitre, comme un rapport concurrentiel sinon conflictuel : cette conception commune des choses connaît, selon les circonstances, une variante synchronique et une variante diachronique. Variante synchronique : il y aurait exclusivité d'une pratique par rapport à l'autre : on est amateur d'image ou on est amateur de livre (cf. les expressions courantes : « les enfants ne lisent que des bandes dessinées », « les gens qui regardent la télévision ne lisent pas », « on ne sait plus lire, on ne sait que regarder »,...). Variante diachronique : l'image tendrait progressivement à se substituer à l'écrit, un peu comme « la mauvaise monnaie chasse la bonne », pour reprendre une formule classique de l'analyse économique. Là aussi, le discours dominant sur la télévision en est une bonne illustration : « à cause de la télévision, on lit de moins en moins ». Ouvrons ici une parenthèse pour rappeler que cette dernière affirmation doit pour le moins être nuancée : la courbe de production de l'édition française n'a cessé de croître, en titres et en nombre d'exemplaires, pendant les vingt années où les foyers français se sont progressivement équipés de téléviseurs, alors que la logique de substitution aurait voulu au contraire qu'elle décroisse⁶. Si l'essor de la télévision s'est fait au détriment d'autres pratiques, c'est beaucoup plus des pratiques de sociabilité que des pratiques de lecture.
- 46 Cette représentation des rapports image/texte en termes de concurrence repose sur une conception sous-jacente d'ordre normatif selon laquelle l'image aurait « par nature », indépendamment des motivations qui président à son usage le privilège de la « facilité ».
- 47 La réalité des rapports de l'image et du texte à la Bibliothèque publique d'information est complexe. Le schéma ci-dessous présente toutes les formes d'association et d'exclusion entre les médias écrits et visuels, telles que les visiteurs de la BPI en toute liberté les effectuent. Pour la commodité de la représentation graphique, les quatre cercles sécants qui figurent chacun un média sont de taille égale bien qu'ils soient d'effectifs différents.

Graphique 14 : association du texte et de l'image.



- 48 On trouve des visiteurs qui se limitent à l'imprimé (66%), voire même à une seule catégorie d'imprimé, le livre (45,4%) ou les périodiques (4,7%). On trouve aussi, beaucoup moins nombreux, des visiteurs qui se limitent à l'image (7%). On rencontre enfin des visiteurs qui associent textes et images sous toutes leurs formes (livre+vidéo, périodique+diapo, périodique+vidéo, livre+vidéo+diapo, etc.). La variété des comportements (il y a treize « cas de figure ») et l'accumulation des chiffres qui en rendent compte ne doivent pas nous masquer l'essentiel. Il est des cas où un pourcentage peut en cacher bien d'autres. L'essentiel, c'est le caractère fondamentalement dissymétrique de l'exclusion de l'image par les tenants du texte, comparée à l'exclusion du texte par les tenants de l'image. Parmi tous les lecteurs de livres et de périodiques (71%) un peu moins d'un sur huit a regardé par la même occasion des images; alors que parmi les spectateurs de diapositives et de films (17%) plus d'un sur deux a lu également des textes.
- 49 Oublions les chiffres et retenons les tendances : une minorité seulement de lecteurs sont aussi spectateurs, et une majorité de spectateurs sont aussi lecteurs.
- 50 *L'image ne tend pas à se substituer au texte; bien au contraire et paradoxalement ce sont les utilisateurs d'images qui se révèlent avoir la pratique la plus diversifiée et la plus associative, et les tenants du livre qui se montrent le plus manifestement rétifs au mélange des genres.*
- 51 Revenons pour terminer à la distinction que nous avons établie au début de ce chapitre entre les différentes formes de multimédia. Nous connaissons la fréquence des associations de support, leur combinatoire, et leur public. Reste à en connaître la nature et le contenu.
- 52 Qui dit pratique multimédia ne dit pas nécessairement complémentarité des documents. On peut très bien avoir consulté au cours de la même visite un ouvrage sur les locomotives et des diapositives sur la Chine. Ou l'inverse. Or une des idées fondatrices de la BPI est que le visiteur qui s'intéresse aux locomotives puisse, en cherchant un livre sur le sujet, tomber sur la revue « la vie du rail », être tenté par un panier de diapositives sur les gares, et compléter son information par un film sur la condition des cheminots. Il importe donc de savoir sur quoi ont porté exactement les consultations multimédia⁷.

- 53 Quand il y a association entre livres et périodiques, elle se fait dans la majorité des cas au sein du même domaine : 60 % de ceux qui ont lu à la BPI à la fois des livres et des revues les ont lus dans le même domaine de la connaissance (sans qu'on ait l'assurance qu'ils concernaient le même sujet). Certaines disciplines y prêtent plus que d'autres : les sciences et techniques sont les plus concernées ; les revues sont utilisées conjointement au livre par plus du quart des lecteurs de ces derniers ; ils y trouvent les derniers développements du secteur qui les intéressent, que les ouvrages de parution plus espacée ne peuvent donner. Les sciences sociales et humaines, et les arts, sports, loisirs restent assez sollicités ; dans ces domaines un utilisateur de livres sur cinq consulte également un ou plusieurs périodiques. Par contre en histoire/géographie, en philosophie/religion, et en littérature la tendance est très forte à se cantonner aux livres, c'est-à-dire souvent, dans le dernier cas, aux œuvres.
- 54 Quand il y a association entre texte imprimé et image, elle se fait dans la majorité des cas dans des domaines différents. Le rapport est pratiquement inverse de celui que nous constatons pour le multimédia apparié (livre/périodique) : 64 % de ceux qui ont à la fois lu des textes et regardé des images, l'ont fait dans des domaines qui n'avaient rien à voir entre eux. *Le changement de support s'accompagne d'un changement de sujet* : le registre attribué à l'image n'est pas le même que celui attribué au texte. Rupture de fond et rupture de forme vont le plus souvent de pair.
- 55 L'association de l'écoute de disques de musique et de lecture de livres sur la musique, ou de partitions, reste minoritaire.
- 56 Tout a été fait pourtant pour favoriser cette pratique. La discothèque est implantée au milieu des livres, des revues et des partitions de musique, dans un espace clairement délimité. Musique pour l'œil et musique pour l'oreille n'en restent pas moins deux pratiques généralement disjointes. Certes la plupart des auditeurs de musique en profitent pour regarder des ouvrages ou des journaux, mais ceux qui lisent ainsi en écoutant leur disque lisent neuf fois sur dix des choses qui n'ont rien à voir avec la musique.
- 57 Dans une bibliothèque qui rapproche dans le même lieu et dans le même temps tous les médias et tous les domaines, on a vu apparaître une pratique multimédia dont le ressort essentiel n'est ni la concurrence, ni la complémentarité, mais la consécuitivité.
- 58 La concurrence — au sens fort du terme, celle qui se traduit par de l'exclusion — ne s'exerce pas tant entre le texte et l'image, ou le texte et le son, qu'entre l'image et l'image, le disque et le disque, à cause de la rareté obligée des appareils de visionnement et d'écoute. Tel est le paradoxe, voire la contradiction majeure, de l'adjonction de nouveaux supports d'information dans les grands établissements culturels à fréquentation massive : cette diversification des médias s'accompagne d'une limitation de leur usage dès lors que l'on sort des plus traditionnels d'entre eux, les médias imprimés.
- 59 La complémentarité ne joue pas tant entre le texte et l'image, le texte et le son, qu'au sein même de l'imprimé entre le livre et les périodiques. C'est là une des constantes de toutes les bibliothèques d'étude, et la BPI ne fait pas exception à la règle.
- 60 Finalement la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou a essentiellement favorisé, outre la possibilité de multiplier ses centres d'intérêt, le développement de formes d'appropriation des documents où le changement de média s'accompagne presque toujours d'un changement de sujet.
-

NOTES

1. Total supérieur à 100 %, certains visiteurs ayant utilisé plusieurs supports documentaires.
2. Comptages effectués sur une semaine type, en février 1983.
3. A.M. Bassy parle d'une « élite technicienne » in *La BPI : bilan d'une expérience culturelle*, op. cit.
4. Cf. la comparaison entre l'enquête sur les pratiques culturelles des Français réalisée en 1974, et celle réalisée en 1982. op. cit.
5. Cf. en annexe tableau 26.
6. Source : statistiques du SNE (Syndicat national de l'édition).
7. L'analyse est malheureusement limitée par le caractère trop général des questions de l'enquête. Elles ne permettent pas de descendre finement jusqu'à l'énoncé des sujets, mais se limitent à dix-huit « familles » de disciplines. On ne peut parler, quand on compare deux consultations de supports différents qui portaient sur la même discipline, que de présomption de complémentarité. Cf. résultats détaillés en annexe, tableau 25.

Livre un. La bibliothèque, ou le savoir-faire et la ruse

Troisième partie. Le libre accès : le savoir-faire et la ruse

Introduction

- 1 Accumulation d'objets, accumulation de messages. Le Centre Pompidou n'est certes pas le premier établissement culturel à concentrer des biens symboliques : tout musée, toute bibliothèque sont voués au stockage culturel. Mais ce qui frappe le visiteur, c'est l'omniprésence dans l'espace de cette prolixité, le caractère immédiatement perceptible de cette pléthore. Tout est fait pour montrer partout le plus grand nombre de choses, et pour rappeler en quelque point où on se trouve ce qui est proposé ailleurs¹.
- 2 La Bibliothèque publique d'information constitue d'une certaine manière l'apogée de cette sur-occupation de l'espace par les messages. Elle provoque une incoercible impression de surabondance. Non pas tant en raison de son encyclopédisme ou du nombre de documents qu'elle possède, qu'en raison de la présence effective, dans les salles de consultation, de l'intégralité de ce qu'elle détient. Point de réserves ici. Tout est à la fois *appréhensible visuellement* (on a tout sous les yeux) et *préhensible tactilement* (on peut tout prendre en main, feuilleter, manipuler).
- 3 Le visiteur qui franchit le seuil de la bibliothèque se trouve donc — physiquement autant qu'intellectuellement — confronté à ce qu'on pourrait appeler, pour reprendre l'expression d'A. Toffler, un *hyperchoix*,². La multiplication des possibles rend plus complexe encore la maîtrise des documents, et augmente le nombre des décisions et des micro-décisions qu'il devient nécessaire de prendre pour aboutir à l'information ou à l'œuvre.
- 4 Le terme qui conviendrait le mieux pour qualifier la BPI est sans doute celui d'*encombrement*. Au double sens d'*abondance* des biens (les messages, les objets, les appareils) et d'*affluence* des personnes (le public). Les théoriciens du loisir³ ont montré que l'on s'acheminait paradoxalement vers un encombrement croissant du temps : le nombre d'activités différentes effectuées par unité de temps s'accroît, bien que globalement le temps libre tende à augmenter. Transposons dans l'espace : le nombre d'informations rencontrées par unité de lieu s'est multiplié dans des proportions considérables, pour une « capacité d'absorption » individuelle qui reste nécessairement limitée.
- 5 La BPI d'une certaine manière reflète bien l'évolution de la société toute entière. L'avantage n'est plus à qui sait accumuler des informations mais à *qui sait en perdre* ; non plus à qui s'efforce d'emmagasiner des savoirs mais à *qui sait rechercher un renseignement*

particulier à travers un savoir total. Bergson disait « savoir, c'est se souvenir », on dirait plus volontiers désormais « savoir, c'est savoir trouver » ; et être capable d'éviter de se retrouver dans la situation de ce petit garçon qui inscrivait sur sa fiche pédagogique en rendant à sa bibliothèque un livre sur les pingouins : « ce livre m'a appris plus de choses sur les pingouins que je n'avais besoin d'en savoir ».

- 6 Toutes les démarches ne sont pas, loin s'en faut, des démarches de recherche d'information. Nous avons vu dans les chapitres précédents à quel point les projets des utilisateurs pouvaient être divers, voire leur absence de projet délibérée. Reste que, quelle que soit leur motivation, ils se trouvent immergés dans le même bain de sollicitations culturelles au sein duquel ils doivent peu ou prou, par construction ou par élimination, opérer des choix.
- 7 Face à cette masse d'informations, d'œuvres, de documents, de médias *offerts tous ensemble pour être choisis un par un, offerts tous en même temps pour être consultés l'un après l'autre, les comportements des visiteurs vont se révéler radicalement différents.* « Le libre accès dont le but idéal est l'autonomie de la demande n'en est pas le moyen magiquement efficace : son succès exige des usagers, à défaut de la connaissance de la carte, celle du territoire ; à défaut du capital culturel, inégalement réparti on le sait, un capital de familiarité indigène avec le lieu et les choses, différemment mais inégalement réparti lui aussi »⁴.

NOTES

1. L'affichage et la signalétique de renvoi sont implantés dans tous les espaces de circulation du Centre.
2. A. Toffler : *Le choc du futur*. - Paris : Denöel ; 1972. — 539 p.
3. M.F. Lanfant : *Les théories du loisir*. — Paris ; presse universitaires de France, 1972. — 252 p.
4. J.C. Passeron : *Images en bibliothèque, images de bibliothèques*. Op. cit.

Chapitre I : l'embaras du choix

- 1 Le libre accès est beaucoup plus qu'une solution technique — parmi d'autres — au problème classique dans les bibliothèques de la mise à disposition des documents ; beaucoup plus qu'un simple arbitrage entre l'impératif de conservation et de préservation des collections, et la volonté de facilitation de l'accès ; arbitrage rendu au profit de la seconde, au détriment du premier. C'est aussi un *dispositif social, qui confère un statut symbolique différent aux documents de la bibliothèque.*
- 2 Enoncée à ce niveau de généralité, la proposition risque de rencontrer l'adhésion irritée que provoquent généralement les évidences imprécises (ces catégories dont les sciences sociales sont particulièrement prolixes). Précisons donc : le libre accès, sur place, à la totalité des documents entraîne un double déplacement du centre de gravité des messages culturels offerts à la consultation qui aboutit à une forte spatialisation de l'organisation intellectuelle du fonds, et à une inégale spatialisation perceptible des supports, selon qu'il s'agit de texte, d'image et de son.
- 3 C'est à partir de ces deux dimensions fondamentales que vont s'organiser les stratégies et les tactiques par lesquelles le public opère ses choix et organise ses prélèvements. Ces stratégies et ces tactiques ne font pas disparaître les modes les plus traditionnels de sélection des documents, mais elles ont leur opérationnalité propre, liée au primat de l'espace sur le temps, et au primat de la matérialité sur le code.
- 4 La bibliothèque en libre accès s'oppose en cela aux bibliothèques traditionnelles où le document était repéré à partir de sa trace intellectuelle — titre, notice descriptive —, et communiqué dans un délai plus ou moins long qui aboutissait dans tous les cas à dissocier le moment du choix du moment de l'usage. Elle s'oppose aussi, à l'autre extrême de l'échelle de la modernité, aux bases de données télématiques : celles-ci permettent bien l'accès immédiat à l'information, mais elles partagent avec les bibliothèques traditionnelles l'obligation de passer par un code, et elles font totalement disparaître la notion d'espace, tant comme espace de stockage que comme espace de repérage des contenus par l'aspect matériel des contenants.

1. « Des chiffres et des lettres »

- 5 Tout au long des 12 000 m² de la BPI se déroule le fil de la classification décimale universelle (CDU). Les rayons se suivent dans l'ordre des cotes à travers les étages de la bibliothèque. Encyclopédie à trois dimensions, espace totalement ordonné par la projection « objective » au sol d'une grille du savoir total.
- 6 A déambuler dans la bibliothèque, on déambule dans la connaissance. C'est le corps tout entier qui se déplace dans l'information étalée, et non plus seulement l'œil sur la page, ou le doigt le long du fichier ou du listing. Le parcours au sol matérialise le parcours intellectuel de l'utilisateur, et l'on pourrait, à partir d'une observation et d'une analyse des itinéraires, reconstituer en partie les démarches des visiteurs¹.
- 7 On y circule avec ou sans carte, avec ou sans boussole. Pour reprendre le lapsus d'un utilisateur « les documents sont dissimulés dans la BPI » (il voulait dire disséminés) selon une logique qui pour être explicite, n'en est pas pour autant transparente. Classification élaborée par des professionnels pour leurs semblables, la CDU n'est évidente que pour qui en possède la grammaire propre ; ce serait une grande naïveté de croire que le caractère rationnel et organisé d'une classification suffit à la rendre intelligible à toute personne « intelligente ». La CDU renvoie à la fois à un système inconnu et à un système trop connu. Système inconnu : la subtilité des subdivisions de forme, de pays, de contenu (matérialisées par une ponctuation savante de guillemets, de tirets, de parenthèses, etc. et leur succession dans un ordre convenu), renvoie à une logique de sens qui n'est pas directement déductible sans initiation. Système trop connu : le classement ordinal des cotes ressemble à s'y méprendre à la succession naturelle des chiffres, de 0 à n ; or il s'agit d'une arithmétique non linéaire qui contrevient à tout ce qu'on rencontre dans la vie quotidienne : la dizaine se décompose en centaines et non l'inverse, 68 vient après 679 et non avant, après 319 on ne trouve pas 320 mais 32, etc. La suivre « d'instinct » expose à bien des déboires.
- 8 La transposition directe d'un classement savant destiné à des professionnels en système d'offre proposé au public le plus large ne peut pas ne pas être socialement sélectif. Surtout s'il est proposé sans amendements (destinés à réduire la complexité)², ni compléments (destinés à doubler la cote intellectuelle d'une cote de repérage dans l'espace : codes couleur, numéros de travées, etc). Ce qui est fil d'Ariane pour le bibliothécaire peut devenir pelote inextricable pour le visiteur ordinaire³.
- 9 D'autant que la BPI, prodigue en messages de toutes sortes, est particulièrement avare en explications sur elle-même. Délibérément. Le libre accès tel qu'il est proposé ici repose sur une double conception :
 - la pédagogie par l'offre : la confrontation directe à la totalité de l'information se suffirait à elle-même et permettrait à chacun d'en prendre possession à son rythme et selon son niveau culturel ;
 - la pédagogie par la médiation : les personnes qui éprouvent des difficultés ont la ressource de demander si elles le souhaitent aux bibliothécaires de les aider à s'y retrouver.
- 10 Conceptions apparemment contradictoires, énoncées par ceux qui ont une représentation qu'on pourrait qualifier de « rousseauiste » de la bonne volonté culturelle et de l'apprentissage sans influence, et ceux qui à l'opposé ont une conception didactique de la

transmission culturelle et de l'apprentissage sous influence ; mais contradiction qui arrange tout le monde puisqu'elle n'appelle pas d'autre arbitrage que celui que rend le public lui-même. Il ne reste plus guère de place pour une pédagogie par l'orientation, fondée sur la multiplication des explications et des aides proposées par la signalétique et par des « documents intermédiaires » adaptés (récapitulations partielles par domaines, listes d'outils documentaires, présentations succinctes, etc.)⁴. Quand on connaît dans la pratique les limites de l'auto-formation « spontanée » aux arcanes de la CDU, et les réticences d'une partie du public à s'adresser aux bibliothécaires, on s'aperçoit que la BPI fonctionne autant comme un dispositif de déduction que comme un dispositif d'explicitation.

- 11 Le libre accès, et sa conséquence directe la spatialisation de l'organisation intellectuelle du fonds, entraîne chez les visiteurs la mise en œuvre de systèmes de repérage et de reconnaissance extrêmement diversifiés. On peut distinguer quatre types de démarches de choix et de sélection des documents :
- 12 • *Une démarche classique* : Elle est le fait des orthodoxes de la documentation, ceux qui savent (se) jouer du catalogue, se repérer dans les travées. Ils vont chercher en rayon un document qu'ils ont préalablement identifié, dont ils ont repéré la cote (et par le fait même l'emplacement théorique) en consultant le catalogue. Leur logique de raisonnement rencontre sans difficulté la logique de classement de la bibliothèque, à laquelle elle est homologue. Raisonant de manière structurée, « en arbre », du général au particulier et du particulier au général, ils savent frayer leur chemin des grandes avenues des disciplines aux petites ruelles des sujets pointus (certains s'offrent même le luxe de chercher non ce qu'il y a, mais ce qui manque : ils traquent délibérément la faille dans un domaine qu'ils maîtrisent bien pour pouvoir proclamer : « ils ne l'ont pas ». Démarche typique de distinction, sans objet instrumental réel, qui vise essentiellement à faire valoir auprès des autres sa propre compétence.)
- 13 Paradoxalement la démarche classique qui est la plus rigoureuse, la plus conforme aux canons de la documentation ou des bibliothèques, est aussi celle qui risque de rencontrer le plus de déboires. Il y a loin de la coupe aux lèvres, de la notice aux documents ; l'ouvrage recherché peut très bien ne pas figurer sur le rayon : déjà consulté dans la journée et resté sur une table, ou bien reclassé sauvagement par un lecteur bien intentionné mais mal informé des subtilités des subdivisions des cotes⁵, il n'est pas rare qu'il ne soit pas à sa place.
- 14 Ce revers du libre accès fait aussi sa force. A la BPI *il n'est pas toujours nécessaire de savoir chercher pour trouver, quitte éventuellement à trouver autre chose*. Il est des rencontres qui ne doivent leur existence qu'à la sollicitation visuelle directe exercée par un livre, une revue, un disque offerts en rayon.
- 15 Ce peuvent être des rencontres provoquées, programmées en quelque sorte par le visiteur, comme des rencontres inopinées ; en les classant par ordre décroissant d'organisation on distinguera :
- 16 • *Une démarche systématique* : A mi-chemin de la démarche classique, dont elle emprunte la prévisibilité, et de la démarche exploratoire dont elle utilise les repères ; c'est la succession des rayons qui tient lieu de catalogue. Au sein du domaine qui l'intéresse, l'utilisateur plutôt que de faire défiler les pages du catalogue défile lui-même devant les documents alignés. Il procèdera comme il l'aurait fait avec un outil documentaire, passant successivement et logiquement en revue toutes les subdivisions du domaine général ou

tous les documents du sujet particulier qui l'intéressent, tous les titres de la période littéraire ou de l'auteur qu'il souhaite lire, avant d'arrêter son ou ses choix. Cette pratique est l'une des plus couramment adoptées par le public de la BPI, y compris par ceux qui sont familiers de la recherche documentaire et la pratiquent couramment dans d'autres bibliothèques où les documents ne sont pas libre accès, car son opérationnalité est directe : le repérage s'accompagne immédiatement du passage à l'acte (à la consultation) et prémunit de la déception d'un repérage en catalogue de documents absents en rayon.

- 17 Il arrive parfois que dans leur recherche les utilisateurs de la BPI « débordent » de leur champ d'intérêt initial. Amenés à côtoyer physiquement les bornes de leur sujet, par la simple proximité physique en amont et en aval des documents qui dans la logique de la CDU le précèdent et le suivent, ils peuvent être tentés par des associations complémentaires, ni vraiment propres au sujet prévu, ni vraiment étrangères. Cet « élargissement des curiosités à la frange de leur définition »⁶ est directement favorisé par la spatialisation intellectuelle du fonds. On rencontre souvent ce comportement parmi ceux qui, d'abord lancés dans une démarche systématique — c'est à dire fortement intentionnelle —, se trouvent entraînés par la dynamique de sollicitation de l'offre.
- 18 • *Une démarche exploratoire.* Parmi les modes de fréquentation possibles de la BPI, il en est un qui consiste à se mettre dès le départ en état de disponibilité, d'attention flottante diraient des psychologues. Le visiteur déambule alors à travers la bibliothèque à l'affût des panneaux, des images, des indices, des titres qui signalent la présence de tel ou tel sujet, de tel ou tel auteur. Prêt à s'arrêter devant toute indication qui éveillera son intérêt, rappellera ses souvenirs, interrogera sa curiosité. De la même manière que nous avons rencontré jusqu'ici des visiteurs qui promènent leur projet entre les rayons, il y a des visiteurs pour qui les rayons sont autant de propositions de projets.
- 19 • *Une démarche interrompue.* A l'extrême des comportements, on trouve enfin les visiteurs qui, faute de savoir par où commencer, soit ne commencent pas : c'est un des paradoxes du « tout est possible/tout est accessible » que de générer aussi des réactions de *retrait*. Elles se manifestent chez les personnes les plus dépourvues d'outils de sélection, les moins familières de l'accumulation culturelle, celles-là même qu'on se donnait pour objectif de toucher en supprimant les médiations entre le document et l'utilisateur ;
- 20 soit se replie sur ce qu'ils connaissent déjà. Cette conduite de sécurisation peut selon les cas amener les visiteurs à se limiter à des supports déjà maîtrisés (par exemple le livre) ou les amener à se limiter à des sujets déjà balisés (centres d'intérêts, discipline connue etc.) : Ce sont des réactions de *refuge*. Les autres usagers savent ce qu'ils veulent : eux ils veulent ce qu'ils savent.

2. Images ouvertes, livres fermés

- 21 La répartition dans l'espace des documents a pour effet de transformer un dispositif de rangement en dispositif de sollicitation. Les thèmes égrenés tout au long des rayons dans la BPI donnent des idées. Et les documents eux-mêmes, tel ouvrage, telle revue, tel film rencontrés au détour d'une étagère ou d'un téléviseur donnent des envies. Ils favorisent par leur présence même la « prise en passant », pour employer une expression du jeu d'échec. Nous abordons là la seconde dimension de l'offre en libre accès : l'inégale spatialisation perceptible des supports.

- 22 Les spécialistes de la communication (en particulier les sémiologues) se sont beaucoup penchés sur les contenus textuels et iconiques. A trop traquer le sens au fond des signes, ils en ont quelque peu négligé d'observer l'effet propre des conditions dans lesquelles ces messages sont offerts à la perception sensible, et en particulier l'effet propre des conditions d'occupation de l'espace par le texte, par l'image et par le son.
- 23 Suivons le parcours sensible de qui pénètre à la bibliothèque. Il est immédiatement confronté à :
- une succession d'écrans de magnétoscopes et de visionneuses de diapositives, sur lesquels sont en train de défiler films et images fixes ;
 - un alignement de livres (et de revues) qui s'offrent en rangs serrés tout au long des rayons et des présentoirs.
 - une absence totale de son ou plus exactement une absence totale de messages sonores. Mais non de bruit : les centaines d'utilisateurs de la BPI produisent inévitablement une rumeur continue de pages tournées, de conversations à mi-voix, de cliquetis d'appareils.
- 24 D'où un statut radicalement différent du message iconique et du message écrit :
- 25 L'image se caractérise par sa verticalité — les écrans scandent de loin en loin l'espace de la BPI — et par sa visibilité extrême — les images regardées par les uns s'offrent à la vue de tous —.
- 26 Le livre apparaît tout autre : rangé en rayon, il est clos sur lui-même et confondu parmi ses semblables ; consulté par quelqu'un, il est privatisé : celui qui le lit le masque physiquement aux autres.
- 27 Cette différence de statut a des conséquences importantes sur les démarches de sélection, le choix des documents se fait par anticipation de leur contenu. *L'anticipation du contenu* est le processus préalable à l'usage par lequel un individu introduit de la reconnaissance dans un document ou un ensemble de documents — même inconnus de lui — auxquels il est confronté ; c'est la manière par laquelle il prend la mesure de sa propre familiarité, vraie ou supposée, totale ou fragmentaire, avec un contenu qu'il peut pressentir à travers un certain nombre de signes, de marques, de traces. Ces indices sont de l'ordre de l'énonciation (le titre, l'auteur, la quatrième page de couverture, le générique, etc.) ou de l'ordre de l'apparence (le format, la collection, l'aspect extérieur,...).
- 28 Ce qui est donné à voir à l'utilisateur potentiel qui passe devant un livre, c'est le support documentaire lui-même (l'objet-livre sur le rayon ou sur la table), et le code qui permet d'en anticiper le contenu (le titre, l'auteur). Ce qui lui est donné à voir lorsqu'il passe devant un film ou une série de diapositives, c'est directement un fragment de son contenu (quelques images en cours de projection), la partie pour le tout.
- 29 La sollicitation qui en résulte en est profondément affectée : le visiteur est en quelque sorte constamment confronté à *des images ouvertes et à des livres fermés ; il circule entre des documents qui sont matérialisés dans l'espace par leur contenu manifeste — messages iconiques réels —, et des documents qui sont matérialisés dans l'espace par leur contenu latent — messages écrits virtuels —*. On pourrait presque employer l'expression, un peu excessive mais explicite de « racolage actif » généré par la visibilité directe du message, par opposition au « racolage passif » assuré par la seule visibilité du support et de son titre.
- 30 Le succès des films et des séries de photographies tient en grande partie à cette dialectique particulière du message et du support, plutôt qu'à une irrésistible facilité de

l'image, qui s'opposerait à une inévitable difficulté du texte (comme si ces attributs leur étaient consubstantiels...).

- 31 Le mode particulier de consultation de l'image, adopté à la BPI par la majorité de ceux qui en regardent, consiste à opérer son choix parmi les quelques films et les paniers de diapositives déjà en cours de diffusion — quitte à les prendre en marche et à les abandonner avant la fin —. La sélection directe parmi l'ensemble des films et photos disponibles, effectuée à partir des listes, des catalogues, des « fantômes » de cassettes vidéo ou des paniers de diapositives disposés en rayon, est nettement plus rare⁷.
- 32 Il y a bien sûr à cela des raisons tout à fait objectives : l'encombrement des appareils oblige à une attente parfois longue la personne qui veut visionner le film de son choix. Le plus rapide est encore d'en prendre un en cours de diffusion. Mais les problèmes de l'accès n'expliquent pas tout, et ils sont le moindre poids dans le cas des diapositives, pour lesquelles il est facile de trouver un appareil libre. Même dans l'hypothèse où toute demande pourrait immédiatement être satisfaite (si on multipliait les récepteurs), on verrait se maintenir cette forme de choix, directement effectué à partir des images en cours de diffusion.
- 33 Cette pratique peut aussi être analysée à un autre niveau : pour un visiteur, limiter l'éventail de ses choix possibles aux films et séries de photos qui sont en train de passer revient en réalité à *s'en remettre à la sélection préalable des autres* — des autres lecteurs ou de l'institution BPI elle-même —.
- 34 L'équivalent existe pour le livre : tout le monde sait que les ouvrages qui « traînent » sur les tables repartent beaucoup plus vite que ceux rangés en rayon. Or qu'est-ce donc que prendre un livre déjà lu laissé sur une table, sinon déléguer à d'autres lecteurs une première sélection dans une masse d'ouvrages qui excède sa propre capacité d'appréhension (en quelque sorte : « si le livre est sorti, c'est qu'il devait être intéressant ») ; c'est-à-dire *préparer son choix à venir* — car le choix reste à faire — *par le pré-choix des autres*.
- 35 N'oublions pas qu'un des problèmes majeurs de l'utilisateur confronté à 400 000 livres, 2 000 périodiques, 1 800 films, etc. est de maîtriser l'accumulation ou si l'on préfère, de manière opérationnelle, de *réduire la complexité*.
- 36 Considéré sous cet angle, le comportement que nous venons d'évoquer n'a rien d'anecdotique, et encore moins d'erratique malgré les apparences. Pour mieux en saisir la signification, il nous faut introduire ici une distinction, une ligne de clivage fondamentale qui traverse toutes les conduites : elles opposent les stratégies d'introduction de l'ordre, aux tactiques d'introduction de la rareté.
- *les stratégies d'introduction de l'ordre visent à réduire la complexité en la dominant*. Comme toute stratégie elles reposent sur un calcul de rapports de savoir et de pouvoir, elles « postulent un lieu susceptible d'être circonscrit comme un propre, et de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte »⁸. On est en droit de parler de stratégies quand il y a à la fois des enjeux (ici, une finalité explicite attribuée à la visite), des règles du jeu perçues comme telles (l'organisation intellectuelle du savoir accumulé à la BPI) et une interaction réciproque des divers partenaires (ici, une capitalisation des expériences qui permet d'améliorer d'une fois sur l'autre sa performance). Tel est le cas des démarches documentaires « classiques », qui supposent une organisation séquentielle de « coups » assez complexe : recours systématique à un catalogue comme système de repérage des documents ou de structuration du savoir ;

utilisation de bibliographies ou d'ouvrages de référence comme système d'identification des sources, etc. Tel est le cas également des démarches que nous avons qualifiées de « systématiques », générées directement par le libre accès : balayage systématique de tous les documents d'une cote en rayon, balisage systématique de toutes les cotes dans l'espace de la BPI.

- *Les tactiques d'introduction de la rareté visent à réduire la complexité en la limitant.* Les tactiques « n'ont pour lieu que celui de l'autre... elles font du coup par coup, profitent des occasions et en dépendent... Elles sont ruses »⁹. Cette capacité à saisir des occasions et à répondre à des sollicitations n'est pas simple soumission à des opportunités extérieures. Les tactiques n'excluent ni la maîtrise, ni la répétition des mêmes « coups ». Mais elles ne s'accompagnent pas d'une organisation des pratiques plus cohérente d'une visite sur l'autre. Faute de maîtriser l'ensemble, il s'agit pour le visiteur de restreindre consciemment ou inconsciemment le champ des possibles. Il ne considérera plus comme offert au choix qu'une partie de cet ensemble, qui s'en isolera par un certain nombre de signes manifestes. Ces signes peuvent être divers :
 - les uns permettent le *pré-choix* ; ils sont de l'ordre de la délégation à d'autres d'une première sélection. Nous retrouvons ici les comportements que nous avons évoqués plus haut : visionnement de films et de photos en cours de diffusion, consultation d'ouvrages déjà sortis et laissés sur les tables ;
 - Les autres facilitent *l'anticipation du contenu* à partir des formes ; ils sont de l'ordre de la reconnaissance :
 - Reconnaissance par l'extérieur : ce sont toutes les tactiques de repérage qui s'accrochent à des effets de décalage (par exemple des ruptures de format au sein d'une série de volumes homogènes, la présentation isolée d'un groupe de documents près d'un ensemble agrégé et compact, etc.), ou qui tirent parti des informations délivrées par l'aspect même des documents : degré d'usure, typographie du titre, signes distinctifs caractéristiques d'une collection, etc.
- 37 A-t-on assez brocardé dans les milieux intellectuels « les gens qui choisissent d'après la couverture », soupçonnés de prendre la forme pour le fond, et tout ce qui brille pour de l'or... Il s'agit ni plus ni moins d'une tactique de pré-sélection qui a son efficacité propre. Elle permet de séparer grosso modo l'ancien du récent au seul vu du dos de la reliure, l'ouvrage illustré du traité savant au seul vu de la jaquette, le familier de l'inconnu au seul vu de la collection, etc. avec un minimum d'erreur, ou un maximum de rapidité.
- 38 L'intellectuel ne fait finalement rien d'autre quand il va droit aux « Que sais-je » dans un rayon documentaire, ou quand il ralentit le pas devant un alignement de couvertures à liseré rouge et noir de la NRF dans le rayon littérature.
- 39 — Reconnaissance par l'intérieur : ce sont toutes les tactiques de « flairage » qui s'alimentent au feuilletage des documents : la composition, la typographie, la présence ou l'absence d'illustrations, les indications des têtes de chapitre ou de la table des matières, quelques lignes glanées au hasard, etc. sont autant d'indices déterminants pour le choix.
- 40 Indices qu'aucun abstract, aucun résumé, aucune notice ne pourront jamais transmettre : car ces signes ne se déduisent pas objectivement du document lui-même, ils résultent de la reconnaissance particulière, variable d'un lecteur à l'autre, que chacun projette à partir de son expérience de familiarité propre et de ses attentes.
- 41 Le contact direct avec le document met fin à la dissociation, à la fois logique et chronologique, entre choix et usage ; dissociation qui fondait les « bonnes » démarches d'accès à l'information (premièrement on choisit, deuxièmement on utilise). Il

systematise une autre forme de démarche, où la manipulation emporte la décision : le *choix par l'usage*. C'est ce qu'exprime la formule saisissante employée par un lecteur à qui on demandait ce qu'il cherchait : « je cherche ce que je trouve »¹⁰.

- 42 Le libre accès généralisé favorise la multiplicité des pratiques, prévues ou imprévues, conformes ou déviantes, maîtrisées ou improvisées. Des comportements qui passaient pour des maladresses, des insuffisances ou des approximations se révèlent pouvoir aussi constituer autant de *savoir-faire* ; et ceux qui y recourent n'être pas les « badauds » que s'imaginent les puristes. Dire qu'« ils ne savent pas chercher », c'est méconnaître qu'ils savent chercher autrement. En réalité, les tactiques de prélèvement ne s'opposent pas aux stratégies de recherche documentaire ; plus exactement elles n'opposent pas les gens qui s'y livrent : il n'y a pas d'un côté les utilisateurs « sérieux », qui se livreraient à la recherche raisonnée d'informations, et de l'autre les « voltigeurs » plus superficiels qui se laisseraient guider au gré des sollicitations du texte ou de l'image. *Ce sont bien souvent les mêmes qui, à un moment ou un autre de leur quête, pratiquent en toute disponibilité d'esprit l'une et l'autre démarche.*
- 43 Les tactiques que nous venons d'analyser, en même temps qu'elles introduisent une efficacité documentaire d'un autre ordre, s'accompagnent d'un système de représentation culturelle d'une autre nature que les approches traditionnelles. Celles-ci renvoyaient à l'univers d'un savoir organisé, système concentrique et hiérarchisé dans lequel on pénètre par *progression* : celles-là renvoient à l'univers d'une réserve d'informations, système linéaire et permutable dans lequel on fait *irruption*.
- 44 Il convient bien sûr de ne pas simplifier abusivement ; la réalité n'est jamais aussi tranchée que les concepts qui tendent d'en rendre compte ne le laisseraient croire à qui les prendrait pour la réalité même. D'une part ce système de représentation n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est sa généralisation, et sa légitimation par l'institution culturelle. D'autre part ce système de représentation ne tend pas à se substituer à l'autre, au terme d'un processus « historique » : les deux coexistent, et continueront de coexister, au Centre Pompidou comme dans tout espace de mise à disposition de messages accumulés.
- 45 Reste que ce second modèle de référence mérite d'être analysé plus précisément. Nous allons essayer de le préciser par une métaphore et une analogie.
- 46 La métaphore est celle de l'avion : il a transformé profondément le mode de perception des pays que l'on visite. Au lieu de les découvrir progressivement à partir des frontières, *par la périphérie*, en s'y enfonçant par étapes et en progressant du connu à l'inconnu, on y débarque directement *par le centre*, sans transition, pour élargir ensuite éventuellement sa découverte aux zones environnantes. Il en va de même à la BPI. On aborde le livre ou la revue ouverts au hasard d'une table, ou le film pris au vol sur un téléviseur, directement par son centre, au milieu d'un chapitre, d'un article, d'une séquence ; et non par la périphérie, c'est-à-dire par son début, en suivant la progression du fil de son discours.
- 47 L'analogie est celle de la radio (ou de la télévision). Manipulant le bouton de son transistor, l'auditeur passe sans transition d'un exposé sur la Grèce ancienne à un jeu publicitaire ou un récital de jazz. Trois univers culturels juxtaposés sur la bande FM comme sont juxtaposés les supports et les sujets dans l'espace de la BPI. Le visiteur qui circule entre les écrans de diapositives ou de films capte par surprise des bribes de messages offerts côte à côte. Il peut les quitter à sa guise au profit non du vide mais d'autres messages, de la même manière qu'en déplaçant l'aiguille de sa radio on quitte

une émission au profit non du silence mais d'une autre émission. Celui qui parcourt à la suite un livre puis un autre, un livre puis un film, sur un sujet ou un autre, fait de même.

48 On voit bien à travers ces évocations se dégager les deux caractéristiques essentielles d'un système de représentation qui emprunte ses références à la quotidienneté du rapport aux médias autant qu'à la spécificité du monde de la documentation :

- la transition absente. A naviguer entre des récepteurs d'images, des journaux étalés, des ouvrages juxtaposés, l'utilisateur fait constamment irruption dans des discours disjoints, immédiatement et simultanément disponibles sans l'interposition d'obstacles temporels — l'attente —, ou d'obstacles spatiaux — le déplacement —. Ces obstacles faisaient ailleurs office de transition entre des messages étrangers les uns aux autres ;
- la progression interrompue. Arriver après le début d'un film — ou partir avant la fin —, feuilleter un périodique, consulter partiellement un livre, autant de démarches qui rompent la progression interne du message ou du document, qui interrompent le fil qui conduit logiquement de son début à la fin.

49 La pratique dominante à la BPI est bien une pratique du fragment : séquences d'images, chapitres de livres, montages d'articles. Cette pratique généralisée du fragment s'est constituée sous la double pression du libre accès et de l'obligation de consulter sur place : tout en même temps, rien au dehors. Pourtant il ne s'agit pas pour autant d'une « culture en miettes », pour reprendre une expression qui est apparue dans les années 1960. Sous ce terme on stigmatisait un univers d'informations parcellisées, se succédant sans progression ni transition, et sans hiérarchisation ni contexte. Il s'agit à la Bibliothèque publique d'information d'une *culture du prélèvement* : c'est à chacun de construire les principes d'un découpage des messages au sein d'une totalité à lui offerte. Chaque fragment d'information est prélevé dans le contexte qui lui donne — ou peut lui donner — son sens : dans le document qui le contient, lui-même consacré au sujet dont il relève, lequel est classé dans le domaine auquel il appartient, à proximité immédiate des autres domaines avec lesquels il entretient des rapports.

NOTES

1. C'est une des méthodes que nous avons adoptées pour analyser les modes de perception des expositions par leurs visiteurs : cf. E. Veron et M. Levasseur, *Ethnographie de l'exposition*, op. cit.

2. La demande de repères et d'amendements exprimée par certaines fractions du public peut aller très loin. Rappelons ici l'étude de N. Robine sur la lecture des jeunes travailleurs manuels, qui montrait leur difficulté à se repérer dans les bibliothèques, ces lieux où tous les livres sont « égaux ». Ils exprimaient le regret que les livres ne soient pas hiérarchisés en plus d'être classés ; comme dans les librairies ou les kiosques, où le jeu des tourniquets, des rayons, des regroupements de collections, des mises en vedette, constitue autant de signes de reconnaissance et de moyens de repérage directement appréhendables. N. Robine : *Les jeunes travailleurs et la lecture*. — Paris : La Documentation française, 1984. — 266 p.

3. Le même phénomène a été analysé pour la classification Dewey des bibliothèques municipales. Cf. la thèse de Patrick Parmentier : *Les rayons de la bibliothèque*, contribution à une étude sociologique de la classification des lectures. — Paris : université de Paris VIII, 1982. — 300 p. Sur l'utilisation spontanée par le public de la classification à la Bibliothèque publique d'information,

cf. l'étude d'Anne Dujol : *Le clair et l'obscur*, perception et usages de la classification par le public de la BPI. Paris : BPI, 1985. — 45 p.

4. Un effort a été fait récemment dans ce sens : diffusion d'un dépliant de présentation, amélioration de la signalétique, séances de formation le soir.

5. Bien qu'on demande aux usagers de ne pas remettre eux-mêmes les livres en place.

6. A.M. Bassy : *La BPI : bilan d'une expérience culturelle*, op. cit.

7. Cf. supra chapitre II.

8. M. de Certeau : *L'invention du quotidien*, op. cit. M. de Certeau développe longuement dans cet ouvrage les concepts de tactique et de stratégie, appliquées au champ des pratiques quotidiennes et des pratiques culturelles.

9. M. de Certeau, op. cit.

10. A. Dujol : *Le clair et l'obscur*, op. cit.

Chapitre II : la médiation facultative

- 1 Découvrir les choses par soi-même n'interdit pas de recourir aux médiations mises en place par la bibliothèque de Beaubourg, comme par toute institution culturelle, pour faciliter, orienter, préparer, compléter l'accès aux documents.
- 2 Nous prendrons ici le terme de médiation dans son acception élargie : au sens de recours. Ce recours peut revêtir deux formes.
 - Une forme personnalisée : c'est le recours aux bibliothécaires. Pour chaque grand domaine de la connaissance, et au centre de la zone qui lui est affectée à la BPI, on trouve un bureau d'information du public. Un(e) bibliothécaire y répond en permanence aux questions qui concernent son secteur, et aussi à quelques autres : il lui faut être à la fois spécialiste d'un domaine et spécialiste de la généralité. Les bibliothécaires sont facilement repérables à leur emplacement. Encore qu'il est des attributs culturels (attitude générale, manière de manipuler les documents, certitude de la démarche, etc) qui les font bien souvent reconnaître par les lecteurs même quand ils (elles) sont au milieu des rayons et non derrière leur bureau. On pourrait faire une analyse quasi ethnographique des signes extérieurs d'appartenance culturelle qui jouent avec efficacité le rôle de marqueurs symboliques, généralement à l'insu même des intéressé(e)s.
 - Une forme instrumentale : c'est le recours aux catalogues. Il n'y a pas de fichier à la BPI, mais un catalogue général multimédia. Il obéit aux mêmes principes de priorité au sujet et de rapprochement des supports que la présentation des documents dans les espaces de lecture ; il en constitue le reflet bibliothéconomique : livres, films, revues, diapositives, documents sonores sont mélangés au fil des cotes. Ce catalogue général est disponible à de nombreux exemplaires dans la bibliothèque, sous ses deux formes traditionnelles : un catalogue par auteur, et un catalogue par matière. Il est complété par quatre catalogues consacrés à un support particulier, dérogations au principe général du multimédia, mais outils de travail correspondant à une demande expresse du public : catalogues des films, des diapositives, des documents sonores, et des périodiques.
- 3 Très prochainement ce catalogue sur papier sera doublé par un catalogue informatique dont la consultation pourra se faire directement en ligne, depuis des terminaux mis à disposition du public.

- 4 Il existe d'autre part deux autres formes de recours, qui associent à la fois médiation personnelle et médiation instrumentale : les bases de données, dont la consultation est effectuée sur place par les bibliothécaires à la demande du public ; et le téléphone, qui permet d'obtenir depuis son domicile n'importe quel renseignement tant sur les documents proposés par la BPI que sur les informations que ces documents contiennent. L'usage de la télématique et l'usage du téléphone ont fait l'un et l'autre l'objet de recherches auxquelles nous renvoyons le lecteur¹.
- 5 Que se passe-t-il donc dans une situation de *médiation sans obligation ni sanction*, de médiation facultative en quelque sorte, où il est possible de se dispenser de bibliothécaire puisque l'accès est libre, et de se dispenser de catalogue puisque l'accès est direct ?
- 6 Un détour par les chiffres s'impose.

		recours à un(e) bibliothécaire		
		OUI	NON	total
recours au	OUI	11,5	10,5	<u>22</u>
catalogue	NON	15,5	<u>62,5</u>	78
	total	<u>27</u>	73	100

Tableau C : Recours aux catalogues et aux bibliothécaires (en %).

- 7 Première information : les utilisateurs de la BPI ont tendance à privilégier les bibliothécaires sur les catalogues, c'est à dire la relation sur l'outil : un peu plus d'un sur quatre demande des renseignements aux bibliothécaires (27 %), un peu plus d'un sur cinq seulement consulte les catalogues (22 %).
- 8 Seconde information : une grande majorité de visiteurs (62,5 % soit presque deux sur trois) n'ont recours ni à l'un ni à l'autre ; en d'autres termes ils « se débrouillent » seuls.
- 9 Dernière information : parmi ceux qui utilisent une médiation, une proportion non négligeable (11,5 %, soit plus d'un visiteur sur dix) joue sur les deux tableaux et combine renseignement et recherche documentaire, soit spontanément, soit que le (la) bibliothécaire consulté(e) les renvoie au catalogue pour compléter leur information.

1. La consultation du catalogue

- 10 Le catalogue, reflet théorique du fonds, peut paraître sous-utilisé, comparé à ce qui se passe dans d'autres bibliothèques. C'est qu'il lui faut lutter à la fois contre le temps et contre l'espace.
- 11 Contre le temps : l'édition d'un catalogue imprimé est une opération trop lourde et trop coûteuse pour être renouvelée souvent. Il y a donc un décalage entre ce qui est mentionné, et ce qui existe réellement. Qu'un ouvrage récent n'y figure pas ne signifie pas que la bibliothèque ne l'a pas. Le mieux est encore, si on cherche des documents parus depuis peu, d'aller voir directement en rayon.
- 12 Contre l'espace : le libre accès permet de faire sa sélection en parcourant les travées ; la succession des rayons, pour peu qu'on la suive méthodiquement, tient lieu de catalogue en vraie grandeur.
- 13 En réalité, le catalogue est plus utilisé qu'il n'y paraît ; plus exactement, il est plus connu qu'il n'est utilisé. Si chaque jour une minorité seulement du public en fait usage (22 %),

une majorité a déjà eu un contact avec lui à une occasion ou à une autre, lors d'une visite antérieure. Au total, la proportion de visiteurs qui y ont déjà eu recours est de 55 %.

- 14 Le catalogue général multimédia a un taux de consultation infiniment plus élevé que les catalogues par support :

- catalogue multimédia "auteur"	12 %	} l'un et/ou l'autre 18 % (16)
- catalogue multimédia "matière"	12 %	
- catalogue des films	3 %	
- catalogue des périodiques	2 %	
- catalogue des diapositives	1,5 %	
- catalogue des disques	1 %	

Note (16)²

2. Le recours aux bibliothécaires

- 15 Un peu plus d'un visiteur sur quatre, nous l'avons vu, demande des renseignements aux bibliothécaires. Plus de 2 500 questions par jour, précises ou générales, simples ou complexes, documentaires ou d'orientation, insistantes ou nonchalantes, convergent sur le personnel chargé d'accueillir le public. Le nombre de sollicitations est d'ailleurs supérieur au nombre de questions : il faut y ajouter des demandes matérielles de mise en place de disques, de vidéo, de diapositives, de cassettes ou de micro-documents qui ne s'accompagnent d'aucune question (11 %) ; ce sont de simples prestations de service.
- 16 Sur le plan de l'analyse des comportements culturels, nous ne nous intéresserons bien sûr qu'aux demandes de renseignements. Avec des limites dues à la nature même de l'outil d'investigation sociologique que nous avons employé ici : on en apprend moins en posant a posteriori des questions sur les questions, qu'en les écoutant... Il est cependant possible de faire un certain nombre de distinctions entre les questions selon la logique intellectuelle dont elles relèvent.
- la première distinction est à la fois évidente et banale : elle passe entre une demande d'orientation spatiale simple (ex : « où se trouve l'histoire, à quel étage sont rangés les disques, où sont les photocopieuses, etc.)³ et une demande d'information documentaire (ex : « je cherche des documents sur le racisme, » etc.). Encore que le partage ne soit pas toujours aussi simple à faire, dans une bibliothèque où la distribution documentaire se confond avec la répartition spatiale.
 - La seconde distinction passe entre une *médiation de secours* et une *médiation de principe*. On la voit bien apparaître selon le moment auquel intervient le recours aux bibliothécaires. La médiation de secours n'est sollicitée qu'après qu'une première recherche personnelle, en catalogue ou en rayon, se soit révélée infructueuse ou insuffisante. La médiation de principe est au contraire une médiation de premier rang : on s'adresse aux bibliothécaires avant même de commencer sa propre prospection, afin d'en délimiter le cadre ou de tracer la voie d'accès la plus directe aux documents que l'on recherche⁴.
 - La dernière distinction est la plus fondamentale. Elle porte sur le contenu même de la démarche⁵.
- 17 Dans certains cas, le renseignement désiré correspond au *stade final de la demande* : le demandeur pose tout simplement la question qu'il se pose (ou qu'on lui pose) à un

bibliothécaire confondu avec le fonds encyclopédique même auquel il donne accès, et considéré comme *détenteur du savoir*. Prenons par exemple une question du type « qui a gagné la bataille de Marignan ? ». Seule la réponse compte : la recherche de l'information, et éventuellement la manipulation des outils de connaissance, est déléguée au bibliothécaire.

- 18 A cela s'oppose une question du type « qu'existe-t-il comme documents sur la bataille de Marignan ? ». Son objet n'est pas la connaissance elle-même, mais l'instrument de la connaissance. Restera, pour le visiteur, à le consulter s'il s'agit d'un ouvrage ou d'une revue, à la visionner s'il s'agit de films ou de photos, afin de trouver lui-même ce qui l'intéresse. Ces questions sont les plus nombreuses. Le renseignement demandé correspond alors à un *stade intermédiaire de la demande*. Le bibliothécaire ne se voit déléguer qu'une phrase transitoire de la recherche, soit qu'on lui demande d'introduire de la rareté dans une matière dont l'abondance excède les capacités de sélection de notre visiteur (quels sont parmi tous ceux qui existent dans un domaine, les ouvrages les plus fondamentaux), soit qu'on lui demande à l'inverse de créer de l'abondance là où il y a rareté (donnez-moi toutes les références des ouvrages qui existent dans tel domaine). Le bibliothécaire n'est plus ici considéré comme détenteur du savoir, mais comme *médiateur du savoir*.
- 19 Dire qu'un visiteur sur quatre recourt aux bibliothécaires, c'est dire aussi que trois sur quatre ne leur demandent rien. Cette présentation inversée des choses n'est pas un artifice dialectique ni une pirouette statistique. On ne saurait se contenter de définir en creux, à partir de ce quelle ne fait pas, la majorité des utilisateurs de la BPI. Il y a *des* logiques de la non-demande comme il y a *des* logiques de la demande ; on peut aussi en établir une typologie :
- *La médiation sans objet*. Nous ne nous y étendrons pas, car c'est le cas le plus évident et sans doute le plus fréquent. Sans objet, soit parce que les gens savent déjà ce qu'ils cherchent et où cela se trouve (souvent parce qu'ils l'ont déjà demandé aux bibliothécaires lors d'une visite antérieure ; n'oublions pas qu'il y a beaucoup d'habitues à la BPI) ; soit parce qu'ils ne cherchent rien de précis et se contentent de « faire un tour ». Ni les uns, ni les autres n'ont effectivement de raison de demander quoi que ce soit.
 - *Le point aveugle*. La « problématique des besoins », courante dans les professions de la médiation culturelle, peut faire des ravages si on la pousse à l'extrême. Témoin ce syllogisme : se fondant sur l'évidence — incontestable — que si les gens demandent un renseignement ou une aide, c'est qu'ils en ont besoin, on retourne la proposition pour affirmer que si les gens en ont besoin, ils demandent ; ou, variante du même raisonnement, que s'ils ne demandent rien c'est qu'ils n'ont besoin de rien. La proposition est doublement contestable :
 - ceux qui ne perçoivent qu'une partie des ressources d'un équipement culturel ne ressentent pas nécessairement comme absence ce dont ils n'imaginaient pas l'existence. « Je ne trouve pas, donc il n'y a pas » : le visiteur qui n'arrive pas à localiser le rayon consacré à tel sujet précis, qui ne trouve pas tel document là où il pourrait être, ou qui ne voit pas telle référence au catalogue, peut certes demander à un bibliothécaire ; mais il peut tout aussi bien en déduire que la bibliothèque n'a rien sur son sujet, ou ne possède pas ce document (il y est d'autant plus porté que le sujet est pointu ou le document peu courant). Il ne formulera donc pas une question devenue à ses yeux sans objet.

- ceux qui se trompent ne ressentent pas nécessairement comme erreur l'écart à une règle du jeu qu'ils croient maîtriser. « J'ai trouvé, donc il n'y a rien d'autre » : le visiteur qui cherche des livres sur un pays et en trouve en géographie n'imagine pas forcément qu'il en trouvera deux fois plus sur le même pays au rayon tourisme, à l'autre bout du bâtiment. Il ne ressentira pas le manque, donc ne cherchera pas à la combler. On pourrait multiplier les exemples.
- 20 Il y a d'autres formes encore de non-demande, qui découlent d'une attitude sociale plus fondamentale :
- *Une attitude de dominé culturel.* La demande de renseignements est beaucoup plus qu'un moyen parmi d'autres d'obtenir une information. Demander, c'est aussi établir une relation, dans un rapport inégal de public à professionnel. Relation de savoir (le bibliothécaire est celui qui maîtrise intellectuellement le fonds) et relation de pouvoir (le bibliothécaire est celui qui représente l'institution). La situation est difficile à affronter, pour qui éprouve des doutes sur sa propre capacité à s'approprier ce dont il n'a pas la maîtrise culturelle. Le rapport interpersonnel est une situation où il lui faut affronter le jugement de l'autre. Poser une question peut à la limite être vécu comme avouer publiquement une incompetence. Le modèle sous-jacent du rapport au bibliothécaire n'est pas alors celui de l'information mais celui de l'école, plus précisément de la relation maître-élève. Contre le risque de contrôle des connaissances, c'est-à-dire d'exposition des ignorances, la réaction est préventive : éviter d'avoir des relations avec les représentants de l'institution. Cette réaction est indépendante de la personnalité même des bibliothécaires chargés d'accueillir le public, puisqu'elle est réaction par anticipation. Les plus pédagogues et les plus avenants d'entre eux ne sont pas moins intimidants que ne le seraient les plus doctes et les plus suffisants.
 - *Une attitude de domination culturelle.* A l'opposé de la réticence à demander, le refus de se renseigner est la version « aristocratique » du non-recours aux bibliothécaires. Convaincus de savoir mieux que les professionnels de la documentation se frayer un parcours intellectuel au sein des informations accumulées, ou convaincus de maîtriser mieux que les généralistes le sujet précis qui les préoccupe, ces lecteurs ont souvent des bibliothécaires une image relativement négative. Certains le leur font savoir, en des termes peu amènes ; les plus nombreux se contentent de les ignorer superbement, quitte à pester en rayon contre la difficulté à s'y retrouver.
 - *Une attitude d'autonomie délibérée.* La manière de trouver fait partie de ce qu'on trouve. Une attitude courante chez les visiteurs de la BPI consiste à s'immerger dans le flot des messages, et à s'y frayer leur route à l'estime, selon leur propre logique sans utiliser les secours et les recours proposés par l'institution. Le plaisir manifeste qu'éprouvent certains à construire eux-mêmes leur progression, quitte à s'égarer dans des chemins de traverse, n'est pas le fait que d'usagers sans but précis ou de touristes en visite. Ce peut être aussi un choix délibéré de la part de ceux qui ont un besoin d'information explicite, et savent parfaitement qu'il existe des moyens bibliothéconomiques efficaces de le satisfaire. Mais à l'accès immédiat ils préfèrent l'accès par la périphérie, qui leur permet de tirer parti de toutes les informations intermédiaires que délivre la recherche de l'information, et de toutes les surprises qu'elle ménage.

3. En prendre et en laisser

- 21 Les typologies d'usages (comme la typologie des non-usages) confirment que des pratiques apparemment et extérieurement identiques peuvent être sous-tendues par des démarches d'une grande diversité. Reste à en vérifier l'origine.
- 22 On peut faire l'hypothèse que plus un visiteur a l'habitude de cette bibliothèque, moins il demande de renseignements aux bibliothécaires, et corrélativement plus il utilise les ressources bibliothéconomiques (bibliographies, catalogues) mises à sa disposition.
- 23 Ce schéma « évolutionniste » se vérifie dans ses grandes lignes, mais dans ses grandes lignes seulement⁶. Il ne présente pas de caractère systématique : là où on pensait trouver le plus grand nombre de demandes d'informations — chez les nouveaux venus — on n'en compte qu'une proportion égale à la moyenne du public (environ un sur quatre). Là où on pensait en trouver le moins — chez les assidus — il en reste encore un sur cinq. Les plus demandeurs ne sont finalement pas les nouveaux mais les néophytes (un sur trois). Nous les avons déjà rencontrés. Le recours au bibliothécaire n'accompagne pas tant le premier contact avec la BPI que les suivants. Il s'agit alors — mais alors seulement, après une découverte qui n'empruntait ses voies qu'à elle-même — d'utiliser plus rationnellement la masse documentaire offerte à la consultation.
- 24 Le cas du catalogue est quelque peu différent. Comme prévu, son usage est rare chez les visiteurs qui pénètrent à la bibliothèque pour la première fois. Mais contrairement aux prévisions sa consultation ne croît pas ensuite progressivement au fil des fréquentations. Dès la seconde visite, le taux d'utilisation des catalogues augmente pour se stabiliser autour d'un niveau qui sera le même chez les néophytes, les habitués et les assidus. Il n'y a pas, semble-t-il, d'extension progressive de l'usage d'un outil dont la complexité cesserait d'être rédhibitoire au fur et à mesure qu'on aurait apprivoisé la BPI. Le public capable de l'utiliser, ou susceptible d'y voir une ressource documentaire, y est préparé par le rapport culturel qu'il entretient à l'information, plus qu'il n'y est amené par l'acquisition graduelle d'une compétence.
- 25 Autre hypothèse courante : la consultation des catalogues serait plus importante chez les personnes de niveau d'étude élevé, tandis que le recours aux bibliothécaires serait plus facile pour les visiteurs de moindre bagage culturel.
- 26 La réalité est plus complexe⁷ : chez les étudiants, les plus nombreux à se servir des catalogues ne sont pas les étudiants du niveau le plus élevé (troisième cycle, doctorat, grandes écoles), mais les étudiants de niveau intermédiaire ou en début de cursus (premier cycle, licence, maîtrise) ; par contre dans le public « ordinaire » la consultation du catalogue augmente avec le diplôme, mais pas de manière graduelle. Elle fait un véritable saut au-delà d'un seuil qu'on peut situer entre le niveau maîtrise et le niveau 3^e cycle et grandes écoles.
- 27 La relation aux bibliothécaires suit des voies encore plus contrastées :
- chez les étudiants et les élèves le recours aux bibliothécaires décroît quant le niveau d'étude augmente. Plus on avance dans le cursus universitaire, moins on fait appel à une aide personnalisée.
 - chez les autres utilisateurs de la BPI le recours aux bibliothécaires décroît quand le niveau de diplôme diminue : moins le bagage scolaire est important, moins on fait appel à une aide personnalisée.

- 28 Cette situation paradoxale est sans doute l'effet de l'appréhension qui retient les visiteurs les moins familiers culturellement avec l'univers des bibliothèques de faire appel aux dépositaires d'un savoir qu'ils n'ont pas ou croient ne pas avoir, dans une situation où se signaleraient leur infériorité réelle ou supposée. Appréhension que ne connaissent pas les élèves et étudiants ; ces derniers confrontés en permanence dans le système scolaire et universitaire aux évaluations en tout genre, ne voient là rien de plus dissuasif que ce qu'ils vivent quotidiennement. L'intensité de leur recours aux bureaux d'information ne fait que refléter la plus ou moins grande nécessité de leur besoin d'information, et non la plus ou moins grande réticence qu'ils éprouvent à établir le contact avec les bibliothécaires.
-

NOTES

1. P. Coulaud : *La télématique documentaire à l'épreuve*. — Paris : BPI, 1982. — 109 p., *Le lien et le lieu*, op. cit.
2. Le catalogue « auteur » et le catalogue « matière » sont souvent utilisés conjointement : 6 % du public joue de la complémentarité des deux.
3. Et aussi « où sont les toilettes ? », et bien d'autres choses encore...
4. Le vocabulaire employé pour poser les questions serait d'ailleurs intéressant à analyser en soi. Pour ne prendre qu'un exemple, la « cote » est baptisée selon les cas le « numéro », le « numéro d'immatriculation », le « code », le « signe », la « marque » ; etc.
5. Nous avons développé cette analyse dans « *Le lien et le lieu* », op. cit.
6. Cf. en annexe tableau 35.
7. Cf. en annexe tableau 34.

Chapitre III : la consultation sur place, ou l'appropriation détournée

- 1 Les pratiques de consultation à la Bibliothèque publique d'information ne sont pas des pratiques « comme les autres ». Elles ne peuvent s'accompagner de ce qui presque partout ailleurs constitue leur prolongement logique : l'appropriation physique, provisoire ou définitive¹. Quoi qu'il arrive, quel que soit le type de document consulté et le type d'usage auquel on le destine, on ne peut ni acheter, ni emprunter, mais seulement consulter sur place. Le visiteur se trouve dans une situation délicate : comment s'approprier des documents et des œuvres par définition inappropriables, puisque propriété de tous, sauf à se livrer à cette transgression qu'est le vol ?

1. Les trois formes d'appropriation

- 2 Pour mieux comprendre ce qui se passe à la BPI, nous ferons quelques rapprochements avec la situation des visiteurs de musées et de monuments historiques (qui est aussi celle des visiteurs du reste du Centre Pompidou, du Musée national d'art moderne et des expositions). Nous distinguerons trois formes d'appropriation :
- 3 — L'appropriation symbolique. Les nombreuses annotations de documents de la BPI — soulignements, notes marginales, etc. — peuvent être analysées comme des pratiques de *marquage*. Pourquoi souligner dans un livre qui ne vous appartient pas, alors qu'on ne le relira sans doute pas, sinon pour signaler/signer ce qui est important pour soi, pour reconstruire un message à sa mesure en isolant au sein du texte un texte de statut différent, *son* texte ? Le lecteur s'institue par là même co-auteur de l'ouvrage ou de l'article en certaines de ses parties ; ou contre-auteur si à l'inverse il pratique le commentaire marginal pour exposer ses points de désaccord.
- 4 L'investissement symbolique est à la fois individuel et social : on écrit pour soi, et pour les autres lecteurs qui viendront après soi.
- 5 Cette forme d'appropriation peut avoir parfois la dimension narcissique qui sous-tend une autre forme de marquage culturel : le graffiti. Il s'agit de tout autre chose que d'une dégradation gratuite, « pour le plaisir », dont le sens s'épuise dans la réalisation même (le vandalisme), ou d'une dégradation intentionnelle et organisée destinée à manifester une

opposition ou un refus (l'iconoclasme)². Qu'est-ce donc que de laisser sur un mur des marques de son passage (un nom, une date), sur un livre des marques de sa propre lecture, sinon apposer son empreinte sur ce qui est au-delà de soi, arrêter le temps en juxtaposant pour toujours la trace de l'usage sur l'œuvre, la trace de ce qui passe sur ce qui demeure.

- 6 – L'appropriation dérivée. La référence à l'univers des musées et des monuments historiques est ici aussi éclairante. Non pour découvrir des équivalences à la BPI, mais pour rendre sensible, au-delà de leur instrumentalité propre, la signification culturelle de certaines pratiques comme la prise de notes ou la photocopie.
- 7 L'appropriation dérivée est une appropriation matérielle. Comme il n'est pas possible dans un musée d'emporter l'original avec soi, on en emportera des formes dérivées. Soit qu'il s'agisse de son *reflet* : achat de reproductions, du catalogue de l'exposition, et pour les livres achat de reprint ou de reliures « façon ancienne » ; soit qu'il s'agisse de son *substitut* : achat ultérieur chez les antiquaires de toiles ou d'objets de même époque ou de même style mais non de même niveau, ou d'ouvrages anciens de moindre notoriété. La première démarche repose sur une recherche *d'identité* (formelle) ; la seconde sur une recherche *d'authenticité*.
- 8 A cette dialectique de l'identique et de l'authentique, propre au comportement d'appropriation des visiteurs de musées, renvoie partiellement la dialectique de l'extrait et du prélèvement, propre au comportement des utilisateurs de bibliothèque :
- 9 La photocopie permet l'appropriation à l'identique, limitée à des extraits sélectionnés (il n'est pas question de photocopier tout un ouvrage...) ; la prise de note est réécriture à la première personne, reconstruction personnelle et directe selon un principe d'utilité propre au lecteur et non à l'auteur. Nous aurons l'occasion de revenir longuement sur ces deux formes d'appropriation.
- 10 – L'appropriation effective. Le vol est finalement le seul moyen de s'approprier directement le contenu de la BPI. Rarissime dans les musées, où il est limité aux cambrioleurs chevronnés, il est infiniment plus courant dans les bibliothèques et peut virtuellement y être pratiqué par n'importe qui. Virtuellement seulement, car un système de protection magnétique déclenche une alarme chaque fois qu'un visiteur cherche à sortir un document de la BPI. Son efficacité est à la fois effective et dissuasive. La présence d'un portique de détection rend tangible l'interdit qui frappe les documents, et exerce un effet préventif.
 - Le vol en bibliothèque apparaît autant comme une pratique d'ordre symbolique que comme une pratique d'ordre économique. Deux indices font apparaître clairement qu'on ne dérobe pas des ouvrages seulement parce qu'on est dans l'impossibilité de les acheter³ :
 - le vol n'est pas nécessairement pratiqué par des personnes qui se trouvent dans une situation matérielle ou financière difficile. On rencontre beaucoup d'étudiants, d'enseignants, de salariés, etc. parmi elles ;
 - Le vol ne porte pas principalement sur les documents qu'on peut difficilement se procurer ailleurs, c'est-à-dire soit des ouvrages chers, soit des ouvrages rares, épuisés ou introuvables : la majorité des documents dérobés sont des revues, des livres bon marché, ou des éditions courantes encore en vente dans le commerce.

2. Prélèvements en tous genres

- 11 Toutes les pratiques d'appropriation — photocopie, prise de notes, vol — ont en commun d'être des pratiques de déplacement :
 - déplacement de propriété : elles transforment, sous une forme directe ou indirecte, un bien culturel public en bien privé ;
 - déplacement dans le temps : elles permettent à volonté une lecture différée, ultérieure, prolongée ou répétée ;
 - déplacement dans l'espace ; elles rendent possible un transfert de l'usage ailleurs, de l'espace public vers l'espace privé (généralement le foyer).
- 12 Les conduites d'appropriation des documents adoptées par les lecteurs sont le produit d'arbitrages, variables selon les besoins et selon les personnes, entre l'utilisation qu'on veut en faire, la forme que l'on peut en garder, et l'investissement qu'on accepte de consentir.
- 13 La simple consultation, souvenir sans trace, « ne garantit pas contre l'usure du temps »⁴. Pour fixer sa lecture et se l'approprier, la prise de notes, trace sans fidélité, se paye en fatigue ; la photocopie, fidélité sans exhaustivité, se paye en argent ; et le vol, identité absolue, se paye en risque.
- 14 L'analyse statistique donne la mesure de la hiérarchie de ces comportements :
 - vol : environ 1/1 000 ;
 - photocopie : 17 % ;
 - prise de notes : 51 %.
- 15 L'évaluation du nombre exact de vols est bien évidemment délicate à faire, car on ne peut comptabiliser en toute certitude que ceux que l'on empêche, ceux dont les auteurs sont trahis par le détecteur placé à la sortie. Il est probable que certains échappent malgré tout. Reste que le chiffre est extrêmement faible, toutes proportions gardées : 10 personnes interceptées en moyenne par jour sur 10 000 visiteurs, c'est un taux que nous envierions bien des supermarchés et bien des bibliothèques universitaires ou autres.
- 16 L'impact du vol va au-delà des chiffres. Nous parlions de pratique symbolique du côté des voleurs. En plus du préjudice réel, il y a aussi un préjudice symbolique du côté des volés. Le vol d'un livre, surtout s'il est accompagné de détériorations, est ressenti par les bibliothécaires — et pas seulement par eux — comme une atteinte à l'esprit autant que comme une spoliation matérielle.
- 17 Tout n'est pas bon à prendre au même titre. Existe-t-il des domaines « survolés », si l'on peut dire, ou au contraire préservés des larcins ? Certains affirment qu'on volerait plus les ouvrages sérieux pour pouvoir les travailler chez soi. D'autres au contraire, qu'il y aurait une prédilection pour les livres les plus faciles. Et toutes les bibliothèques peuvent témoigner de l'attrait particulier qu'exercent sur les voleurs les illustrations plus encore que le texte (chez ceux qui découpent les pages), et parmi les illustrations celles qui sont un peu « déshabillées » : les rayons art, médecine, photo et vie pratique en sont les premières victimes.
- 18 Le dépouillement systématique de 300 fiches de vol permet de connaître la répartition par domaine des documents dérobés, et de la comparer à la répartition des documents possédés⁵.

- 19 Les documents ne sont pas volés au *pro rata* de leur disponibilité : certaines disciplines s'y prêtent plus que d'autres ; mais en même temps aucune n'est exclue. On est frappé de l'extrême variété des ouvrages subtilisés. On tente de « faucher » un peu partout, jusque et y compris en théologie. Trois domaines échappent mieux que d'autres à la convoitise des lecteurs les moins scrupuleux : la philosophie/religion, la littérature, et l'histoire/géographie. Trois autres à l'inverse ont un pouvoir de tentation plus prononcé : les sciences et techniques, les sciences sociales et humaines et surtout les arts, sports et loisirs. L'appropriation illégitime suit, tout comme la consultation légitime, des lois de variation selon les genres culturels.
- 20 Second mode d'appropriation, licite celui-la *la photocopie*. Consultation et appropriation sont inséparables. La BPI l'a bien compris en donnant à ses lecteurs, avec la photocopie, la possibilité d'emporter sa substance sans la vider de son contenu... Une quinzaine d'appareils en libre accès, dispersés à travers la bibliothèque, tournent pratiquement en continu pour satisfaire la demande considérable du public. Au total, 17 % des visiteurs de la BPI font des photocopies. Si on rapporte ce chiffre aux seuls utilisateurs d'imprimés, c'est-à-dire de documents photocopiables, c'est 22 % des lecteurs – près de un sur quatre – qui quittent la bibliothèque avec des fragments d'ouvrages et de revues.
- 21 Plus d'un million de pages sont ainsi vendues chaque année par la BPI à sa « clientèle »⁶ ; car, à 50 centimes la page, c'est bien de vente qu'il s'agit. La Bibliothèque publique d'information n'est pas qu'une bibliothèque de consultation, c'est aussi d'une certaine manière une *bibliothèque de vente* ; ou si l'on préfère une *librairie d'un genre particulier qui ne vendrait que des extraits*.
- 22 Les seuls détournements réels sont statistiquement tout à fait minoritaires. Le premier est de l'ordre du parasitage. Quelques personnes viennent à la BPI uniquement pour photocopier des documents personnels, pour des raisons de commodité (il n'y a guère d'autres endroits à Paris où faire des photocopies le soir ou le week-end). Ce service conçu au départ comme un complément d'utilisation de la bibliothèque devient pour elles la motivation de la fréquentation.
- 23 Le second est de l'ordre de la ruse : face à la difficulté de faire des photocopies de microfims⁷, quelques lecteurs ont spontanément inventé une nouvelle forme d'appropriation : la photocopie sonore, ou sonoscopie... Ils lisent à mi-voix devant leur magnétophone à cassettes le texte qui défile sur l'écran, afin de pouvoir le retravailler à leur guise ultérieurement, chez eux. Plutôt que de détournement d'usage, c'est plutôt de contournement d'usage qu'il faut parler ici.
- 24 Dernier mode d'appropriation, le plus répandu : la prise de notes. Les chiffres sont impressionnants : plus de la moitié du public de la BPI prend des notes, sous une forme ou une autre. Cela va de la transcription mot pour mot d'extraits de livres ou d'articles à leur contraction ou à leur reformulation, du relevé d'un point d'information à la reprise d'un sommaire ou d'un plan, de la copie d'un texte au commentaire personnel à partir d'un texte.
- 25 La Bibliothèque publique d'information offre le spectacle d'une immense assemblée de scribes en tous genres, et dans toutes les positions (y compris accroupie). *La BPI n'est pas seulement une bibliothèque de lecture, mais une grande bibliothèque d'écriture*.
- 26 Seuls les livres et les périodiques alimentent la prise de notes, et parmi les périodiques les revues spécialisées plus que les revues d'information générale. La prise de notes à partir d'images, à l'occasion du visionnement d'un film vidéo ou d'un panier de diapositives est

rarissime. Il y a manifestement une difficulté fondamentale à prendre du texte sur de l'image, à transposer sous forme scripturale un message iconique — exercice auquel rien, et surtout pas l'école, ne prépare —. Transcrire l'image en texte n'offre aucun des repères, ni des refuges, que fournit par analogie directe le passage du livre aux notes, de l'écrit à l'écrit. L'image n'entraîne pas l'écriture mais la parole : rien ne génère plus de commentaires, à haute voix ou en confidence, que les films et les diapositives. A défaut de pouvoir se les approprier, parler de ce qu'on voit (pendant et après), passer de l'image au langage, semble à Beaubourg comme ailleurs la manière la plus spontanée et la plus fréquente de faire siennes les images.

NOTES

1. Ailleurs, c'est-à-dire la plupart des lieux marchands (librairies, disquaires, maisons de la presse, etc.) et non-marchands (bibliothèques municipales, d'entreprises, universitaires, etc.) consacrés à la diffusion des produits culturels imprimés, sonores ou audiovisuels.
2. Sur la distinction entre vandalisme et iconoclasme, et l'analyse des dégradations portées à des œuvres d'art contemporain, cf. D. Gamboni : *Un iconoclasme moderne*. Théorie et pratiques contemporaines du vandalisme artistique. — Lausanne : les Editions d'En-bas, 1983. — 120 p.
3. Nous avons procédé à un dépouillement détaillé d'un échantillon représentatif de 300 fiches établies par les services de sécurité lors de tentatives de vol.
4. M. de Certeau, op. cit.
5. Cf. en annexe tableau 33.
6. 1,02 millions exactement en 1983.
7. Il faut les faire réaliser par un technicien qui n'est présent qu'en semaine, et à certaines heures ; le prix unitaire en est très élevé.

Chapitre IV : lecture publique, lecture en public

1. La privatisation

- 1 Tous ceux qui ont longtemps fréquenté des établissements culturels ou y ont travaillé connaissent bien les mille et une ruses déployées par les visiteurs pour prendre possession des choses et des lieux. Ces choses qui leur appartiennent mais qu'ils doivent partager ; ces lieux qui sont de passage mais où ils veulent s'arrêter.
- 2 L'appropriation permet les prélèvements sans préjudices. C'est, nous l'avons vu, un des moyens de résoudre la contradiction. Il en est d'autres ;
- 3 Prenons deux exemples :
 - chaque mois en faisant le reclassement général des documents les bibliothécaires retrouvent des livres soigneusement rangés dans une cote radicalement étrangère à la leur. La constance du phénomène, l'hétérogénéité absolue des domaines interclassés, interdisent de penser qu'il puisse s'agir de hasard, ou de maladresse de la part des lecteurs. Ce sont tout simplement des cachettes, des « planques », qui comme dans la « lettre volée » d'Eggar Poe sont d'autant plus indécélables qu'elles sont en évidence. Ainsi quelqu'un qui n'a pas terminé un livre d'informatique au moment de partir et qui craint de ne pas pouvoir le retrouver le lendemain ira par exemple le ranger au rayon philosophie ou littérature (s'il est vraiment rusé, il pourra même déployer des astuces mnémotechniques pour se souvenir de l'endroit où il l'a caché : on a par exemple retrouvé des ouvrages sur la langage informatique « Pascal » soigneusement replacés en littérature entre deux œuvres de Blaise Pascal). Il y a toutes chances pour que le philosophe qui tombe sur ce livre par hasard le laisse ; et il n'y a aucune chance pour que celui qui le cherche prospecte dans ce coin et le trouve. L'ouvrage n'est pas volé, mais il n'est plus disponible que pour celui qui s'en est assuré la maîtrise en le déplaçant.
 - dans un autre registre, on observe régulièrement des lecteurs qui prennent dix livres à la fois, non pas nécessairement pour les lire mais pour les soustraire à la convoitise des autres. Ils veulent éviter que ces ouvrages ne partent au cas où eux-mêmes en auraient

besoin, et quand bien même ce besoin éventuel serait hautement improbable : on ne sait jamais...

- 4 Ces pratiques se différencient des pratiques d'appropriation, dont on pourrait être parfois tenté de les rapprocher. Ce sont en réalité des *pratiques de privatisation*.
- 5 L'appropriation (photocopie, prise de notes, vol) est définitive ; on emporte avec soi ce qu'on a prélevé. La privatisation est provisoire. Elle vise à garantir momentanément la disponibilité d'un document.
- 6 L'appropriation est centrée sur soi ; on emporte ce dont on a personnellement besoin ou envie, pour un usage privé ultérieur. La privatisation est centrée sur les autres ; elle vise à annuler directement la concurrence des autres utilisateurs, en particulier ceux qui ont les mêmes centres d'intérêt (mes semblables, mais non mes frères...).
- 7 Ces pratiques de privatisation des documents sont courantes en bibliothèque. Mais il existe aussi des pratiques de *privatisation de l'espace* : c'est là une conséquence logique de la confusion des lieux : la BPI est à la fois le lieu de l'approvisionnement et le lieu de l'usage. Elle oblige ses visiteurs à contrevenir à leurs habitudes : en effet, on n'utilise généralement pas, dans la vie courante, les produits culturels là où on les trouve (le livre en librairie, le journal au kiosque, le disque chez le disquaire, etc.) mais chez soi, à domicile : le plus souvent pour les livres et la presse, pratiquement toujours pour les disques.
- 8 Il faut donc s'accomoder à la BPI de l'obligation de les consulter — de les consommer — sur place. En s'adaptant, ou en adaptant l'environnement. D'où la recherche d'endroits qui permettent de reconstituer autant que faire se peut la clôture de l'espace. D'où l'adoption de postures qui tentent de réintroduire des habitudes corporelles.
- 9 — Première distinction : *l'espace prévu/l'espace conquis*. On trouve en abondance à la BPI des tables et des chaises¹. Elles sont réparties tout au long des trois étages et des 12 000 m², de telle sorte qu'il y ait toujours des places de consultation à proximité de chaque rayon et dans chaque discipline. Or des lecteurs, on en retrouve partout : sagement assis aux endroits convenus certes, mais aussi installés en enfilade sur les radiateurs bas qui courent tout le long des murs de la bibliothèque, accoudés aux présentoirs des rayonnages, assis par terre dans les espaces libres voire en plein passage. Certains se créent même des abris, bien calés dans les rayons — véritables petites « niches écologiques » — en mettant à profit les creux dans la disposition des tablettes et étagères.
- 10 Explication évidente : quand il n'y a plus de places libres il faut bien se contenter de ce qui reste. C'est tout à fait vrai pendant une bonne partie de la journée, où effectivement il est quasiment impossible de trouver à s'asseoir. Mais il est non moins exact que dès les premières heures d'ouverture quand il reste encore des sièges partout, ou en fin de journée quand ils ont été libérés, on continue à rencontrer un nombre considérable de personnes installées de-ci de-là sans se soucier des places vacantes.
- 11 Ce choix, car c'en est un aux heures où l'emplacement n'est pas imposé par la rareté, où nécessité ne fait pas loi, vise en fait à garantir à l'acte de lecture une privatisation minimum. L'observation directe des comportements montre bien comment joue la dialectique du sombre et du clair, et la dialectique de l'ouvert et du fermé : un éclairage amoindri rend difficile la lecture mais favorise le repliement sur soi ; et la clôture visuelle ôte à l'espace son gigantisme et le ramène à l'échelle de l'espace familial. Cette double « négociation » avec la lumière et avec la perspective aboutit souvent à l'installation dans des endroits éminemment inconfortables (sous les escalators intérieurs, coincés entres

- deux rayons, derrière les appareils de visionnement de diapositives ou de microfilms, etc.) ou ostensiblement misanthropes (chaises tournées face au mur).
- 12 – Une seconde distinction, liée à la première, peut être faite entre *les postures légitimes et les postures affranchies*. De par sa définition même, une bibliothèque est un lieu corporellement normatif. Il est clair que la seule position légitime est la position assise, les chaises sont là pour le rappeler. D'ailleurs, quand on représente une bibliothèque au cinéma ou en littérature, c'est toujours un univers d'« assis »².
- 13 A la BPI, on trouve des assis, des debouts, des couchés... Par « debouts » nous n'entendons pas seulement les personnes qui commencent leur consultation face aux étagères. Ce sont aussi les visiteurs qui déambulent entre les rayons, entre les images sans jamais se fixer vraiment, utilisateurs de l'espace plus encore que des objets que cet espace propose. Ils donnent à Beaubourg ce mouvement permanent, cette circulation ininterrompue qui est bien plus qu'un simple effet de l'affluence.
- 14 Plus encore que ces « nomades », dont on peut attribuer en partie la présence à l'« effet Beaubourg », ce sont les « sédentaires » qui nous intéressent ici. Les plus nombreux respectent la norme corporelle de la position assise. Mais ceux qui y contreviennent sont loin d'être quantité négligeable ; ils présentent en outre la particularité d'être — quoique minoritaires — singulièrement visibles, ce qui contribue à créer le climat et à forger l'image de la BPI.
- 15 Allongés, accoudés, accroupis, assis par terre, leurs attitudes choquent souvent d'autres lecteurs ou des bibliothécaires. On peut y voir — selon son inclination — la manifestation d'un laxisme vis-à-vis des autres usagers, ou d'un manque de respect pour le caractère « sacré » des lieux et des objets culturels, ou à l'extrême de la provocation gratuite et ostentatoire. Quel que ce soit le jugement porté, il faut essayer de comprendre la signification réelle de ces postures. Ce qu'on est tenté de considérer de l'extérieur comme une transgression, est en fait généralement vécu par les intéressés comme une conformité ; mais une conformité d'une autre nature : conformité aux attitudes qu'ils adoptent habituellement chez eux pour lire, regarder la télévision, écouter des disques. Des comportements apparemment étrangers au monde des bibliothèques sont paradoxalement adoptés comme un moyen de s'y sentir à l'aise. Ces lecteurs privatisent un lieu, propriété de tous, en y réintroduisant les postures les plus familières. *La transgression des normes de l'espace public n'est ici rien d'autre que la transposition des normes de l'espace privé.*
- 16 Dernière forme de privatisation de la Bibliothèque publique d'information par ses utilisateurs : *le marquage*.
- 17 Plongé dans un espace socialement indifférencié, l'utilisateur éprouve le besoin de se constituer un territoire, dans lequel il puisse retrouver ses repères et assurer ses pratiques. Installé sur ce territoire constamment menacé, il lui est nécessaire d'en indiquer l'occupation par des signes extérieurs qui témoignent de sa privatisation provisoire.
- 18 On sait que beaucoup d'usagers de la bibliothèque sont des habitués. Ils s'y sont construit des repères, à la fois dans l'organisation intellectuelle des ressources de la BPI et dans son organisation spatiale. En bref, ils s'y retrouvent. Et parfois s'y installent : certains ont leurs « coins », leur zone familière, voire leur place de prédilection, qu'ils espèrent retrouver à chacune de leurs visites. Cela peut aller parfois jusqu'à un sentiment aigu de possession, avec son corollaire un sentiment aigu de spoliation si « leur » territoire n'est

pas libre³. Les usagers tendent au fil de leurs visites à se constituer au sein de la BPI un *espace propre sans propriété*, au sein duquel ils sont assurés de retrouver la trace invisible de leurs passages antérieurs — ce pourrait être la définition de la familiarité —, et à partir duquel ils peuvent éventuellement investir d'autres territoires.

- 19 Quand cet investissement systématique sur l'espace s'accompagne d'un investissement systématique sur le temps (certains ont « leurs » jours, « leurs » heures), on peut même parler alors de *ritualisation* des pratiques.
- 20 Ce marquage invisible, intériorisé, d'une fois sur l'autre (la place « habituelle ») devient manifeste quand il vise à préserver le présent : lorsqu'on occupe une place, il faut éviter, si l'on doit s'absenter un moment pour aller en rayon ou pour faire un tour, de se la faire prendre. Pour cela, on en manifestera l'occupation par un signe explicite. Les éthologues, et certains sociologues après eux, emploient l'expression de « marqueurs ».
- 21 Ces marqueurs sont de divers types⁴. Il y a des marqueurs centraux, objets placés au centre du territoire dont ils annoncent la revendication : sac ou vêtements accrochés à la chaise, stylo, paire de lunettes ou notes personnelles posés au centre de la table, etc. ; et il y a des marqueurs frontières, qui établissent la ligne qui sépare deux territoires adjacents : c'est généralement la pile de livres sortis exprès à cet effet (et non pour être réellement consultés) qui remplit cet office.
- 22 On voit bien en quoi ces marqueurs ne sont pas de même statut ni de même usage : les marqueurs centraux sont là pour rappeler, en l'absence provisoire de l'occupant, que la place est déjà propriété de quelqu'un. Le signe en est d'autant plus manifeste, et son efficacité symbolique en est d'autant plus réelle, que l'objet appartient à l'intéressé. Le visiteur qui utilise ses effets personnels pour marquer son espace sait qu'il s'expose au vol, contrepartie de l'efficacité plus grande qu'il confère ainsi au marquage. En comparaison la chaise renversée, le livre laissé ouvert à la page — souvent employés pour retenir une place — assurent une protection moindre et ont plus de chance d'être déplacés. Il y a affaiblissement de l'effet dissuasif quand l'objet qui fonctionne comme marqueur de territoire appartient à ce territoire même.
- 23 Les marqueurs frontières ont une autre fonction. Ils ne sont pas disposés pour témoigner d'une absence, mais pour marquer une présence et les limites d'un territoire. Le lecteur n'est pas momentanément ailleurs, il est bien là et cherche à faire respecter son espace vital. Par ce stratagème il se met en scène et signifie, à la fois pour lui-même et pour les autres, la privatisation de son espace, l'interdiction d'empiéter.

2. Le rapport aux autres

- 24 De cette double dimension — rapport à soi-même/rapport aux autres — les analyses traditionnelles des bibliothèques ont toujours privilégié le premier terme ; tant les analyses psycho-sociologiques, centrées sur les « motivations » du public, que les analyses inspirées par les sciences de l'information, surtout attentives aux « fonctions » de la documentation.
- 25 Les conduites d'appropriation et surtout les conduites de privatisation nous ont fait entrevoir toute l'importance que peut revêtir le second terme. Complétons maintenant l'analyse :
- 26 L'utilisation de la Bibliothèque publique d'information est à l'évidence une démarche *sociale*. On a vu abondamment tout au long de cet ouvrage les différences de fréquentation

et les variations de comportement selon l'origine socio-culturelle des visiteurs. Mais c'est aussi une démarche *socialisée* ; elle est tributaire de la relation entretenue avec qui on fréquente (amis, famille, connaissances), et avec ceux qui fréquentent (les autres visiteurs côtoyés dans le Centre).

- 27 La fréquentation collective (à plusieurs) d'une bibliothèque ne va pas de soi. Elle contrevient aux représentations généralement associées à ce type d'équipement culturel. Les deux modèles de la bibliothèque les plus prégnants renvoient l'un — la lecture — à une pratique solitaire, et l'autre — l'autoformation — à une démarche individuelle.
- 28 De fait, la majorité des utilisateurs de la BPI (70 %) la fréquentent seuls même si, comme nous le verrons plus loin, absence de compagnons ne signifie pas pour autant absence d'échanges. 30 %, près d'un visiteur sur trois, viennent accompagnés. Le phénomène, quoique minoritaire, est important.
- 29 Les différents cercles de sociabilité pèsent d'un poids très variable dans la pratique collective :
- le mode le plus courant est la fréquentation avec des amis (19 %). Ce peuvent être des amis de longue date, ce peuvent être aussi des collègues ou des camarades (en particulier chez les étudiants) mûs par les besoins analogues qu'engendre une situation identique. La visite de la BPI est tout à la fois le produit d'une relation préexistante, et l'occasion de renforcer cette relation ;
 - la visite en famille ou en couple, moitié moins fréquente que la visite entre amis (10 %) s'effectue sur d'autres bases. Les liens qui unissent entre eux les partenaires ont un caractère permanent. La pratique de la bibliothèque n'ajoute qu'un terrain supplémentaire à la relation parent/enfant (ludique ou pédagogique), aux rapports du couple, aux échanges avec la famille proche et lointaine ;
 - quand à la visite en groupe, elle reste marginale (1,5 %). Il faut dire que la bibliothèque elle-même fait tout pour la dissuader, afin d'éviter que la présence des bataillons compacts de ceux qui visitent ne trouble la sérénité de ceux qui « travaillent »⁵.
- 30 L'importance de la pratique collective tient certainement à ce que la Bibliothèque publique d'information est d'abord un *lieu* que l'on fréquente, avant même d'être une *offre* dont on use. Certes aucun espace culturel n'est réductible à la somme des objets ou des documents qu'il propose. Mais celui-ci plus encore que d'autres, par la libre circulation des personnes, l'accumulation des ressources et la juxtaposition des supports, génère une *logique d'usage qui n'est pas réductible à une logique d'utilisation*.
- 31 L'analyse des motivations de visite est éclairante. On sait qu'en moyenne 18 % des gens viennent à la BPI sans projet précis, assurés qu'ils sont de trouver, parmi toutes les sollicitations proposées, quelque chose qui retiendra leur attention. Ce chiffre monte à 34 %, près du double donc, chez ceux qui sont venus à plusieurs. *Disponibilité et sociabilité vont de pair*⁶.
- 32 Le week-end a la réputation d'être la période d'élection des fréquentations en famille ou entre amis. En semaine on viendrait plutôt travailler, seul. Le samedi et le dimanche, on viendrait plutôt pour visiter, à plusieurs. Il est exact que la sociabilité suit des rythmes qui font du week-end un temps fort : 38 % des visiteurs du samedi et du dimanche viennent accompagnés, contre 25 % seulement en semaine. Reste que le centre de gravité de la fréquentation ne change pas : les solitaires demeurent, même le week-end, les plus nombreux.

- 33 La sociabilité ne se limite pas aux formes les moins finalisées de la fréquentation de la BPI. On la retrouve également, quoique à un degré moindre, chez ceux qui sont venus avec un projet précis en tête (24 % de ceux qui viennent à la bibliothèque pour étudier sont accompagnés) comme chez ceux qui ont utilisé les documents qui se prêtent le plus mal au partage : les documents écrits (23 % des utilisateurs de livres sont venus accompagnés)⁷. Ce n'est pas parce qu'on vient à plusieurs qu'on travaille à plusieurs, ou qu'on utilise les mêmes documents. Il est clair que la pratique collective est essentiellement *une modalité de fréquentation et non un mode de consultation*.
- 34 Seule exception, seule pratique où manifestement sociabilité et consultation sont étroitement liées : la pratique de l'image. Diapositives et films vidéo — les premières encore plus que les seconds — sont les supports documentaires les plus propices au partage. Cela tient à la fois à leur présentation matérielle, et à leur familiarité culturelle. Présentation verticale, lumineuse, offerte à tous à travers l'espace de la BPI, les appareils de visionnement ne restreignent pas le champ visuel au seul spectateur qui a demandé la diffusion du film ou des diapos. Quant à la familiarité avec l'image, elle a été acquise quotidiennement à travers des habitudes familiales ou amicales qui sont le plus souvent collectives : les enquêtes sur les pratiques culturelles montrent qu'on va au cinéma, on passe des photos, on regarde la télévision beaucoup plus souvent à plusieurs que seul. Si on rencontre beaucoup de gens devant les écrans à Beaubourg, c'est bien sûr parce que *la pratique de l'image favorise les rapprochements* (la disposition des appareils dans l'espace face au public crée des points de fixation, entraîne l'agrégation provisoire des spectateurs) ; mais c'est aussi parce que *les rapprochements favorisent la pratique de l'image*, que la logique de la fréquentation collective rencontre la logique dominante de la consommation de l'image dans notre société.
- 35 La sociabilité à la Bibliothèque publique d'information ne se réduit pas à la fréquentation collective, sociabilité importée de l'extérieur en quelque sorte, qui préexiste à la visite et présuppose la connaissance de l'autre.
- 36 Il existe également une forme de *sociabilité* que nous qualifierons de *secondaire*. Elle naît de la confrontation obligée, dans le même espace, *d'individus provisoirement rassemblés sans s'être mutuellement choisis*.
- 37 La BPI, bibliothèque de lecture publique, est une immense bibliothèque de lecture en public. Chacun y côtoie tout le monde, de gré ou de force, qu'on s'en accommode ou qu'on tente de réintroduire un semblant d'intimité ou d'autonomie par des tactiques de privatisation. On peut se demander si cette obligation de partager sa pratique favorise l'établissement de relations entre les utilisateurs. La proximité des personnes et la similitude des besoins crée un environnement apparemment favorable à la communication.
- 38 Certaines relations se nouent à l'occasion et autour des situations de consultation :
- 39 — Relations public/bibliothécaires : généralement réduites au strict échange d'informations, elles peuvent aussi, chez les fidèles de la BPI, se développer sous une forme plus personnalisée. Habitué et bibliothécaire finissent par se reconnaître, puis se connaître, malgré la perpétuelle rotation des uns et des autres.
- 40 La relation qu'ils entretiennent n'en est pas toujours pour autant amicale. Les lecteurs développent deux sortes de fidélités : la fidélité bienveillante (saluer les bibliothécaires à son arrivée, échanger quelques mots, compâtrer mutuellement de la difficulté du rôle de l'autre — ce n'est pas facile tous les jours d'être bibliothécaire, ni d'être lecteur... —, faire

part de ses découvertes, etc.) ; et la fidélité malveillante (celle des « éternels râleurs », qui reviennent régulièrement à la charge pour les mêmes reproches). Dans un cas comme dans l'autre, l'enjeu réel de l'échange n'est pas dans les informations échangées mais dans la possibilité que se donne le lecteur d'être reconnu, de créer une complicité qui le pose à ses propres yeux comme partie prenante de la BPI, et le pose aux yeux des autres comme partenaire privilégié ;

- 41 – relations public/public : les circuits de renseignements ne passent pas tous par les bureaux des bibliothécaires. Il existe aussi des formes d'entraide, ou au moins d'échange, entre utilisateurs de la bibliothèque, depuis les relations furtives et purement instrumentales autour des photocopieurs, des téléphones, des appareils (échanges de monnaie, etc.) jusqu'aux questions d'orientation en rayon, et aux conseils d'utilisation des catalogues.
- 42 Pour autant que l'on puisse en juger (car ce genre de situation n'est pas facile à comptabiliser), il semble que ces relations entre usagers soient peu fréquentes et réduites aux minimum. Beaucoup moins fréquentes en tout cas que celles qui se développent quand on met à leur disposition non plus des supports traditionnels d'information (livres, presse, photos, films, disques), mais de nouveaux outils de communication comme des terminaux. Une enquête sur l'utilisation de Minitel par le public de la salle d'actualité a montré que le libre accès à la télématique favorisait deux phénomènes⁸ : le développement d'une dynamique de grappe (plutôt que de groupe) autour de l'objet, où l'échange de commentaires est fréquent ; et l'émergence, au sein du public, de médiateurs qui s'investissent eux-mêmes de la mission d'initier les autres utilisateurs.
- 43 Au total cependant la Bibliothèque publique d'information, et le Centre Pompidou, brassent à longueur d'année des publics qui se côtoient mais établissent relativement peu le contact. *La cohabitation n'est pas la relation, malgré les apparences de melting-pot culturel de Beaubourg : la proximité spatiale n'annule pas la distance sociale.*
- 44 Nous avons vu que la sociabilité à la BPI pouvait prendre plusieurs formes. Sociabilité « importée » dans le cas de la fréquentation collective, la plus courante. Sociabilité secondaire dans le cas de l'établissement de contacts, plus rare. Reste une troisième forme qui, pour être silencieuse et passer par la communication non-verbale, n'en est pas moins bien réelle : *la coprésence.*
- 45 La coprésence n'est pas neutre. Elle n'est pas simple juxtaposition d'individus plongés chacun dans leur lecture, dans leur écoute, dans leur visionnement d'images. Même quand il n'y a pas établissement de relations directes, il y a ajustement permanent des comportements de chacun en fonction de la présence des autres. Chaque visiteur de la BPI se trouve dans la double situation de voir et d'être vu. Et y réagit.
- 46 Voir. « Si je vais à la BPI, c'est aussi pour regarder les gens ». L'expression revient souvent sous une forme ou une autre, dans les interviews⁹. L'affluence du public suscite semble-t-il des réactions ambivalentes. Elle est vécue à la fois comme nuisance (il faut faire la queue, on trouve difficilement des places, les documents sont dérangés, etc.), et comme environnement favorable (la bibliothèque est plus chaleureuse s'il y a du monde, la présence des autres utilisateurs contribue à créer un climat particulier).
- 47 A l'extrême, la confrontation à d'autres peut devenir une motivation de la visite de la BPI : parmi les personnes qui viennent seules, il y a aussi des personnes solitaires. La solitude ne leur est pas une manière de fréquenter la bibliothèque mais un état permanent. Il n'est pas rare de remarquer ainsi en soirée, ou pendant les week-ends, des

hommes et des femmes qui « font durer » leur présence au Centre Pompidou, sans même rechercher le contact, simplement pour profiter de la compagnie de leurs semblables avant de se retrouver à nouveau face à eux-mêmes.

- 48 Il s'agit là d'une situation limite. Pour la plupart des usagers le spectacle des autres fait simplement partie du spectacle de Beaubourg. Accepté ou non, il est de toutes façons incontournable. Certains le recherchent : ils s'installent à des places de consultation qui sont aussi des places d'observation, et y font preuve d'une curiosité toute ethnographique. Les autres s'y livrent sans le chercher vraiment, mais sans s'y soustraire non plus, dès qu'ils lèvent les yeux de leurs ouvrages ou de leur film. Nul n'y échappe. La contemplation distraite ou attentive du ballet de la déambulation des autres fait à ce point partie intégrante de l'univers de la BPI qu'on peut dire qu'il y a non pas quatre supports d'information à la bibliothèque mais bien cinq : le texte, l'image fixe, l'image animée, le son... et les autres visiteurs.
- 49 *Etre vu*. C'est la contrepartie de la lecture en public, le prix à payer pour avoir accès aux documents de la BPI.
- 50 Certaines personnes le redoutent au point de renoncer à fréquenter cette bibliothèque, comme d'autres pour les mêmes raisons renoncent à fréquenter le Centre Pompidou. Nous ne les avons donc pas rencontrées dans notre enquête, et pour cause... Mais on peut, à défaut de les avoir interrogées, se représenter leur attitude à partir d'autres recherches sur la fréquentation des espaces publics, en particulier les recherches de L. Boltanski¹⁰. Cette attitude de repli s'exprime sur le mode irrationnel d'une relation angoissée à la foule, ou au contraire s'exprime de manière argumentée par un discours sur l'un et le multiple, l'invasion des masses, la nécessité de préserver sa différence. Ceux qui ont joui ou croyaient jouir du privilège de l'accès sélectif aux choses de l'esprit vivent mal de devoir partager avec la « foule » ce qu'ils pensaient être un des attributs de leur propre distinction ; côtoyer les bataillons serrés des autres visiteurs oblige à les percevoir comme autant d'*alter ego* ; ils leur renvoient une image vulgaire de leur propre condition, dépouillée de l'aura que procure la manipulation culturelle dans les endroits préservés.
- 51 L'abandon de la fréquentation de la bibliothèque ou du Centre Pompidou au profit d'autres lieux moins partagés — d'autres bibliothèques, d'autres musées — n'est pas la seule réaction possible à cette contradiction. Les 10 000 visiteurs quotidiens de la bibliothèque n'en sont pas là, puisqu'ils sont là... Une autre attitude consiste à sélectionner soigneusement ses heures et ses jours de fréquentation de manière à éviter la foule : il s'agit bien sûr d'améliorer objectivement les conditions de sa visite (échapper à la queue, trouver facilement de la place) ; mais il s'agit aussi de reconstituer autant que faire se peut l'atmosphère de ces lieux où l'on est « entre soi ». Comme le dit Boltanski, « la maîtrise du temps permet généralement de compenser la perte relative du contrôle de l'espace ».
- 52 La majorité des usagers ne sont pas aussi sensibles au fait d'être vus. Ils supportent sans problèmes la cohabitation, parfois avec quelque désagrément, souvent non sans un certain plaisir : « J'aime bien lire avec des gens autour de moi » affirme une interviewée¹¹.
- 53 Quelques visiteurs de la BPI enfin tombent dans l'excès inverse. Ils sollicitent délibérément, voire désespérément, le regard des autres. La volonté de se faire remarquer par le costume, l'attitude générale, les interpellations à haute voix, n'est pas rare au Centre Pompidou. Elle prend généralement la forme bénigne d'un exhibitionnisme tempéré, d'une affirmation publique de soi qui n'entraîne d'autre conséquence que l'éveil

contraint de l'attention des autres. Rares sont les démonstrations réellement agressives et les provocations qui imposent l'intervention des agents de sécurité.

- 54 La rareté relative des frictions sérieuses entre les gens, des bagarres, du vandalisme caractérisé, est à y bien réfléchir un phénomène surprenant dans un lieu qui accueille chaque jour, sans contrôle des entrées d'aucune sorte, plus de 10 000 personnes.
- 55 La cohabitation obligée dans un espace culturel induit des phénomènes collectifs, des effets propres à la somme des interrelations explicites et implicites, actives et passives, qui relient les uns aux autres les usagers de la BPI. Les deux plus significatives sont :
- un effet de contrôle réciproque. La révérence vis-à-vis des outils de la connaissance et des œuvres, et vis-à-vis des temples de la culture qui les abritent, ne suffit pas à expliquer la protection relative dont continuent à jouir les personnes et les biens. Outre que cette révérence n'est pas partagée par tous les visiteurs, on connaît d'autres lieux où les relations dégénèrent, où les objets se dégradent, de manière autrement plus préoccupante qu'ici¹². On peut faire l'hypothèse que la densité même de l'occupation de l'espace, et l'observation permanente et croisée de chacun par tous et de tous par chacun, crée une forme de contrôle social collectif de la déviance, ou en tout cas limite la déviance à des manifestations secondaires¹³. Cela vaut en particulier pour la préservation des collections : on a certes à déplorer vols, détériorations (pages arrachées ou découpées à la lame de rasoir) et dommages (annotations manuscrites). Mais ces préjudices — au moins les deux derniers qui nécessitent une manipulation repérable — seraient bien plus fréquents dans un cadre moins « transparent ». La meilleure protection des documents reste encore celle — préventive — assurée par les lecteurs.
 - Un effet d'indifférenciation sociale relative. Ne nous méprenons pas. On a vu que les différents milieux sociaux ont des propensions inégales à fréquenter la bibliothèque du Centre Pompidou ; et quand ils la fréquentent, ils y distribuent différemment leurs pratiques. Reste que, paradoxalement, l'encombrement de la BPI est pour beaucoup dans la présence de publics composites. Il est toujours difficile de démêler les causes des effets. Pourtant, on est tenté de dire que le public n'est pas simplement nombreux parce qu'il est varié ; il est varié parce qu'il est nombreux. Il y a tellement de monde qu'à être sous le regard de tous on n'est plus sous le regard de personne. Cette indifférenciation relative libère des postures obligées. Paradoxe d'une situation qui produit à la fois une conséquence et son contraire, car nous venons de voir que le regard des autres avait aussi un effet de contrôle social.
- 56 Le Centre Pompidou permet la confusion de chacun, même différent, dans la masse du public : on se sait vu, on ne se sent pas jugé. Il en allait autrement dans les équipements culturels « ordinaires », plus clairsemés ou moins bousculés : comportements et attitudes de ceux qu'on y côtoie vous rappellent constamment, si vous n'en partagez pas les normes, votre propre étrangeté en ces lieux ; quand ils ne vous signifient pas par des signes sans ambiguïté que vous n'êtes pas à votre place, c'est-à-dire à votre classe : par exemple, dans les salles de musée ou les bibliothèques d'étude, les regards désapprouvateurs ou les toussotements de rappel à l'ordre à l'égard de ceux qui « se tiennent mal », qui parlent trop fort, etc. c'est-à-dire qui rompent la norme sociale tacite de discrétion et de révérence propre à ces établissements culturels.
- 57 Les études sur le fonctionnement des ensembles complexes nous ont rendus sensibles à la dynamique de ce qu'on appelle les « effets pervers » : ces conséquences négatives irrésistiblement engendrées par des situations qui semblaient positives¹⁴. L'effet

pervers de l'exceptionnel succès du Centre Pompidou, c'est son encombrement. Mais cet effet pervers en génère à son tour un en sens contraire, effet pervers de l'effet pervers qui s'en trouve de ce fait reporté du côté positif. L'affluence contribue indirectement à l'autorégulation du lieu, selon une double dynamique : elle limite la transgression, et elle autorise la différence.

NOTES

1. La BPI propose environ 1 800 places assises.
2. R. Lemaitre: L'image du bibliothécaire et du documentaliste à travers les films et la littérature. in: *le Documentaliste*, vol. 15/1, mars 1978, pp. 19-21.
3. « C'est ma place » nous a dit une fois un lecteur en essayant de nous déloger à l'ouverture de la bibliothèque, alors que nous y étions installés bien avant son arrivée et qu'il restait encore plusieurs centaines de places libres autour de nous...
4. Nous utilisons ici une distinction établie par E. Goffman: *La mise en scène de la vie quotidienne*. — Paris Editions de Minuit, 1973. — 255 p.
5. Les agents de sécurité ont pour consigne de demander aux groupes de se dissoudre pour visiter le BPI; cela n'empêche pas toujours ces derniers de se reformer à l'intérieur.
6. Cf. en annexe tableau 22.
7. Cf. en annexe tableaux 22 et 29.
8. Cf. J.F. Barbier-Bouvet: *Portrait de groupe avec Minitel: petite ethnographie des utilisateurs*. — Bulletin des bibliothèques de France, tome 29, n°3, mai-juin 1984. —
9. J. Cot et M. Gaugain, op. cit.
10. *L'encombrement, ou la maîtrise des biens sans maître*, op. cit.
11. J. Cot et M. Gaugain, op. cit.
12. *Un iconoclasme moderne*, op. cit.
13. Transgression de l'interdiction de fumer — mais limitée aux toilettes —; transgression de la consigne de silence — mais dans un registre mezzo voce —; etc.
14. R. Boudon: *Effet pervers et ordre social*. — Paris: Presses Universitaires de France, 1977. — 286 p.

Conclusion

- 1 La foule qui se presse aux portes du centre Pompidou et à l'entrée de la Bibliothèque publique d'information manifeste chaque jour tangiblement l'incontestable succès de Beaubourg.
- 2 La tentation est grande de réifier cette multitude d'hommes et de femmes, de jeunes et de moins jeunes, de cadres et d'ouvriers, en un individu collectif dont le centre est partout et la circonférence nulle part : le « grand public ».
- 3 L'expression connaît une fortune considérable. Elle a un pouvoir d'invocation évident chez les professionnels de la culture ou de la communication. Il n'est question que de « toucher le grand public », de « répondre aux besoins du grand public », etc. Sommé de définir exactement cette entité, personne ne semble en mesure d'en décliner précisément les attributs, ni d'en cerner les frontières. Comme tous les concepts qui vont sans dire, celui-ci ne va plus en le disant.
- 4 La définition la plus courante est une définition en creux, à partir de ce qu'il n'est pas : le « grand public » ne comprendrait pas les intellectuels, ni les étudiants, ni les visiteurs appartenant à des milieux socialement ou culturellement favorisés, ni les habitués des bibliothèques et autres équipements culturels, ni les spécialistes, ni... bref, ce sont tous les autres.
- 5 On en arrive alors à des descriptions résiduelles, d'ailleurs variables : selon les cas, on se réfèrera aux classes populaires (définition par l'origine sociale) ; mais alors pourquoi ne pas les appeler par leur nom... Ou on évoquera les gens qui ne fréquentent généralement pas les bibliothèques ou les lieux d'accumulation du savoir (définition par les pratiques culturelles) ; mais on retrouve parmi eux des intellectuels, des étudiants, etc. Ou enfin on pensera aux personnes qui viennent avec des demandes générales ou d'intérêt quotidien (définition par les besoins) ; mais cela revient à qualifier les individus à partir de leurs démarches, comme si ceux-ci se réduisaient à celles-là : or on sait bien que les mêmes personnes peuvent manifester, à d'autres moments ou en d'autres lieux, des besoins qui passeront pour spécialisés et des démarches manifestement compétentes ; « grand public » par intermittence en quelque sorte.
- 6 Ces incertitudes sur le contenu ne tireraient guère à conséquence si elles ne s'accompagnaient d'un effet réducteur. Le concept de « grand public » postule une homogénéité relative de ses différentes composantes ; parfois même une homogénéité

quasi-fusionnelle : on en vient à parler de *la* demande *du* grand public. Le fait même que l'on emploie toujours le singulier est d'ailleurs tout à fait révélateur : c'est s'interdire de comprendre la profonde diversité des attentes exprimées par des groupes sociaux ou culturels radicalement différents par leur position économique, leur niveau culturel, leur familiarité avec l'institution, leur centres d'intérêt, etc.

- 7 A moins de convenir que c'est tout le monde — c'est-à-dire personne —, ou que c'est précisément quelques uns — mais alors il n'est plus grand —, le grand public n'existe pas.
- 8 La fréquentation du Centre Pompidou obéit à une dynamique de la différenciation que masque parfois le caractère massif de l'affluence. Non seulement son public n'est pas identiquement réparti dans les différentes couches de la société, mais le principe même de cette hétérogénéité est variable : on pourrait presque parler d'emboîtements successifs, d'effet de « poupée russe ».
- 9 Première enveloppe : le public d'ensemble du Centre. Il présente un profil déformé en regard de la population, sous le triple rapport de l'âge — plus jeune —, du sexe — plus masculin — et de l'origine socio-culturelle — plus élevée —. Second niveau : au sein même du public du Centre, le public de la BPI introduit des différenciations supplémentaires : fort regroupement autour d'une tranche d'âge, prédominance des étudiants, poids particulier des fractions intellectuelles des classes moyennes. Troisième niveau : au sein même du public de la BPI, le public particulier de chaque support documentaire, texte, image et son, a ses caractéristiques propres.
- 10 Il existe une véritable géographie sociale des usages de la Bibliothèque publique d'information. L'espace est la dimension la plus prégnante de l'organisation des connaissances à la BPI, chaque domaine occupant une portion précise des trois étages de la bibliothèque. Les documents, linéairement répartis, sont inégalement investis ; il y a des zones plus « populaires » et d'autres plus « étudiantes » ; l'espace pour être matériellement décroisé n'en est pas moins socialement différencié. Chaque groupe social a ses sites préférés, mais aucun n'a de centre d'intérêt exclusif ; chaque discipline a une utilité dominante, mais aucune ne couvre une seule catégorie de demande. Au total, c'est à une géographie d'« ensembles flous » et non à une géographie de frontières qu'il faudrait recourir pour établir la cartographie sociale de la BPI ; cartographie qui démentirait à la fois les présupposés théoriques sur l'inévitable ségrégation des pratiques, et les observations empiriques sur l'apparent brassage des publics.
- 11 Il n'y a de sociologie que de la comparaison. On entend trop souvent parler de « nouveauté » sans références à un avant, de « différences » sans références à un ailleurs, pour ne pas insister encore une fois sur la nécessité de comparer ce qui est comparable, c'est-à-dire la situation du Centre Pompidou et de sa bibliothèque à celle des autres établissements de diffusion des biens culturels.
- 12 Or il est une loi qui se vérifie presque toujours : la création d'un nouvel équipement culturel, ou l'amélioration des conditions d'accès à un équipement existant (instauration de la gratuité, multiplication des prestations, etc.) profite au premier chef à ceux qui en avaient déjà l'usage, ou qui avaient l'usage de biens culturels similaires à ceux qui leur sont ainsi proposés. Toutes les enquêtes effectuées auprès de musées gratuits, de festivals de cinéma, de théâtre ou de musique, de maisons de la culture, de bibliothèques municipales, etc. l'attestent.
- 13 De ce que l'éloignement, le paiement d'un droit d'entrée, des horaires limités ou l'obligation de passer par un(e) bibliothécaire pour accéder aux documents constituent à

l'évidence un frein à la fréquentation des équipements culturels, il ne s'ensuit pas pour autant que la levée de ces barrages matériels crée *ipso facto* une incitation à la fréquentation. A prendre le possible pour le probable, on finirait par considérer le probable comme le certain. C'est confondre un peu rapidement condition nécessaire et condition suffisante de la démocratisation de l'accès à la culture.

- 14 Comme les autres équipements culturels, la Bibliothèque publique d'information amplifie manifestement les phénomènes de capitalisation culturelle. Mais, si l'on peut dire, la forêt ne doit pas nous cacher les arbres : simultanément la BPI favorise une extension du public qui, dans les limites de la rigidité du jeu social, se fait dans une triple direction.
- 15 D'abord la fréquentation de visiteurs qui, quoique appartenant aux milieux relativement favorisés où se recrutent généralement les forts utilisateurs de biens et services culturels, n'en avaient pas jusqu'ici personnellement la pratique, ou en avaient une pratique distante ; ensuite la fréquentation de visiteurs appartenant aux milieux populaires généralement peu représentés dans les équipements culturels, mais qui personnellement avaient déjà des pratiques culturelles plus intenses qui les distinguaient sensiblement de leur groupe d'origine ; enfin la fréquentation de personnes dont le Centre Pompidou et la BPI sont pratiquement le seul point de contact avec les circuits de diffusion des biens culturels.
- 16 Tel est le paradoxe de la mise à disposition de tous de ce qui était réservé à quelques-uns : le Centre Pompidou et la Bibliothèque publique d'information vivent d'un double mouvement contradictoire. Ils contribuent à accentuer la capitalisation culturelle de ceux qui possédaient déjà les acquis les plus importants, en leur permettant à la fois de multiplier leurs activités (pratiquer plus) et de les diversifier (pratiquer des objets différents) ; dans le même temps, ils contribuent à élargir l'audience de ces mêmes produits culturels dans des fractions de la population moins favorisée ou chez des individus moins familiers. En quelque sorte, Beaubourg tend simultanément à creuser et à combler un écart qu'il n'a pas créé. Toute la question est de savoir s'il le comble plus vite qu'il ne le creuse.
- 17 Mais la spécificité de la Bibliothèque publique d'information n'est pas tant qui s'en sert que la manière de s'en servir. C'est là, plus que dans une extension du public, que nous avons vu apparaître de réelles modifications des usages sociaux ; là que nous avons vu s'exprimer des pratiques différentes de supports identiques, et des pratiques identiques de supports différents. Les comportements qu'on observe à la BPI ne sauraient se réduire à la logique des géomètres — une rationalité organisée en vue d'une finalité —. La bibliothèque de Beaubourg est un lieu où l'on vient pour savoir, mais c'est aussi un lieu où l'on vient pour voir. La documentation n'est pas toujours la cause de sa fréquentation ; il arrive qu'elle en soit l'effet...
- 18 Les comportements culturels sont à la conjonction paradoxale du probable et de l'imprévisible.
- 19 Probabilité : le poids des acquis culturels et des habitudes sociales est tel que l'on est en droit de parler d'une propension différente de chaque groupe social à fréquenter ou à ne pas fréquenter la bibliothèque, à utiliser ou à ne pas utiliser chaque type de support d'information qu'elle propose, à s'intéresser ou à se désintéresser de chaque domaine qu'elle couvre.
- 20 Imprévisibilité : non seulement les utilisateurs de la Bibliothèque publique d'information ne font pas toujours ce à quoi on s'attendait, mais ils font parfois ce à quoi eux-mêmes ne

s'attendaient pas. Le comportement de chaque individu ne se déduit jamais avec certitude de son capital culturel ou de son capital de familiarité ; l'usage de chaque objet mis à sa disposition n'est pas induit par la forme ou le contenu même de cet objet, aussi programmatique soit-il. Entre les pratiques attendues et les pratiques réelles, il y a toujours l'écart des formes d'appropriation particulières par lesquelles les sujets sociaux apposent la marque de leurs besoins propres sur les outils destinés à satisfaire leurs besoins supposés.
